La Science de la foi, ou les Apologistes chrétiens de notre temps, par M. Antonin Rondelet,...



Rondelet, Antonin (1823-1893). La Science de la foi, ou les Apologistes chrétiens de notre temps, par M. Antonin Rondelet,.... 1867.

LA

SCIENCE DE LA FOI

OU

LES APOLOGISTES CHRÉTIENS
DE NOTRE TEMPS

PAR

M. ANTONIN RONDELET

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE CLERMONT-FERRAND.

PARIS
EMM. RENAULT, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 11

NIMES. — LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE
BOULEVARD SAINT-ANTOINE

1867

LA

SCIENCE DE LA FOI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mémoires d'Antoine, ou Notions de morale et d'économie politique (Ouvrage couronné par l'Académie française). In-12. Cinquième édition............................ 2 fr. »

Londres pour ceux qui n'y vont pas. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Du Spiritualisme en économie politique. 2e édition. (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.) In-12.. 3 fr. 50

La Morale de la richesse. In-12............... 3 fr. 50

Mémoires d'un homme du monde. 1 vol. in-12. . 3 fr. »

Nouvelles et Voyages. In-12...................... 2 fr. »

Le Lendemain du mariage. 1 vol. in-12......... 3 fr. 50

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

LA SCIENCE DE LA FOI

OU

LES APOLOGISTES CHRÉTIENS DE NOTRE TEMPS

PAR

M. ANTONIN RONDELET

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE CLERMONT-FERRAND.

PARIS
EMM. RENAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 11

NIMES. — LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE
BOULEVARD SAINT-ANTOINE

1867


INSTITUT
CATHOLIQUE
DE PARIS

INTRODUCTION

I

« Le livre de M. Renan intitulé la *Vie de Jésus*,
« a eu la triste fortune d'être comme un signe de
« ralliement pour les opinions différentes qui, ce
« jour-là, se sont comme par un miracle entendues.
« Toutes se sont réunies autour de cette œuvre ;
« toutes ont cru s'y reconnaître. Inconsistant, mo-
« bile, coloré de mille nuances, qui tantôt se heur-
« tent, tantôt se transforment les unes dans les
« autres, indécis de forme et de contours, sans
« relief sinon sans éclat, ce livre ne vous rappelle-
« t-il pas le nuage d'Hamlet, où chacun voit ce
« qu'il veut y voir, que chacun modèle sur l'image
« de son caprice et de son rêve, où chacun place
« l'objet de sa fantaisie (1).

« Je ne m'étonne guère du bruit qui s'est fait

(1) *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, par E. Caro, chapitre III, *l'École critique*, p. 169.

« autour de la *Vie de Jésus*. Le Christ étant la « plus haute expression de la conscience religieuse « dans le monde, on ne peut toucher à ce nom di- « vin sans faire vibrer les plus fortes et les plus « nobles passions de l'âme humaine. A voir « ce qui se passe, à entendre les puissantes « colères et les cris d'enthousiasme qui ont « accueilli ce livre, il est assez clair que nous « sommes loin de cette situation d'esprit que dé- « nonçait Lamennais dans l'*Essai sur l'indiffé- « rence*. Ces grandes émotions qui soulèvent un « pays, témoignent hautement que la vie morale « n'est pas près de s'y éteindre (1). »

II

Mon dessein est de jeter un coup d'œil sur le mouvement littéraire qui vient de se produire à l'occasion de cette *Vie de Jésus*.

Le noble bataillon des défenseurs de notre foi s'est recruté des talents les plus divers. Chacun a abordé la question et a fait face au commun péril en se plaçant au point de vue de ses propres études. Chacun a fait servir à l'établissement de la démonstration qu'il entreprenait, ses connaissances spéciales en théologie, en histoire, en philosophie. Les uns ont préparé le terrain en écartant des systèmes qui obstruaient la raison humaine jusqu'à

(1) *L'Idée de Dieu*, ch. III, pp. 120, 121.

la couvrir de ténèbres ; ils ont mis notre entendement sur les voies autorisées du spiritualisme qu'une sorte de renaissance païenne s'efforçait d'encombrer de vieilles objections mal réparées. Les autres ont abordé avec une incomparable science le côté historique du dogme : ils ont discuté, d'après toutes les règles logiques de la critique, les difficultés qui pouvaient excuser la défiance, en même temps que les preuves qui devaient établir l'autorité. D'autres enfin, investis de la surveillance des peuples, ont lancé du haut de leur trône épiscopal la sentence qui devait condamner le livre et avertir de ses périls ; mais, par une prévoyance conforme à l'esprit de ce temps, ils ont eu soin de joindre à leur arrêt les considérants qui motivent cette condamnation et qui la rendent définitive.

III

Je me sens d'autant plus attiré vers le travail de cette analyse, que ces livres ne sont pas lus, à beaucoup près, autant qu'ils devraient l'être.

Les adeptes de l'école antichrétienne professent pour première prétention, celle de connaître à l'avance tout ce qu'on peut avoir à leur répondre. Ils ne prennent donc guère la peine d'ouvrir des réfutations, que, sans les avoir regardées, ils assurent savoir par cœur.

Tout au contraire, les catholiques les plus sincères et les plus fervents, dans l'excès naïf de leur

bonne foi, trouvent du temps à consacrer à des ouvrages qui attaquent leur foi, blessent leurs sentiments et insultent leur croyance. Ils se risquent avec plus de bonne volonté que de science, et, s'il faut dire tout, avec plus d'orgueil que de sagesse, au milieu de ces objections perfides et de ces difficultés apparentes. Ils oublient trop, en se commettant ainsi, que les arbres les plus solides ne sauraient impunément être battus par les chocs de la tempête, et qu'après avoir longtemps résisté, il leur arrive, au moment le moins attendu, de se rompre et de tomber tout d'une pièce. S'ils estiment que leur foi est assez affermie pour la compromettre dans ces orages, ils ne devraient point perdre de vue qu'à tout le moins, leur devoir est d'en raffermir les racines. La lecture des apologies devient une obligation de conscience pour quiconque a consenti à prêter l'oreille aux attaques de la partie adverse.

Je vais plus loin.

J'estime qu'au temps où nous vivons, et dans le cas même où un chrétien aurait soigneusement préservé son cœur et ses oreilles des paroles et des livres de l'incrédulité, il ne lui est pas possible de s'en être garanti au point d'agir et de vivre en toute sécurité, comme s'il ne la soupçonnait même pas. « La croyance religieuse, » dit excellemment M. Guizot, « est appelée à se défendre, à se garder « elle-même, à prouver incessamment et contre « tout venant, sa vérité morale et historique, son

« droit sur l'intelligence et l'âme humaine (1). » Il ne suffit pas à un homme qui veut aller jusqu'au bout de son devoir de croire en quelque sorte pour lui-même, il est tenu à quelque chose de plus.

IV

Les incrédules de notre temps répètent volontiers que la foi est envahissante de sa nature, que l'esprit religieux est un esprit de propagande. On dirait, à les entendre gémir, qu'ils ont à subir une persécution organisée contre la quiétude de leur doute.

C'est précisément le contraire qui est la vérité.

Ce sont eux qui provoquent et qui attaquent ; ce sont eux qui, dans tous les entretiens, vous font à chaque instant sentir la pointe de leurs doutes, qui vous distribuent, malgré vous, le programme de leur incrédulité. C'est un fait que quiconque se débat contre la divinité de Jésus-Christ et s'efforce de ne pas y croire, ne saurait converser avec vous une demi-heure sur les sujets les plus étrangers à la religion sans céder à une obsession qui l'importune, sans mettre en avant ces redoutables questions dont vous ne lui parliez point.

Puisqu'il en est ainsi, puisqu'ils sont toujours prêts à dégaîner et à se mettre en garde, puisqu'ils sont tellement incertains et tellement mécontents

(1) *Méditations sur la religion chrétienne.*

de leurs négations qu'ils éprouvent perpétuellement le besoin de se les démontrer à eux-mêmes et de les démontrer aux autres, il me semble que nous ne pouvons pas, sans quelque lâcheté, refuser absolument le combat.

V

Pourquoi ne serions-nous pas aussi familiers avec les plus illustres défenseurs de nos doctrines, qu'eux-mêmes le sont communément avec les plus fameux champions de leur cause? Pourquoi n'accorderions-nous pas à ceux qui combattent en définitive le bon combat de notre âme et de notre cœur, un peu de cette faveur, de cette attention, de ce zèle dont nos adversaires se montrent si habilement prodigues envers les coryphées de leur parti ?

Plût à Dieu que mon travail fût inutile !

Plût à Dieu que mes lecteurs connussent déjà, pour les avoir sérieusement étudiés, chacun des ouvrages dont j'entreprends aujourd'hui de leur parler !

Mon véritable but est de leur donner une idée des richesses qu'ils négligent, et plus encore, de leur inspirer le désir d'en profiter. Si mon analyse est assez heureuse pour leur offrir quelque intérêt, ils peuvent bien se dire qu'elle languirait à coup sûr auprès des livres dont je leur parle. Si, au contraire, comme je dois le craindre en ces ma-

tières difficiles, elle leur paraît manquer dans quelque mesure que ce soit de charme et d'attrait, d'aisance ou de clarté, qu'ils n'en rendent point responsables les auteurs, mais le critique. Qu'ils aient le courage de me laisser là pour aller retrouver les originaux. Ce sera sans contredit mon succès le plus beau, le plus souhaité.

ANTONIN RONDELET.

LA

SCIENCE DE LA FOI

OU

LES APOLOGISTES CHRÉTIENS

DE NOTRE TEMPS

PREMIÈRE PARTIE

LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES PROLÉGOMÈNES DE LA QUESTION RELIGIEUSE.

—

M. CARO

—

Le livre que M. Caro a écrit sous ce titre : *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (1), traite en quel-

(1) Paris, Hachette, 1864.

que sorte les prolégomènes de la question religieuse. C'est à ce titre que je lui assigne ici la première place.

I

Les anciens physiciens disaient, avec plus d'esprit que d'exactitude, que la nature a horreur du vide. Dans un autre sens et avec plus de raison, on peut le dire de nos esprits.

A mesure que l'homme tourne en arguments, son besoin de révolte qu'il appelle de l'indépendance et son attrait pour la licence à laquelle il donne le nom de liberté, à mesure qu'il sent périr en lui ces notions révérées d'une religion faite pour suffire en même temps aux aspirations de la foi et aux jugements de la raison, il lui faut quelque chose à admettre dans les régions de son intelligence, sinon à pratiquer dans la sphère de sa conduite. Il trouve tout au fond de lui-même, une certaine pudeur qui l'empêche de s'avouer et d'avouer aux autres qu'en effet il ne croit plus à rien.

Il se met donc en tête de découvrir de nouvelles affirmations et de nouveaux dogmes. A défaut de l'antiquité dont il ne peut les revêtir, de l'autorité qu'il ne saurait leur prêter, il met tout au moins une telle affectation à les respecter, une telle violence à les défendre, un tel acharnement à les protéger, que, suivant la vive et ferme remarque de M. Caro, ceux qui parlent « des ombrages et du

« despotisme de l'orthodoxie, ne trouveraient pas
« d'orthodoxie plus despotique et plus ombrageuse
« que celle-là (1). »

De là un phénomène singulier.

Jadis, et notamment au dix-huitième siècle les philosophes faisaient particulièrement profession de combattre et d'anéantir toute espèce de religion. Il semblait qu'ils en voulussent supprimer jusqu'au langage et jusqu'à la pensée. *Écrasons l'infâme!* Aujourd'hui, par une prétention toute contraire, les faiseurs de systèmes nouveaux les rajusteurs de théories antiques, ne visent à rien moins qu'à ériger leurs doctrines elles-mêmes en religions. Tandis qu'ils nient tout ce que nous croyons et s'efforcent de détruire tout ce que nous voulons conserver, ils vont, pour mieux nous faire illusion, jusqu'à user dans le sens nouveau qui leur est propre, des vieux mots dont la langue orthodoxe et spiritualiste paraissait avoir à tout jamais consacré l'immuable signification. « Il règne dans
« notre pays philosophique une singulière maladie,
« que j'appellerai l'idolâtrie des mots. Par une
« sorte de superstition, les plus hardis novateurs
« d'idées tiennent à conserver dans la langue à
« leur usage, ces termes dont ils viennent détruire
« la signification et l'utilité. *Dieu*, l'*immortalité*,
« voilà des noms consacrés, qui de tout temps
« avaient une valeur déterminée, un sens très-net

(1) *L'Idée de Dieu*, chap. III, p. 163.

« et très-arrêté. L'originalité des doctrines nou- « velles consiste à donner une explication des « choses entièrement contraire à celle que ces « termes supposent et résument. On pourrait donc « croire qu'abandonnant l'idée, ils abandonnent « le mot, devenu comme ces noms inutiles et va- « gues des villes dont les ruines mêmes ont péri. « — Il n'en est rien. On prétend sauver le mot des « ruines de l'idée. On l'adopte, on l'habille à la nou- « velle mode, on lui fait un sort dans le monde, on « lui prodigue les soins les plus touchants, on l'en- « toure d'hommages. Telle est, on le sait, la singu- « lière fortune de quelques-uns de ces termes que « l'on s'attendait à voir bannis des nouvelles phi- « losophies, et qu'on y retrouve installés à la place « d'honneur. Faut-il donc croire qu'il y ait une « beauté absolue dans les mots qui les rende éter- « nellement nécessaires, comme ces merveilles de « l'art païen que le Christianisme naissant consa- « crait au nouveau culte (1)? »

Plus d'une âme véhémente hésitera à se ranger ici à l'hypothèse indulgente si brillamment exprimée par M. Caro. Plus d'une âme sincère et logique se sentira entraînée à protester avec le P. Gratry. « Cette prétention, par exemple, d'établir « l'athéisme en maintenant le nom de Dieu..., cet « effort pour supprimer le sens de ce mot néces- « saire en conservant ce mot..., pour conserver le

(1) *L'Idée de Dieu*, chap. VIII, *Le spiritualisme et ses adversaires*, p. 462.

« vieux mot en supprimant la chose..., n'est-ce pas « *l'athéisme, plus un mensonge* (1)? »

Au premier rang des croyances frappées dans leur essence et maintenues dans leur dénomination, se trouvent en effet l'idée de Dieu et sa personnalité divine, la spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine. De là les grandes divisions du volume de M. Caro : la discussion de l'idée de Dieu, telle que nous l'ont faite Hégel et son école, en particulier M. Renan et M. Vacherot : la matérialité de l'âme telle que la prêche M. Taine : son immortalité telle que la conçoit M. Reynaud.

Ces trois divisions générales sont distribuées en huit chapitres, dont le dernier, intitulé : *Le spiritualisme et ses adversaires*, résume et clôt la discussion par quelques conclusions dogmatiques véritablement fortes et véritablement décisives.

II

Pourquoi M. Caro a-t-il écrit ce dernier chapitre, ou pourquoi n'en a-t-il pas fait un second volume? Quel plaisir nous aurions à le suivre, et comme ce second volume compléterait bien ce haut enseignement!

Je sais bien que la préface nous le promet.

« J'essayerai une autre fois, dit l'auteur, de ré« tablir, à mon point de vue, la vraie doctrine sur

(1) *Les Sophistes et la critique*, liv. I, chap. v, p. 82.

« la question capitale de la métaphysique. Ce sera « l'objet d'une publication qui paraîtra sous ce « titre : *La nature et Dieu.* Les deux livres se « compléteront l'un par l'autre ; ce sont les deux « parties d'une œuvre qui, lorsqu'elle sera achevée, « résumera de longues années d'études (1). »

La philosophie doit attendre avec une grande impatience ce livre qui lui est promis.

On ne peut s'empêcher, malgré le plaisir avec lequel on le suit dans ses exposés et on l'accompagne dans ses argumentations, de trouver que M. Caro fait beaucoup d'honneur aux doctrines qu'il traite avec tant de détail et de scrupule. Un pareil regret ne porte atteinte ni au talent de M. Caro ni au mérite de son œuvre. C'est justement parce que l'on sent à l'auteur un système propre et original sur lequel il s'appuie, qu'on éprouve quelque peine à le voir dépenser tant de science et tant d'efforts, pour des opinions et des doctrines qui ne sont pas toujours suffisamment dignes d'un tel adversaire.

Les philosophes de profession trouveront dans ce livre un admirable résumé des principales erreurs contemporaines. Ils aimeront à louer, dans cet abrégé analytique, la fidélité irréprochable de la réduction ; ils auront bien vite constaté qu'aucun trait essentiel de la doctrine critiquée ne manque à l'analyse qui précède la réfutation. C'est là sans

(1) *L'Idée de Dieu.* Avant-propos, pp. 2, 3.

doute, pour les gens du métier, une véritable jouissance d'artiste. Il faut avoir soi-même mis la main à une discussion en règle, pour bien apprécier les difficultés de ces sortes d'expositions et le mérite d'une semblable impartialité.

M. Caro sait bien que son livre est fait pour plaire aux philosophes, mais non pas pour les dispenser de leurs études familières.

Ceux qui passent leur vie en tête-à-tête avec ces redoutables problèmes, avaient déjà lu dans l'original les auteurs dont les doctrines sont ici débattues. Ce n'est pas pour eux que M. Caro a cru devoir passer par les lenteurs d'une information aussi exacte. C'est donc plutôt au point de vue des gens du monde qu'il convient de juger le volume.

C'est pour les gens du monde surtout que je regrette l'excessive réserve de l'auteur, et le peu de place qu'il a cru devoir donner au développement de ses propres opinions.

N'est-il pas permis de craindre que, tout en reconnaissant des erreurs si vivement relevées, ils ne conservent dans leur esprit une image fort nette des systèmes qu'on a voulu leur faire prendre en aversion, tandis que leur intelligence aurait peine à extraire des réfutations de détail un ensemble de doctrines nettement définies et fortement enchaînées, qu'ils garderaient par devers eux comme la meilleure réponse à faire à toutes ces hypothèses?

Irai-je jusqu'à dire que M. Caro me paraît pécher en quelque sorte par un excès de loyauté ? Il faut expliquer ici le sens d'un reproche aussi honorable pour un écrivain polémiste et en même temps aussi rare dans la bouche d'un critique.

Les doctrines qui heurtent trop délibérément le sens commun, peuvent et doivent sans doute être prises au sérieux, puisqu'elles font des victimes et convertissent des disciples. Il est digne d'un véritable philosophe d'instituer des réponses en règle contre les principes de ces doctrines, et de couper dans leurs racines les erreurs fondamentales qui, par voie de conséquences, donnent naissance à toute cette famille d'illusions et de chimères.

Est-il aussi indispensable de poursuivre dans leurs ramifications ces erreurs qui s'engendrent les unes les autres et qui deviennent de plus en plus voisines de l'ineptie, à mesure qu'elles s'éloignent davantage du bon sens et de la vérité ? Est-il bien nécessaire de procéder toujours avec la même gravité, de suivre dans ses défaites les plus pitoyables un adversaire qu'on a déjà vaincu et terrassé dans ses arguments essentiels ? Au Palais même, il vient un moment où le juge le plus patient déclare la cause entendue, où il estime qu'il peut sans iniquité refuser une plus longue attention à la partie qui va succomber, où de nouveaux arguments n'ajouteraient plus rien dans son esprit à la cause du droit qui triomphe.

Il en va de même dans les expositions de la critique historique.

N'y a-t-il pas un moment où le lecteur finit par trouver que l'écrivain a trop raison ? Ce dernier fait si bien sentir le néant de ce qu'il combat, qu'on aimerait à le voir, non plus poursuivre la réfutation d'une doctrine maintenant jugée et désormais sans intérêt, mais remplacer ce qu'il a détruit et enseigner à son tour ce que l'auditoire ignore.

III

Je pourrais appuyer ces réserves par quelques exemples de détail.

Les plus fins connaisseurs apprécieront l'art avec lequel M. Caro a pu renfermer dans un chapitre l'exposition métaphysique de M. Vacherot, laquelle n'occupe pas moins de trois énormes volumes in-8. Sur ces quatre-vingts pages, M. Caro, comme il en avait le droit, s'en réserve tout au moins la moitié pour les nécessités de la discussion. Il fallait donc résoudre ce difficile problème de faire tenir dans une quarantaine de pages au plus, une doctrine extrêmement compliquée et dont l'auteur, résolu à ne parler qu'aux métaphysiciens, n'avait rien fait ni pour la clarté de l'exposition, ni pour la commodité du lecteur.

Quel est cependant, au point de vue pratique, le résultat auquel aboutit ici M. Caro ?

Incontestablement la doctrine de M. Vacherot, eu égard à sa forme, à la longueur de ses développements, à sa difficulté un peu scolastique, n'était vraiment pas accessible à un homme du monde ordinaire, même à le supposer doué d'un certain courage et d'une certaine résolution.

M. Caro se fait l'élégant interprète de cette doctrine. Il va, pour plus d'impartialité, jusqu'à lui prêter un certain charme de facilité qui est tout entier dans la manière du critique. Il aboutit ainsi parfaitement à la faire entrer dans des esprits où elle n'aurait point pénétré. Il fait comme ces valeureux champions du moyen âge, qui introduisaient eux-mêmes l'ennemi à l'intérieur des murailles que celui-ci n'aurait pu franchir, afin de se donner le plaisir d'un combat en champ clos, terminé par quelque valeureux coup d'épée.

Le lecteur suivra avec le plus vif intérêt la réfutation du matérialisme de M. Taine et l'examen de sa critique littéraire, en tant qu'elle exprime sa philosophie.

La doctrine de la métempsycose, ressuscitée parmi nous par de jeunes Hégéliens et prêchée avec tant de conviction par M. Reynaud, trouve dans M. Caro un adversaire aussi éloquent que convaincu.

Enfin l'auteur de la *Vie de Jésus*, M. Renan, est discuté à son tour avec autant de modération que de fermeté.

L'auteur a, suivant moi, parfaitement distingué

le philosophe de profession et le théologien d'occasion. C'est peut-être cette vue fondamentale qui résume tout le livre de M. Caro, et qui lui donne sa vraie attitude dans ce grand combat entre la vieille raison de l'humanité que Leibniz regardait comme naturellement chrétienne, et cette raison nouvelle inventée par Hégel, qui ne veut nous laisser ni Providence à aimer ni immortalité à conquérir, cette raison nouvelle qui n'a, disent ses partisans, rien de commun avec l'*ancien régime mental.*

IV

C'est en effet un bien singulier raisonnement, que le raisonnement des adversaires du christianisme.

Leur incrédulité n'est plus, comme il arrivait jadis, le résultat orageux de difficultés longtemps débattues et vivement senties. Elle est tout entière *à priori*, et repose sur l'étrange argumentation que voici.

Point de départ.

Il n'y a plus de Dieu, au sens où on l'entendait jadis : non-seulement plus de Dieu qu'aime notre cœur et qu'invoque notre prière, plus de Dieu qui nous écoute et qui nous exauce ; mais même plus de Dieu qui s'appartienne à lui-même, qui se distingue du monde physique et de l'homme, qui puisse dire *moi*, comme nous avons le privilége de le dire de nous-mêmes. Ce reste ou plutôt ce néant

de Divinité n'est plus que le résultat progressif d'une évolution fatale de la nature. Il n'est plus, pour emprunter le langage des géomètres, qu'une *résultante* des forces, d'abord inconscientes, puis réfléchies, dont le développement constitue le spectacle mobile de l'univers. Ce fantôme, pour lequel on usurpe le nom profané du Dieu père des hommes, ne saurait pas plus avoir de volonté qu'il n'a de conscience. Ce que nous prenons pour la Divinité n'est que la vaine projection de nous-mêmes.

Ce néant que l'homme construit pour s'en faire un Dieu, redescend, par une loi fatale, de Dieu à l'homme. L'âme n'est plus elle-même qu'une série, qu'une collection de pensées, sans substance qui les reçoive et sans lien qui les rattache. Elle n'est plus qu'une incarnation passagère de l'idée générale de l'humanité. Comme elle n'a pas, à vrai dire, d'existence distincte dans la vie présente, elle ne saurait espérer l'immortalité dans la vie future.

Si, dans son horreur de l'anéantissement, l'âme demande à survivre encore et se débat contre cette extinction qui lui fait horreur, le système lui répond par la promesse de la métempsycose.

Le fond obscur de l'être qui n'a en nous ni conscience ni personnalité, est fait pour prolonger, à travers des existences nouvelles, une sorte d'immortalité anonyme. De même que, suivant le système, nous avons traversé déjà avant l'heure présente une série interminable de vies, sans avoir gardé d'aucune d'entre elles aucun souvenir même

confus, de même, après ce qu'on appelle la mort, nous sommes destinés à parcourir sans fin un cercle interminable de métamorphoses, qui se succéderont sans se connaître et se commanderont sans se continuer.

Les philosophes qui professent de pareilles doctrines et qui s'imaginent les avoir démontrées, ne sont vraiment pas raisonnables, lorsqu'ils viennent nous proposer de discuter l'authenticité des Évangiles et d'appliquer à l'histoire de Jésus-Christ les règles ordinaires de la critique.

V

J'ose dire très-simplement, et sans aucune arrière-pensée d'amertume, que ces philosophes ne sont pas raisonnables.

Voici pourquoi.

Il leur arrive quelquefois, dans leurs jours d'impatience et d'aigreur, d'élever contre les chrétiens ce que j'appellerai de mauvaises objections. Ils ont comme un sentiment instinctif de la faiblesse des raisons qu'ils mettent en avant. Ils comprennent parfaitement qu'après avoir toujours cru, et, ce qui est autrement difficile et méritoire, après avoir toujours pratiqué, un homme ne saurait aisément renoncer à sa foi, et, pour quelques difficultés plus ou moins sérieuses, se résigner à passer dans le camp ennemi. Ils prennent avantage de la puissance même des liens qui le retiennent, et, au lieu

d'y voir le contentement paisible d'une raison que la possession de la vérité rend inaccessible aux tentations de l'erreur, ils feignent de plaindre une intelligence esclave et devenue ainsi incapable de s'éclairer. Ils nous font un crime de ne point souhaiter d'être convaincus par leurs doutes, et nous accusent, quelque ébranlement qu'ait reçu notre foi, de nous y cramponner avec d'autant plus d'obstination, de nous en faire un expédient contre le désespoir, alors qu'elle a cessé depuis longtemps d'être le fondement de nos espérances.

Ils ne voient pas combien cette façon d'argumenter se retourne aisément contre eux.

A la rigueur, si nous avions ce malheur qu'ils vinssent à bout de nous persuader, nous pourrions, nous aussi, renoncer à notre foi, nier l'évidence historique, méconnaître l'existence des traditions, secouer l'autorité doctrinale : nous pourrions professer comme eux l'athéisme en théologie, le matérialisme en métaphysique, le fatalisme en histoire. Nous ne ferions que descendre du plus au moins. La dégradation de nos idées suivrait une marche logique, rationnelle. On peut commencer par croire et finir par douter. N'en sont-ils pas bien la preuve ?

Supposons, au contraire, que nous leur fassions voir avec la plus grande clarté, que la divinité de Jésus-Christ résulte incontestablement des Évangiles ; que le Christ est le fils du Dieu vivant ; que les Évangiles eux-mêmes présentent une au-

thenticité à laquelle ne saurait aspirer aucune autre histoire. Supposons que nous ayons établi le Christianisme de toutes pièces, depuis les faits qui lui servent de point de départ jusqu'à l'autorité vivante qui le représente et qui le gouverne. Je me demande à quoi nous aurions abouti avec eux, puisque l'état présent de leur esprit leur défend, en vertu d'un système préconçu, d'accepter aucune preuve et de se rendre à aucune évidence.

VI

Comment pourrait-il y avoir pour eux un Christ fils du Dieu vivant, témoin et exécuteur des promesses de son Père, plein d'amour pour les hommes et victime de propitiation pour leur salut, puisque le ciel est désert, puisque Dieu est le résultat fatal du progrès de l'humanité, au lieu d'en être la cause libre et antécédente? Comment ce Dieu chimérique, réduit à un idéal inconsistant et incertain, pourrait-il prendre le commandement de l'univers et y attester sa présence par des volontés éclatantes, puisque le mécanisme du monde physique, résultat de forces immanentes et instinctives, s'est organisé et marche sans lui?

C'est contre eux qu'a été écrite la menace prophétique de l'Évangile (1). Montrez-leur un mira-

(1) Jamais ceux qui n'ont point en eux la vie surnaturelle ne pourront croire à aucun fait surnaturel. « Les morts ressusciteraient, dit l'Évangile, qu'ils ne croiraient point. » L'esprit ne

cle avec toutes les subtilités qu'ils imaginent et toutes les précautions qu'ils demandent. Ils le verront sans doute, mais ils ne le croiront point parce qu'avec un monde sans Dieu, une âme sans substance, une vie future sans immortalité, il leur devient logiquement impossible de se rendre à la preuve d'une révélation et à la démonstration d'une croyance religieuse.

Il faut donc, s'ils veulent être de bonne foi, qu'ils le reconnaissent : ils sont ici dans une impasse logique : ils n'ont plus la vraie liberté de leur raisonnement. On ne peut pas en effet dans l'ordre philosophique des idées, admettre le plus sans avoir d'abord admis le moins. On ne saurait croire qu'un Dieu a parlé aux hommes, qu'il s'est incarné, qu'il a souffert pour eux, sans s'être incliné d'abord devant la majesté divine, sans lui avoir rendu dans l'ordre philosophique sa foi et sa prière.

Ce sont eux, et non pas nous, comme ils le pré-

peut en aucune sorte admettre ce dont il n'a en lui aucun germe d'expérience interne. Le miracle frappant les yeux de ceux qui sont constitués en état d'incrédulité et qui veulent y rester, ne peut pas plus leur donner la foi qu'on ne peut donner la parole à l'animal, en lui adressant la parole. Soyons sincères ; qu'il y ait douze résurrections de morts bien réelles, l'année prochaine, en France, ne prévoyez-vous pas que la plupart des esprits constitués en incrédulité n'en seront nullement émus ? Ou bien ils refuseront de constater les faits ; ou, s'ils les constatent comme réels, ils concluront ceci : « Voilà un nouveau mode d'action des forces de la nature ou de la volonté de l'homme. » Les athées n'iront pas à Dieu pour cela. (*Les Sophistes et la Critique*, par le P. Gratry, liv. III, ch. III, pp. 272, 273.

tendaient, dont l'intelligence est par avance confisquée ; ce sont eux qui en sont réduits, malgré la sincérité des personnes, à ne plus pouvoir jouir, dans l'usage de leur raison, d'aucune bonne foi ni d'aucune liberté.

VII

Il faut le reconnaître ; nous avons reculé depuis Voltaire, et nos modernes panthéistes n'élèveraient plus aujourd'hui dans leur jardin l'autel fameux qu'avait fait dresser la croyance philosophique du patriarche de Ferney. Nous avons bien véritablement reculé, je le répète, et reculé jusqu'au paganisme, jusqu'à cette époque néfaste où, devant une immortalité incertaine et des dieux indifférents, les Pères de l'Église éprouvaient dans une certaine mesure le besoin de rendre les âmes aux doctrines d'Aristote et de Platon, afin de les élever ensuite plus sûrement jusqu'aux enseignements du christianisme.

Voilà pourquoi, dans un pareil état de choses, il faut estimer à leur juste valeur les travaux des philosophes qui se font de nouveau, comme aux premiers temps de la foi, les précurseurs et les préparateurs du christianisme dans ces âmes égarées. A une intelligence malade d'une atteinte organique, il faut un médecin ; à un esprit troublé par le panthéisme, il faut le secours d'un philosophe.

Ce n'est qu'après avoir rétabli en lui-même la raison dans tous ses droits et le spiritualisme dans toutes ses preuves, que cet esprit deviendra capable, je ne dirai pas d'admettre, mais au moins de comprendre et d'écouter les arguments qui complètent la raison par la foi.

Par ce côté, le livre de M. Caro peut être rangé au nombre des apologies de Jésus-Christ. Son ouvrage est, à vrai dire, l'exposition historique et la réfutation des systèmes contemporains qui, une fois admis, imposent à leurs disciples cette contrainte de ne pouvoir même plus se rendre à la raison.

CHAPITRE II

UN ESSAI DE THÉODICÉE CHRÉTIENNE

M. AMÉDÉE DE MARGERIE

I

L'Idée de Dieu de M. Caro nous permet de franchir heureusement les défilés qui interdisent les approches de la philosophie spiritualiste.

L'auteur ne s'est pas avancé plus. Il a voulu aller jusqu'à ce terme et il y a pleinement réussi.

Voici maintenant un autre philosophe qui nous prend à son tour au point où nous a laissés M. Caro, et qui s'efforce, non plus seulement de tirer notre raison de ces embûches, mais de la soutenir jusqu'au bout et de la conduire à son terme.

Le livre dans lequel M. Amédée de Margerie, professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Nancy, tente cette grande et utile entreprise, est un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Théo-*

dicée, Etudes sur Dieu, la création et la Providence (1).

Pour revenir en effet au Christianisme, il ne faut pas seulement avoir évité ou détruit dans sa pensée les erreurs contre lesquelles M. Caro a remporté le triomphe que nous avons vu, il faut encore admettre pleinement les vérités dont M. Caro invoque l'appui et dont M. de Margerie va nous donner la démonstration.

II

Ce qui honore particulièrement M. Amédée de Margerie, ce sont les nobles motifs qui lui ont dicté cette initiative hardie, courageuse et franchement chrétienne.

Le professeur de la Faculté des lettres de Nancy ne saurait être confondu avec ces philosophes qui, suivant l'expression d'un contemporain, « ont « précisément la faiblesse d'aimer les questions « qui sont encore à l'état de nébuleuses; qui ai- « ment les problèmes où il y a du pour et du con- « tre, comme donnant plus à faire à l'activité pro- « pre de l'esprit, et que l'on contrarierait sans « doute si des démonstrations irrésistibles les pri- « vaient du plaisir de la controverse et de la dis- « pute. »

(1) Paris, Librairie académique, Didier.

III

La raison et la moralité publiques sont sujettes aux mêmes lois et aux mêmes périls que la raison et la moralité de l'individu.

Il y a, à toutes les époques des civilisations comme à tous les moments de la vie, une erreur pour les égarer et une corruption pour les séduire. Elles ne cessent jamais d'avoir besoin d'un bon conseil et d'une bonne parole. Il y a donc toujours quelque chose à faire pour un philosophe sérieux, auquel les intérêts de l'humanité tiennent à cœur.

Les périls de la raison publique ne sont point toujours les mêmes : ils changent avec la marche des temps et avec la nature des problèmes qu'agite tour à tour la philosophie de chaque époque.

Il en est du scepticisme comme de cet invincible esprit de désordre et de combat, qui, de siècle en siècle et de civilisation en civilisation, recommence entre les peuples des luttes fratricides et leur remet perpétuellement les armes à la main. Les champs de bataille des temps modernes voient apparaître, à chaque nouveau conflit, de nouveaux engins de destruction dont les temps passés ne soupçonnaient même pas la découverte. C'est ainsi que, par un déplorable abus de nos inventions les plus merveilleuses, tout le profit de nos efforts et tout le progrès de notre science viennent aboutir à une moisson plus abondante de la mort.

Le même phénomène se reproduit dans l'ordre moral, d'une façon non moins lamentable.

A mesure que la raison humaine grandit et se fortifie, à mesure qu'elle pousse dans tous les sens des reconnaissances mieux assurées et des explorations plus profitables, à mesure qu'elle perfectionne les méthodes, tout à la fois par la théorie qui les complète et par l'usage qui les vérifie, ce mouvement progressif est exposé lui-même à l'incertitude de cette double destinée qui attend toute chose d'ici-bas.

Ces heureuses conquêtes, ces incontestables progrès, peuvent et doivent aboutir sans doute à raffermir la véritable philosophie, à rendre sa foi plus robuste et ses démonstrations plus lumineuses ; mais, comme il est dans la destinée de ce monde fragile que les choses les meilleures y courent les pires hasards, cette force acquise, cette accélération de mouvement, cet entraînement de la pensée, peuvent aisément se laisser détourner par les sophistes au service de l'erreur et du doute systématiques.

Alors recommence une fois de plus et avec des arguments imprévus qui deviennent entre leurs mains de nouvelles armes, alors recommence cet éternel combat d'une philosophie égarée contre la philosophie spiritualiste : telle croyance, telle vérité qu'on avait jusqu'alors respectée ou tout au moins laissée tranquille, se voit tout à coup mise en question et en péril par des objections inouïes.

Il ne faut pas que le vrai philosophe s'endorme sur la foi de sa tranquillité passée, il ne faut pas qu'il se repose sur la solidité des démonstrations auxquelles il avait coutume de s'en remettre. Tout est à recommencer.

C'est ainsi que la lutte de la vérité contre l'erreur n'est jamais finie, pas plus que celle du bien contre le mal. Si le philosophe veut se montrer digne tout à la fois du nom qu'il porte et de la mission qu'il a acceptée, il faut qu'il prenne en main les intérêts de la philosophie, puisqu'ici les intérêts de cette science sont, sous une forme transcendante, tout à la fois les intérêts de la société et les principes de la civilisation.

IV

J'aurais voulu que M. Amédée de Margerie insistât d'une façon plus particulière sur cette situation. Elle donne à son livre le caractère élevé d'une œuvre accomplie en vue de répondre aux besoins les plus légitimes et les plus critiques de notre temps.

Il faut le reconnaître : c'est aujourd'hui, c'est à l'heure où nous sommes, que le dix-neuvième siècle subit sa crise décisive.

Le vrai jour du péril pour un peuple n'est point celui où l'insurrection s'arme et descend soutenir la lutte de la rue. Il est permis à un penseur d'interroger ce jour-là l'état moral de la nation, et de

prononcer à l'avance, avec une certitude infaillible, qu'avant d'avoir bien éclaté, la révolte est déjà vaincue. Aucun désordre matériel, en effet, ne saurait se perpétuer ni se répandre, dès qu'il vient se heurter à un ordre moral bien établi.

Ce ne sont pas là les crises véritables, celles dont un peuple pourrait dater, à bon droit, son affaiblissement et sa décadence.

Il y a des moments plus terribles dans la vie des nations.

Ce sont ceux où les idées mêmes qui forment le fond du sens commun et de la moralité publique se trouvent tout d'un coup, par je ne sais quel accord tacite, mises en discussion et en péril par ceux qui ont le don de se faire lire.

Alors la machine sociale continue dans la pratique sa marche régulière, grâce à la force d'impulsion qu'elle a reçue et qu'elle conserve ; mais, avec le temps et à la longue, cette campagne entreprise contre les principes, et par conséquent contre les vertus que ces principes sont faits pour assurer, cet effort à l'encontre de la direction suivie par la confiance naïve de tout un peuple, finit par déterminer un ralentissement et par marquer un temps d'arrêt. La contagion du doute menace de se répandre, et le mal devient plus facile à ceux que la vérité laisse plus indifférents ou que l'erreur trouve plus dociles.

Cette heure de transition, de dangers imminents et pourtant capables encore d'être conjurés, est le

moment où le philosophe se sent des obligations plus étroites et des devoirs plus impérieux.

Lorsque le doute aura pris le temps de descendre des sommets intellectuels où il se discute encore jusqu'aux régions inférieures où on ne fait plus que l'accepter, qui sait si, par malheur, ce ne sera pas peine perdue que d'instituer une discussion pour des intelligences incapables de la suivre ou indignes d'en profiter?

Je serais bien fâché d'être mis, par qui que ce fût, au rang de ces hommes moroses, épouvantés, injustes, qui semblent se donner à plaisir la mission de sonner sans cesse la cloche d'alarme. Je ne dis ni ne donne à entendre que nous soyons arrivés encore à ce moment suprême et terrible où le sens commun serait mis en discussion et en péril; mais il ne faudrait pas non plus nous fier avec trop de sécurité à la solidité et à la justesse de l'esprit français. Tant de plumes éloquentes et passionnées ne sauraient continuer impunément à défendre et à propager dans l'ordre moral les doctrines du matérialisme. Le peuple qui, semblable à un enfant, écoute toujours ce qui se dit ou ce qui s'écrit, sans le plus souvent en avoir l'air, finirait par croire à son tour qu'il n'y a plus ni Dieu, ni création, ni Providence. Soyez-en sûrs, il traduirait bientôt à son usage cette métaphysique nouvelle, en affirmant qu'il n'y a plus ni obligation, ni autorité, ni devoir.

V

Le livre de M. Amédée de Margerie a le grand et le très-grand mérite de venir à son jour et à son heure, afin de combattre le bon combat, contre la philosophie négative, qu'elle relève de Comte, de Hégel ou de M. Renan.

M. de Margerie n'est pas seulement un philosophe spiritualiste, c'est encore et surtout un philosophe chrétien ; non pas chrétien à la façon de ceux qui se taisent sur la religion, et qui, prenant le silence pour du respect, croient lui avoir accordé ce qu'ils lui doivent en la traitant comme si elle n'était pas. Il est de ceux qui se font une idée plus juste et plus vraie des rapports de la raison et de la foi.

Il pense à bon droit que, toute question de révélation et de dogme mise à part, la raison ne saurait dorénavant retourner en arrière du point élevé où elle est aujourd'hui parvenue.

Il ne faut pas tout d'abord que, sous le prétexte apparent de mettre en discussion le dogme ou la tradition, on en vienne à révoquer en doute les vérités fondamentales les plus légitimement acquises à la science philosophique.

Si la raison, éclairée par dix-huit siècles de christianisme, ne peut, sans prévarication et sans folie, consentir à rester en arrière, elle ne peut pas non plus se refuser à marcher en avant.

Le christianisme, considéré du côté divin, est

une révélation qui descend de Dieu à l'homme par l'intermédiaire du Christ. Considéré du côté humain, c'est une philosophie qui se continue et qui s'achève comme l'induction achève l'expérience, comme l'inspiration qui vous transporte continue et entraîne la réflexion qui vous guidait.

J'aurais donc voulu, s'il m'est permis d'élever une difficulté sur une chose d'aussi peu d'importance que le titre d'un ouvrage, y lire, non pas le mot *Théodicée*, mais bien *Théodicée chrétienne;* ou, si l'auteur l'eût préféré : *Théodicée : Etudes de philosophie chrétienne sur Dieu, la Création, la Providence.*

VI

Le travail de M. de Margerie n'est plus, grâce à Dieu, cette éternelle histoire de la philosophie depuis Thalès jusqu'à Kant et à Hégel que tout candidat aux palmes académiques se croit, je ne sais pourquoi, le chimérique devoir de recommencer : tâche facile après tout, si l'on veut bien considérer jusqu'à quel point l'historien est porté et soutenu par les idées de tant d'hommes de génie. Il a tant de choses à exposer que, le plus souvent, il lui reste à peine le temps de réfléchir, et le lecteur qui s'intéresse avant tout à ce qu'on lui répète, finit par s'apercevoir que l'auteur lui-même est absent.

Ces deux volumes de *Théodicée* ont un autre aspect et une autre portée.

L'histoire y passe du premier au second, et peut-être au troisième rang; elle n'y figure qu'à titre d'exemple, et seulement pour rappeler quelles doctrines ont soulevé les objections ou à quels systèmes s'appliquent les réponses.

Le résultat essentiel de l'ouvrage est une série de propositions dogmatiques, où ne figure aucun souvenir d'érudition, aucune conclusion empruntée à l'histoire.

Ces propositions, si je m'en rapporte à l'auteur lui-même qui a pris la peine de les résumer et les numéroter au XIVe chapitre de la seconde partie, sont au nombre de vingt-quatre (1).

Je les reproduirai, non pas dans leurs termes mêmes, mais en abrégeant les expressions de l'auteur. Qu'il me pardonne de le rendre ainsi, non pas plus correct, mais plus obscur. J'avais à choisir entre le silence et cette reproduction infidèle, je me suis décidé d'après l'intérêt du lecteur.

VII

Voici ces vingt-quatre propositions :

I

La raison humaine est capable de connaître la vérité objective, à la fois dans l'ordre du relatif et dans l'ordre de l'absolu.

(1) Tome II, page 346.

II

La raison s'assure du fini par l'expérience, et le dépasse par la dialectique jusqu'à s'emparer de l'absolu.

III

La raison du philosophe et le sens commun de l'humanité s'accordent pour affirmer Dieu, à l'encontre de l'athéisme.

IV

L'affirmation de l'existence de Dieu nous est tout à la fois inspirée par un mouvement spontané et donnée par un travail réfléchi de la raison.

V

Le monde visible, avec l'ordre qui y règne et les intentions qui y éclatent, est le premier point de départ de la raison pour s'élever à Dieu.

VI

Les vérités éternelles qui apparaissent en nous, sont les effets et les témoins d'une raison divine, absolue et parfaite.

VII

L'idée de l'infini et du parfait a sa raison dans l'être parfait et infini de Dieu.

VIII

Il en est de même d'une loi obligatoire, révélée par la conscience morale.

IX

L'unité divine comporte la diversité de l'application de la pensée humaine; nous appelons attributs ces aspects multiples.

X

Etudier les attributs de Dieu, c'est en analyser l'idée rationnelle, mais non point en pénétrer l'essence.

XI

La science humaine de Dieu procède, ou par la méthode d'élimination, ou par la méthode d'attribution.

XII

La méthode d'élimination sépare Dieu de ce qui

n'est pas lui, et lui attribue la simplicité, l'immutabilité, l'éternité, l'immensité.

XIII

La méthode d'attribution lui reconnaît la science, l'amour, la liberté, la béatitude, la puissance, la sagesse, la justice et la bonté.

XIV

Le monde est contingent : il a commencé par la création et il est continué par la Providence.

XV

La négation de la création rejette la raison dans l'alternative du dualisme ou du panthéisme.

XVI

Le panthéisme est contradictoire dans ses principes et immoral dans ses conséquences.

XVII

La raison établit, sans pouvoir dépasser d'elle-même ces limites, que le monde n'est, ni infini dans l'espace, ni éternel dans le temps.

XVIII

La création est un acte qui réalise la puissance

de Dieu, en même temps que son intelligence éclaire et que sa bonté provoque cet acte.

XIX

Le monde a donc été fait suivant un plan et pour une fin dignes de la perfection divine.

XX

Les êtres intelligents et libres sont la cause finale de l'univers physique, et Dieu la cause finale des êtres intelligents et libres.

XXI

La Providence de Dieu est à la fois générale et particulière.

XXII

Les lois par lesquelles Dieu gouverne le monde sont constantes sans être immuables : leur contingence permet les miracles au point de vue métaphysique, comme la subordination de l'univers à l'homme les explique au point de vue moral.

XXIII

Réfutation des objections élevées contre la Providence divine.

XXIV

Obligation — explication — efficacité de la prière.

VIII

La partie historique, qui vient concourir, en son lieu et à sa place, à la démonstration de ces vingt-quatre propositions, se divise naturellement en deux catégories d'auteurs : ceux qui apportent leur autorité aux doctrines que l'on défend et ceux dont il s'agit tout au contraire de réfuter les systèmes.

Il se rencontre que les auteurs invoqués à l'appui de ses propres idées par M. de Margerie se trouvent particulièrement cités dans le premier volume : c'est S. Thomas, c'est Platon, c'est S. Augustin, c'est Fénelon, à qui l'auteur emprunte leurs belles théories sur l'essence des vérités éternelles.

Je remarque la discrétion avec laquelle procède M. de Margerie.

Il n'imite point ces auteurs pleins d'intempérance et de pédantisme qui ne sauraient citer un philosophe ou même le point le plus imperceptible de sa doctrine, sans rattacher par d'interminables considérations cette vue particulière à l'ensemble du système, sans éprouver le besoin d'élucider le système lui-même par une effusion de détails biographiques faite pour décourager la pa-

tience la plus intrépide. M. de Margerie ne croit nullement nécessaire de tout dire pour se donner l'air de tout savoir. Cette sobriété mérite d'être, non pas seulement louée mais imitée.

Au contraire, lorsqu'il s'agit des auteurs qu'il combat, M. de Margerie entre dans des détails plus circonstanciés. Il imite en cela les gens de bien qui ne croient jamais en avoir fait assez lorsqu'il s'agit d'un adversaire. De même les chapitres de la *Théodicée* consacrés à la réfutation de telle ou telle doctrine, sont écrits avec la préoccupation visible de laisser au système qu'ils combattent toute leur valeur et toute leur force : l'exposition de l'historien ne met pas moins de soin à le faire valoir que les convictions du philosophe n'apportent ensuite d'énergie à le combattre.

IX

L'œuvre de M. de Margerie, même à ne la prendre que par ce côté critique, se suffirait encore à elle-même et ne laisserait pas d'avoir un vif intérêt.

C'est particulièrement dans le second volume que se trouvent les discussions. J'excepte toutefois une exposition très-nette et très-ferme de la *Critique de la raison pure*, à propos de la question du scepticisme et de l'appui particulier que lui a donné le système métaphysique de Kant. Cette discussion occupe le chapitre second de la

première partie et se trouve par conséquent comprise dans le tome premier.

Le tome second contient, à l'appui de la solution chrétienne donnée par l'auteur au grand problème de la création, une histoire abrégée du dualisme et du panthéisme.

Le dualisme se produit sous deux formes : sous la forme manichéenne, qui admet à côté du principe du bien l'hypothèse de la coexistence d'un principe éternel du mal ; en second lieu sous la forme philosophique d'une hypothèse qui admet, en présence d'un Dieu ordonnateur, la coexistence d'une matière éternelle. Ici les deux systèmes métaphysiques de Platon et d'Aristote se trouvent, en ce qu'ils ont de commun, résumés et réfutés avec autant de concision que de vigueur.

X

L'histoire du panthéisme, telle qu'elle est contenue dans sept chapitres du second volume, mérite une mention particulière.

L'auteur y confirme ce système d'érudition sobre et préoccupée du besoin de ne point s'appesantir, cette méthode qui se refuse avec tant de sévérité au vain appareil des citations, à ces indigestes amas de textes péniblement compilés et laborieusement cousus les uns à la suite des autres, à ces explications sans fin et sans mesure qui vous condamnent à écouter une fois de plus ce qu'il

vous est déjà arrivé d'entendre cent autres fois.

J'aime cette allure vive et rapide qui trahit l'homme pressé de conclure, comme une démarche ferme et soutenue indique l'homme impatient d'arriver. Cette habitude de choisir, d'abréger, de ne point traiter ses propres idées avec une lâche complaisance ou un sot amour-propre, va en se perdant de plus en plus. Il est d'une sage méthode, quand on écrit, tout de même que d'une excellente pratique pour se conduire, de s'attacher avant tout à l'essentiel. Il n'appartient qu'aux esprits faibles de se perdre dans les détails de la science, comme aux caractères médiocres de s'épuiser sur les infiment petits de la vie.

XI

Cette histoire du panthéisme se divise en trois parties : le panthéisme considéré 1° dans l'antiquité ; — 2° en Allemagne ; — 3° en France.

L'auteur distingue dans l'antiquité deux formes essentielles du panthéisme :

— 1° Le panthéisme matérialiste auquel il assigne pour type la doctrine métaphysique des stoïciens ;

— 2° Le panthéisme idéaliste que représente la philosophie des alexandrins.

Il ne faut pas se lasser de rendre justice à cette méthode d'exposition si ferme et si condensée, qui parvient à faire tenir à l'aise en vingt pages in-

octavo tout ce qu'on peut dire d'important sur le stoïcisme, qui réussit à renfermer en vingt-trois pages toutes les théories essentielles de la philosophie alexandrine.

C'est en pareille occasion qu'un homme du métier apprécie tout le mérite d'une semblable façon d'agir. Quelle carrière un homme moins fortement occupé à poursuivre une démonstration dogmatique d'un intérêt supérieur n'aurait-il pas été tenté de se donner ! Il est si agréable de prouver ainsi par un facile étalage d'autorités que l'on est sur chaque sujet au courant des publications les plus récentes.

Ce qui est moins facile, ce qu'il faut louer sans mesure, tant il est rare qu'on ait occasion de le faire, c'est le travail d'un esprit qui a pris la peine de s'assimiler d'une façon définitive tous les documents, de façon à en donner, grâce à un travail qui lui soit propre, la véritable substance et non pas seulement la fastueuse énumération.

XII

J'ai, au point de vue de la science, un double reproche à adresser à M. de Margerie.

Je sais qu'il n'a point prétendu nous donner en passant une histoire complète du panthéisme dans l'antiquité. Il s'est contenté de nous en fournir, pour ainsi dire, un double échantillon. Je crains toutefois que sa division ne soit pas bien complète,

et que l'un de ses exemples au moins ne soit pas tout à fait heureux.

Le stoïcisme, avec l'importance excessive, on pourrait presque dire exclusive, qu'il attache à la morale, avec le sourd dédain qu'il n'a pas cessé de professer pour la métaphysique, paraît-il bien choisi pour représenter dans l'antiquité le panthéisme matérialiste ou naturaliste?

Je partage tout à fait le sentiment de M. de Margerie, lorsqu'il refuse le nom et la qualité de panthéistes aux philosophes de l'école d'Ionie (1); mais alors pourquoi ne pas préférer, comme type de la doctrine qui disperse Dieu dans l'univers, le système si connu de la philosophie hindoue? Nous ne sommes plus au temps où les philosophes affectaient de ne point sortir de la tradition consacrée, et se refusaient à faire remonter la réflexion par delà les sept sages de la Grèce. L'Inde a été assez explorée; elle est suffisamment connue, pour qu'il soit permis désormais de la faire entrer couramment dans toutes les considérations auxquelles peut se livrer l'histoire de la philosophie.

Je n'ai pas bien saisi non plus la raison pour laquelle M. de Margerie laisse à l'écart les métaphysiciens d'Élée, et passe sous silence les grands noms de Xénophane et de Parménide.

Je suis assez porté à convenir que le panthéisme de l'école d'Elée ne rentre ni dans le panthéisme

(1) Tome II, chap. III, p. 50.

matérialiste, ni dans le panthéisme idéaliste tel que M. de Margerie les a distingués ; mais alors pourquoi ne pas admettre une troisième espèce de panthéisme qui donnerait à l'auteur l'avantage de poser, dès l'antiquité, les antécédents de la philosophie de Hégel ? De quel nom appeler la doctrine dont nous trouvons la profonde exposition dans les deux célèbres dialogues de Platon intitulés, l'un *le Sophiste* et l'autre *le Parménide?* N'est-ce pas là le panthéisme logique dans toute sa rigueur, et le système des antinomies de Kant, aussi bien que la théorie des contradictoires de Hégel, ne s'y trouvent-ils pas déjà pressentis et devancés ?

XIII

Entre le panthéisme de l'antiquité et celui des Allemands se place le panthéisme de Spinoza, lequel, suivant le mot de Leibniz, n'est qu'une déviation de l'esprit et de la doctrine de Descartes.

Le panthéisme allemand est représenté par trois noms célèbres : Fichte , — Schelling , — Hégel. Toute cette exposition se trouve réduite à vingt-sept pages dans notre volume.

Je ne regarde pas, si l'on veut me permettre encore une remarque, la philosophie allemande comme aussi obscure qu'on se plaît à le répéter.

Prenons-y garde. L'obscurité est quelque chose d'éminemment relatif, et qui peut tenir aussi bien à la surprise éprouvée par l'esprit qu'aux difficultés

présentées par le système. Les doctrines allemandes ressemblent un peu à ces géants des légendes orientales dont le corps se formait de vapeurs épaissies et dont les contours gardaient dans la réalité quelque chose de l'indécision et de l'incertitude d'un rêve. L'esprit français, si net, si habitué à la pleine lumière du grand soleil, a sans doute éprouvé quelque trouble à l'aspect de ces fantômes mal définis, incapables de se prêter aux procédés rigoureux de sa méthode ordinaire. Toutefois, à force d'attention et de persévérance, je crois bien que notre critique philosophique est venue à bout de ces épouvantails. Ces négations monstrueuses, qui nous avaient d'abord terrifiés par l'audace de leurs prétentions, ne réussissent plus guère qu'à nous faire sourire par l'excès de leur ridicule. Les Hégéliens de nos jours et de notre pays ont bien vu que le système avait besoin d'être déguisé et reverni, pour être présenté avec quelque chance d'accueil à des lecteurs français. Ils ont compris, avec beaucoup d'habileté, tout l'intérêt que prêterait à la nouvelle doctrine l'attitude audacieuse d'une philosophie faite pour en finir à tout jamais avec les derniers restes du christianisme, et ils ont fait tout ce qu'il fallait pour en profiter.

XIV

Je regrette que le premier chapitre consacré à l'histoire de l'invasion des idées hégéliennes en

France rapproche sous le même titre, quoique dans deux paragraphes séparés, les noms de M. Cousin et de M. Renan.

Nul ne sera tenté sans doute, et l'auteur moins que personne, de faire ici la moindre confusion. Les époques, les tendances, les résultats, tout est différent. La justice de M. de Margerie ne laisse rien à désirer là-dessus. Voilà précisément pourquoi j'aurais aimé une division de plus. Les divisions ne sont pas seulement un moyen commode de préparer un repos et comme une sorte de détente au lecteur ; c'est aussi une façon de marquer un intervalle entre deux parties distinctes d'un même sujet. J'aurais mieux aimé, rapprochement pour rapprochement, voir le nom de M. Renan, et l'article qui le concerne, passer du chapitre VII[e] dans le chapitre VIII[e] et s'y trouver réuni avec le nom de M. Vacherot.

XV

M. de Margerie, qui proportionne ses analyses à la valeur d'une doctrine métaphysique et non pas au bruit qu'elle a pu faire, n'accorde guère que quelques pages au vague système de M. Renan ; il consacre au contraire un chapitre tout entier à l'examen du livre que M. Vacherot a intitulé : *La Métaphysique et la Science*. La doctrine positiviste de M. Auguste Comte a également son chapitre séparé. M. de Margerie, dans l'argument de ce

chapitre qu'il donne à la fin de son livre, résume beaucoup trop modestement son excellente analyse par ces paroles : « *Un mot sur M. Auguste Comte et sur le dernier état de sa pensée religieuse.* »

Je recommande ces deux chapitres à tous ceux que peuvent effrayer à bon droit les gros volumes de M. Vacherot, ou l'interminable série d'ouvrages que nous a légués le fondateur de l'école positiviste. Tous ceux qui désirent ne point rester complétement étrangers à ces questions, trop graves pour demeurer entièrement ignorées, trouveront une grande économie de temps et de travail à emprunter à l'ouvrage de M. de Margerie un résumé dont eux-mêmes seraient loin peut-être de se tirer avec autant de fidélité et de bonheur.

XVI

Je signalerai encore, et ce sera là ma dernière remarque, un chapitre bien intéressant au point de vue des idées et des systèmes qui se discutent autour de nous à l'heure qu'il est.

A propos des théories qui suppriment l'action de la Providence dans la nature (1), M. A. de Margerie introduit la discussion du système de M. Darwin contenu dans le récent volume *De l'origine des espèces*. Il fait plus, il rattache le système de M. Darwin aux théories plus anciennes et plus véri-

(1) Tome II, chap. XII, p. 279.

tablement originales de Lamark. Toute cette partie est traitée sans aucune affectation de langage scientifique, et cependant avec une précision et une fermeté qui ne laissent rien à désirer.

XVII

Les philosophes chrétiens les plus convaincus et les plus attentifs, malgré tout leur désir d'échapper à la critique, ne laissent pas souvent de tomber dans quelque faiblesse logique. Après avoir annoncé bien haut qu'ils entreprennent de conduire l'homme à la foi par la raison, il leur arrive plus d'une fois de tomber dans des pétitions de principes, et d'appeler au contraire, par une interversion du raisonnement, la foi au secours de la raison. De là, pour certains lecteurs déjà prévenus, une occasion trop justifiée de porter contre l'auteur un jugement sévère et une condamnation dont il ne se relèvera pas.

Ce n'est pas un médiocre mérite pour l'ouvrage de M. Amédée de Margerie, qu'il soit impossible d'y signaler aucun oubli de cette sorte.

La thèse de l'auteur ne consiste point, comme tant d'autres l'ont fait ou ont voulu le faire, à jeter par désespoir entre les bras de la foi l'homme qui sentait se dérober sous lui les fondements de sa raison. C'est une grande erreur et un grand malheur que de chercher à fonder l'esprit religieux sur le découragement et le scepticisme, et à faire

ainsi de la croyance chrétienne un détestable pis aller. Ce triste néophyte n'apporte plus aux dogmes et aux œuvres de la foi qu'une intelligence chancelante et une volonté brisée : il demeure tout prêt à quitter cet appui provisoire, le jour où il lui reviendra quelque intelligence et quelque énergie.

M. Amédée de Margerie nous conduit par des chemins plus dignes de nous.

Il ne demande à notre raison ni abdication ni renoncement : il veut, non pas l'interrompre mais l'achever. La démarche par laquelle elle se soumettra à la révélation n'est plus une interruption de son progrès, mais bien plutôt la conséquence philosophique de ses efforts.

Notre intelligence trouve en elle des vérités inachevées et suspendues ; ce sont, pour ainsi dire, autant de pierres d'attente. Ces vérités, qui s'imposent à nous sur le témoignage de l'autorité divine, ont déjà été désirées tout à la fois par notre cœur dont elles calment les souffrances, et par notre raison dont elles satisfont l'inquiétude.

XVIII

Je veux signaler à mes lecteurs un travail fait pour les intéresser, et que je ne saurais entreprendre ici sans me détourner de mon dessein.

Deux philosophes contemporains, appartenant l'un et l'autre à ce que M. Amédée de Margerie appelle, avec le P. Gratry, la philosophie séparée,

ont écrit l'un et l'autre des traités de théodicée.

L'un, M. Emile Saisset, enlevé trop tôt à la philosophie qu'il honorait par des travaux consciencieux et persévérants, avait publié, vers la fin de sa vie, un volume intitulé : *Etudes de philosophie religieuse*.

L'autre, M. Jules Simon, qui a passé des chaires de la Sorbonne sur les bancs du Corps législatif et que la politique enlève de plus en plus à la science, a fait paraître sous le titre de : *La religion naturelle*, un livre qui a déjà eu plusieurs éditions.

Ce serait un rapprochement curieux et instructif de mettre la *Théodicée* de M. de Margerie en présence de ces deux ouvrages, de comparer ce que les uns et les autres ont dit sur les points essentiels et délicats de la création, des miracles, de la prière. On verrait ainsi s'il est vrai, comme tant de gens le répètent sans y penser et peut-être sans y croire, que la foi est faite pour diminuer et pour abaisser la raison. Ceux qui, pour philosopher, imaginent de se mettre en dehors des lumières du christianisme, ressemblent à ceux qui, pour faire vivre la société, tenteraient de la mettre en dehors de ses bienfaits.

CHAPITRE III

LA MÉTHODE PHILOSOPHIQUE

LE R. P. GRATRY

I

Le R. P. Gratry, malgré son double titre de prêtre de l'Oratoire et de professeur de théologie morale à la Sorbonne, doit être rangé ici plutôt au nombre des philosophes qui préparent les esprits à recevoir les démonstrations de la divinité de Jésus-Christ, qu'au nombre des théologiens qui l'établissent par la double autorité de l'histoire et de la tradition. Tel est évidemment là le caractère qu'il a voulu donner à son dernier ouvrage : *Les Sophistes et la Critique.*

M. Caro expose les idées que professent les systèmes antichrétiens ; le R. P. Gratry remonte à l'origine des méthodes qui ont enfanté ces étranges idées. M. Caro est l'historien critique de nos erreurs contemporaines ; le R. P. Gratry n'en

prend que la dernière métaphysique et réduit le tout à une question de principes.

Il faut louer, avant tout, l'admirable idée morale qui a servi de point de départ au travail et à la polémique du R. P. Gratry. La voici réduite à ses termes les plus simples.

Lorsqu'on voit des esprits cultivés, des intelligences d'une certaine force, se laisser entraîner par les erreurs les plus incroyables qu'il soit donné à la nature humaine d'imaginer, on hésite entre deux impressions entre lesquelles il faut cependant choisir.

Il faut, ou leur imputer une inébranlable impudence lorsqu'on les voit démentir avec tant d'audace les principes les plus élémentaires du sens commun, ou se demander s'il ne s'exerce pas sur ces esprits quelque fascination secrète qui les entraîne et les égare malgré eux. On ne s'avise guère de rompre en visière à tout le genre humain, à moins d'être entièrement aveuglé par la sottise, ou secrètement soutenu par quelque faux raisonnement.

Cette dernière hypothèse est la vraie.

Depuis Hégel, il y a toute une catégorie d'esprits qui ont reçu et qui gardent pour ainsi dire en eux le germe de l'erreur. L'ancienne secte des sophistes a relevé la tête ; elle a reparu parmi nous : elle y enseigne publiquement une nouvelle métaphysique.

Gorgias et Polus, au temps de Platon et de

Socrate, s'efforçaient de prouver, tantôt que tout est vrai et tantôt que tout est faux. Ces deux thèses opposées, ces deux moitiés de l'école sophistique venaient se rencontrer dans cette affirmation commune qu'il n'y a plus ni erreur ni vérité, et que tout peut être indifféremment affirmé ou contredit.

Une certaine école renouvelle parmi nous des doctrines semblables. Seulement elle les appuie sur des principes différents, en même temps qu'elle y arrive par une autre voie.

Je donnerai à cette école, non pas le nom que lui inflige la juste indignation du P. Gratry, mais celui qu'elle s'attribue à elle-même non sans un certain orgueil, je l'appellerai l'école critique.

Voici le raisonnement qui lui sert de point de départ.

II

Que le lecteur me prête ici toute son attention.

Le problème fondamental de l'intelligence humaine est le suivant : « Passer de l'affirmation de telle ou telle réalité que l'expérience me révèle à des affirmations générales telles que la raison seule me les fait apercevoir. »

Exemple :

« Je tiens dans la main un livre qui est rouge : » voilà l'affirmation expérimentale.

« Les livres sont moins coûteux que les manus-

crits : » voilà une proposition générale et qui demande, pour être créée, un certain travail de l'esprit.

Examinons la voie par laquelle s'accomplit ce progrès de la pensée.

Comparons par exemple l'idée des deux individus qui s'appellent Pierre ou Paul, avec l'idée générale représentée par le mot *homme* ou *humanité*.

Évidemment, il y a dans l'idée représentée par ce mot Pierre, en tant que ce terme est le nom propre de mon voisin ou de mon domestique, un beaucoup plus grand nombre d'affirmations réelles, concrètes , vivantes que dans l'idée représentée par ce mot : *homme*. Pierre est mon domestique, il porte ma livrée, il se tient habituellement dans l'antichambre de l'appartement que j'habite ; il a une taille, une physionomie, des yeux, une bouche, des mains que je connais, et que je ne saurais confondre avec les mains, la bouche, les yeux de nulle autre personne.

Je passe de l'idée de mon domestique Pierre, laquelle est, comme on le voit, essentiellement particulière et individuelle, à l'idée d'*homme*, laquelle est une idée générale.

Comment s'opère ce passage?

L'idée d'homme renferme-t-elle un nombre d'idées et de jugements plus ou moins grand que l'idée de mon domestique Pierre?

Évidemment, pour passer de l'idée de l'individu

Pierre à l'idée de l'espèce homme, je suis obligé de retrancher un certain nombre de déterminations qui se trouvent dans Pierre, et qui ne se retrouvent pas dans Paul ni dans Jacques, qui par conséquent ne se retrouvent pas, à plus forte raison, dans un homme quelconque, dans le premier venu de tous les hommes.

Ainsi donc, l'idée générale d'homme n'est autre chose que l'idée d'un individu quelconque, diminuée d'une partie de ses éléments et réduite à un petit nombre de traits généraux.

Je comparerai plus brièvement l'idée générale d'*homme* avec l'idée plus générale d'*être animé.*

Ici encore, l'esprit ne s'élève de l'idée la moins générale à l'idée la plus générale, qu'à la condition de faire de plus en plus le vide dans sa pensée. L'idée d'*être animé* ne renferme plus qu'un bien petit nombre d'affirmations, si on la compare avec l'idée d'homme. Il n'est plus question d'une âme unie à un corps, d'un cœur, d'une volonté, d'une intelligence, de la connaissance et de l'emploi de la parole, d'une certaine organisation physique, exclusivement propre à l'espèce humaine. L'idée d'être animé ne saurait rien garder de tout cela. Il faut qu'elle se réduise à quelques caractères vagues et abstraits, afin que ces caractères puissent embrasser dans leur généralité l'ensemble des êtres doués de la vie.

III

Faisons un dernier pas, et comparons, pour en finir, l'idée d'*être animé* avec l'idée plus générale encore de l'*être* pur et simple.

La pensée n'accomplit ce nouveau progrès qu'à la condition d'aller plus loin encore dans la voie des abstractions. L'idée d'être pur et simple à laquelle l'intelligence parvient au sommet de cette série hiérarchique, se soutient à peine dans l'affirmation, tant elle est creuse et vide de toute détermination particulière.

La conclusion de tout ce beau raisonnement est bien simple.

L'esprit, s'il en faut croire cette méthode, irait ainsi, pour s'expliquer la nature des choses, de l'individu qui est une réalité, à l'être qui s'évanouirait en quelque sorte dans un pur néant. De là cette formule allemande, si célèbre et si surprenante, que *le néant est identique à l'être*, et que tous deux, dans la pensée comme dans le monde, peuvent être pris pour des équivalents.

Si le néant et l'être, c'est-à-dire les deux anciennes contradictoires de la pensée humaine, peuvent être regardés comme équivalents et pris indifféremment l'un pour l'autre, il en résulte que le oui et le non qui les représentent dans l'ordre logique de la pensée, peuvent, à leur tour, être regardés comme identiques et que l'ancienne distinction

entre la vérité et l'erreur se trouve anéantie. Dès qu'on peut dire indifféremment et tout à la fois d'une chose, qu'elle est et en même temps qu'elle n'est pas, cela revient, par une conséquence logique inévitable, à dire de toute idée qu'elle est en même temps fausse et en même temps vraie; en d'autres termes que l'intelligence humaine n'est plus mise en demeure de choisir. Cela revient à affirmer que les deux contradictoires sont identiques et adéquates, que ce qui est vrai est en même temps faux, que ce qui est faux est en même temps vrai.

IV

Si le lecteur m'a suivi jusqu'ici, par un effort dont j'ose me permettre de le féliciter, il est arrivé à toucher du doigt le fond même de l'hégélianisme : il tient en main le principe par lequel s'expliquent les intrépides absurdités de l'école critique.

Le R. P. Gratry a bien raison de le dire; il ne faut pas croire que les hommes s'éloignent d'eux-mêmes du sens commun. Tout au contraire, ils y tiennent naturellement, et leur intelligence est faite pour y demeurer attachée. Il faut, pour leur faire perdre cet équilibre stable, un effort violent qui déplace en quelque sorte le centre de gravité de leur esprit. Une fois que leur intelligence s'est écartée de la perpendiculaire, elle va en s'éloignant de plus en plus, à mesure que sa course se prolonge et que son raisonnement se poursuit. Nos

facultés intellectuelles finissent par être en proie à une sorte d'ivresse logique, à laquelle viennent se mêler les obstinations de l'entêtement et les séductions de l'audace. C'est ainsi que, sans devenir entièrement fous dans le sens rigoureux que la langue attribue à ce mot, des hommes de quelque valeur peuvent se trouver en dehors du sens commun, s'enorgueillir de cette situation, et y conserver un certain reste de sincérité et de bonne foi.

V

En présence d'une pareille situation si tristement renouvelée des Grecs, le R. P. Gratry avait deux choses à faire, et il s'en est acquitté avec un égal bonheur.

1° *Signaler le mal.*

C'est à quoi il avait songé bien avant les autres, à une époque où de telles doctrines étaient encore renfermées dans des originaux peu accessibles ou traduites dans des ouvrages peu répandus. L'*Essai sur la sophistique contemporaine* avait été le premier cri d'alarme, et comme un avertissement donné à la génération contemporaine par une sentinelle vigilante qui voyait en effet de plus loin parce qu'elle regardait de plus haut.

2° *Porter remède au mal.*

C'est à quoi le P. Gratry a pourvu par l'ample et majestueuse exposition d'une doctrine complète. En particulier, il a montré parfaitement, dans sa

Logique, tout ce que le procédé hégélien avait d'arbitraire dans sa méthode et d'incomplet dans ses résultats, d'exorbitant dans ses affirmations et de monstrueux dans ses conséquences.

De quel droit, en effet, réduire nos facultés intellectuelles à cette généralisation empirique qui va, par un procédé arbitraire, du concret, de l'individuel, de l'expérimental, à l'abstrait, au vide, au néant ? Ce travail de l'esprit sur ses propres idées peut être commode pour établir une classification scientifique qui permettra de coordonner les êtres et de les retrouver plus aisément, mais elle ne saurait ôter à l'esprit humain le droit métaphysique de procéder par l'induction *à priori* laquelle n'a rien à démêler avec la généralisation empirique.

VI

Lorsque l'esprit humain contemple la réalité physique dont les sens l'avertissent et que l'observation lui révèle, il ne tarde pas à démêler, dans l'être individuel, deux éléments qui s'y associent sans s'y confondre. Sous le phénomène variable, passager, contingent, la raison discerne et conçoit bien vite un élément invariable, essentiel, permanent. A travers la mobilité fugitive des effets, elle distingue l'immuable permanence des causes : le temps qui s'écoule lui suggère l'idée de l'éternité qui demeure. A l'occasion de toutes ces réalités finies et imparfaites, elle conçoit, elle af-

firme une perfection souveraine et transcendantale, dont les réalités les plus accomplies de ce monde ne sont pour ainsi dire que l'ombre et le reflet.

Il ne s'agit plus ici de remonter péniblement l'échelle des abstractions empiriques; il n'est plus question d'aspirer ou d'aboutir au néant par des éliminations successives. L'esprit ne poursuit plus la notion flottante et vague de l'être abstrait, jusqu'à métamorphoser en de vains fantômes les réalités d'où elle était partie. La méthode d'induction *à priori* commence par prendre un pied solide dans le monde réel. C'est de là que, par un seul bond et sans emprunter d'intermédiaires, elle s'élance jusqu'à la notion de l'absolu.

Il faut lire, dans les ouvrages du P. Gratry, la description à la fois si éblouissante et si exacte de ce procédé. Cette méthode philosophique représente, dans l'ordre de la réflexion et de la science, ce que le mouvement naturel de l'intelligence humaine accomplit de lui-même dans la pratique.

Il ne faut pas s'y tromper : l'infini habite en personne les intelligences les plus humbles et les esprits les plus obscurs, comme les feux du diamant le plus étincelant s'enveloppent de la gangue la plus informe. Le bon sens, considéré dans ses affirmations les plus modestes comme dans ses inspirations les plus élevées, n'est pas autre chose, à le prendre dans sa nature essentielle et métaphysique, qu'une application continue bien qu'in-

complète, qu'une révélation obscure mais réelle de cette méthode qui introduit l'âme à la connaissance de l'infini.

Le dernier terme du raisonnement *à priori* n'est plus, comme dans le système hégélien, une confusion arbitraire et inexplicable de l'être et du néant : c'est, au contraire, une séparation définitive entre la réalité et ce qui n'est pas elle ; c'est l'institution de deux catégories : celle de l'être et celle du non-être, celle du vrai et celle du faux, ce que le philosophe Platon dans les dialogues intitulés *le Sophiste* et *le Parménide* appelait le *même* et l'*autre*.

La dernière conclusion de cette métaphysique saine et rigoureuse, de cet énergique parti pris entre l'erreur et la vérité, c'est un effort sérieux pour se débarrasser des idées fausses par la dialectique, pour reconquérir et étendre la vérité par une méthode saine et autorisée.

VII

Le R. P. Gratry a expliqué comment il pouvait se faire que certains esprits se fussent laissé troubler et envahir par l'erreur, jusqu'à n'en plus faire le discernement d'avec la vérité. Ce phénomène s'explique par le vertige logique qui s'est emparé de ces intelligences, et qui, ôtant toute rectitude à leur pensée, les précipite dans le faux avec

la même énergie qu'ils auraient pu apporter à la découverte et à la défense du vrai.

Il reste à expliquer un autre phénomène non moins étrange et non moins prodigieux.

Si l'on comprend, jusqu'à un certain point, comment des intelligences ont pu perdre dans la fréquentation habituelle de l'erreur et la poursuite incessante du faux leur rectitude naturelle, si l'on s'explique comment certains esprits, une fois engagés sur les principes, redoutent de se démentir sur les conséquences, et, se réfugiant dans leur amour-propre, suppléent autant qu'ils le peuvent à la force de la raison par l'ardeur de leur enthousiasme, on se demande avec quelque surprise comment des intelligences demeurées en dehors de l'école et du parti pris, fortes de leur bon sens encore intact et presque toujours de la droiture de leurs intentions, peuvent cependant se laisser séduire si vite et entraîner si loin, comment il se fait qu'elles se prêtent avec tant de complaisance à ces raisonnements vicieux, qu'elles en passent avec tant de docilité par ces jugements extrêmes qui feraient horreur au premier venu ?

VIII

Le P. Gratry n'hésite point ici à prendre à partie la faiblesse de nos intelligences et l'inattention de nos esprits. Il cite un mot qui me frappe et en même temps qui m'épouvante : « Aujourd'hui,

« disait un homme d'esprit, la lecture est une sen-« sation. Beaucoup d'écrivains savent cela et ils en « profitent (1). »

La lecture est une impression ! Combien ce mot explique et révèle de choses ! « Personne aujour-« d'hui, dit encore le P. Gratry, n'est en état de « suivre un raisonnement; personne ne peut sui-« vre une question abstraite, et surtout personne « ne le veut (2). »

Dès que l'âme se laisse aller à ce manque de force et de vertu intellectuelle, dès que, par une sorte de lâcheté, elle s'en tient aux apparences sans entrer dans le fond même des raisonnements, elle devient le jouet des sophismes les plus étranges et les plus inattendus.

Il ne faut pas croire, en effet, que le bon sens se suffise toujours à lui-même, et qu'il soit toujours en mesure de se tirer seul de toute espèce d'arguments captieux.

Le bon sens n'est pas fait pour courir les aventures de la polémique et pour se risquer dans les détours de la discussion. Il lui faut, pour conserver sa vigueur native, pour garder son inébranlable aplomb, un certain calme, une certaine paix qui le préservent du péril. Il est plutôt fait pour se défendre par la rudesse avec laquelle il repousse les sophismes sans vouloir les écouter, que pour la

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. III, *la Critique et la science de Dieu* ch. I, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 17.

subtilité avec laquelle il y répond après les avoir entendus.

Dès que le bon sens entre en lice, dès qu'il vient prendre part à cette mêlée où les plus fermes esprits ne se présentent qu'armés de toutes pièces des enseignements de la dialectique, sa vigueur, son agilité, sa résistance habituelles ne lui suffisent plus. Le lutteur le plus vigoureux est bien vite terrassé, s'il ignore les lois de la gymnastique, et le premier adversaire venu triomphe par les ressources de l'art de la maladresse de la nature. Il en va de même dans cet assaut des esprits. Le bon sens le plus intrépide se trouve pris au dépourvu, si, dans cette lutte corps à corps, dans le péril de cette étreinte dangereuse, il n'ajoute pas au sentiment instinctif de la vérité que le sophisme affaiblit, une attention soutenue et persévérante qui empêche son esprit de déserter la cause de sa raison.

IX

J'ai rangé le P. Gratry parmi les philosophes qui s'efforcent de rendre aux esprits assez de force et de lumière pour les ramener à la révélation. Mais ne serait-ce pas dire trop peu et risquer de ne point faire connaître l'œuvre tout entière que de s'en tenir là ?

Le R. P. Gratry poursuit la critique moderne jusque dans ses derniers retranchements.

Il montre ses adversaires appliquant à la religion

et à la science du Christ leurs principes d'erreur et de mensonge. De même qu'il a rétabli dans ses droits la véritable méthode de dialectique, en lui rendant pour ainsi dire les ailes qui l'emportent jusqu'à Dieu, il nous montre ensuite la théologie qui s'avance en souveraine par cette voie triomphale. Il entre dans la discussion des négations que renferme la *Vie de Jésus;* lui-même dans son quatrième livre, esquisse à grands traits la doctrine chrétienne en ce qui concerne la personne du Fils de Dieu. Il nous enseigne comment il faut le chercher pour le connaître et l'aimer pour le servir.

La méthode de discussion employée ici par le P. Gratry est véritablement remarquable.

Cette discussion est tour à tour métaphysique, et en cette qualité elle porte sur les textes et les doctrines des philosophes ; ou théologique, et à ce titre elle aborde l'interprétation des textes sacrés.

Parlons d'abord philosophie.

D'un bout à l'autre de son livre, le P. Gratry ne cesse de le répéter : « Tout ce que je pourrais « dire n'est rien, si, après m'avoir lu, on ne con« sent à travailler soi-même de sa personne, à « vérifier de ses propres yeux et à juger par sa pro« pre raison les textes que je dénonce à l'attention « publique, et qui contiennent l'erreur fondamen« tale qu'il s'agit aujourd'hui de condamner et « d'extirper (1). »

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. I, ch. I, p. 12.

« Il y a, dit ailleurs le P. Gratry, beaucoup de « textes imprimés, qui, pris en eux-mêmes, que « l'auteur soit ou ne soit pas sincère, sont des « piéges pour l'inattention ; des textes qui trom-« pent et mentent, et qui imposent à la mémoire « le faux, non le faux contestable, mais le faux pur « et manifeste (1). »

Le P. Gratry a fait un choix de passages dans les auteurs les plus autorisés de la nouvelle école. Il les a réunis dans les soixante dernières pages du volume, sous ce titre, *Recueil des textes sophistiques*. Ils sont tirés de six ouvrages ou articles différents.

« Tous les textes de cet appendice sont des textes « entiers, suivis et continus, sans aucune inter-« ruption dans la citation, sauf une seule dont le « lecteur est prévenu en temps utile (2). » — « Ces textes forment ainsi à la fin du volume une « sorte de *cacographie* philosophique, qu'il est du « plus haut intérêt de travailler avec le plus grand « soin et de vérifier de ses yeux. Ces textes sou-« tiennent en principe que, dans la sphère de la « raison, on peut affirmer et nier en même temps « la même chose, dans le même sens et sous le « même rapport. Ils disent cela en théorie, et puis « ils le font en pratique. Ils pratiquent la contra-« diction absolue. En sorte que, pour croire à « l'existence d'un aussi étrange phénomène, il

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. III, chap. I, p. 210.
(2) *Ibid.*, p. 401, note 1.

« ne suffit pas d'avoir les textes sous la main, il « faut les relire très-souvent, les travailler avec « précision, savoir par cœur les termes mêmes, et « retrouver à chaque nouvelle vérification, avec « un étonnement toujours nouveau, cet incroya- « ble flagrant délit d'absolue et irréductible con- « tradiction, vraie négation de la pensée, de la pa- « role et de la raison (1).

X

C'est pour cette étude des textes, qui doit conduire par la réflexion et par le contraste à la véritable science de Dieu, que le P. Gratry demande aux âmes le courage de leur devoir. Il les invite à une conviction raisonnée de ces absurdités. Il leur demande un quart d'heure « de silence et de re- « cueillement pour écouter leur âme et pour « écouter Dieu ! Auriez-vous, peut-être, ô mon « frère, passé cinquante ans sur cette terre sans « avoir essayé cela une fois ? Serait-ce que, peut- « être, vous n'avez jamais prié Dieu un quart « d'heure, en esprit et en vérité ? *Il se fit dans le « ciel un silence de demi-heure*, dit la sainte Écri- « ture. Cette demi-heure de silence du ciel vous « est-elle inconnue ? N'a-t-elle jamais trouvé place « une seule fois dans tout le cours de votre « vie (2) ? »

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. III, ch. I, p. 211.
(2) *Ibid.*, Conclusion, p. 388.

On voit que le P. Gratry, après avoir débuté par des syllogismes, termine par des invocations. C'est le caractère de cet esprit, inspiré par la poésie en même temps qu'éclairé par la science, de prendre son vol tout d'un coup, et de passer de la discussion qui combat à l'exposition qui affirme.

« Qu'on me pardonne, dit-il en terminant, mes « enthousiasmes. La vérité réelle, vivante, pré- « sente, apportée par le Christ, est plus belle « que toute autre poésie. J'ai le droit d'aimer et « d'admirer. Qu'on ne dise point : Est-ce donc là « de la critique ? Je réponds qu'après avoir écrit « un livre de critique et résumé l'état contempo- « rain de la critique,... une fois en possession du « résultat scientifique, j'ai eu le droit d'ajouter « à mon livre, sans changer sa nature, quelques « chapitres de méditation sur la beauté de Jésus- « Christ. Et qu'on ne se hâte point de juger ces « chapitres comme étant en dehors de la science. « Peut-être sont-ils un résumé de science et de « philosophie, et de lumière évangélique, que l'a- « venir montrera vrai, lorsque l'esprit humain, « après ce mauvais sommeil d'aujourd'hui, re- « prendra son élan et sa joie (1). »

XI

Je ne crains pas de dire que la controverse religieuse telle qu'elle est pratiquée dans le deuxième

(1) *Les Sophistes et la Critique*. Conclusion, pp. 398, 399.

livre, intitulé *la Critique et la Vie de Jésus*, est un modèle véritable.

Le dessein de l'auteur n'a point été d'épuiser la question ni de suivre dans tous ses détours l'écrivain qu'il a entrepris de combattre. Le P. Gratry applique ici un procédé que des magistrats, blanchis sous le harnais, ont souvent conseillé à des juges d'instruction, encore au début de leur carrière, c'est de ne point s'obstiner à retenir l'un après l'autre tous les chefs d'accusation qu'avait pu suggérer l'information préparatoire. Ce n'est point en dispersant la conviction du jury sur un trop grand nombre de points inégalement démontrés, qu'on s'assure de son verdict et qu'on le détermine à déclarer la culpabilité du prévenu. Il suffit, pour obtenir contre lui une sentence, de l'avoir convaincu sur un petit nombre de points.

Le P. Gratry n'a point le dessein de reprendre l'une après l'autre toutes les assertions contenues dans la *Vie de Jésus*. Il ne se propose pas de rétablir les droits de la vérité partout où ils ont été compromis. Il aime mieux, pour montrer que M. Renan est en dehors de toute exactitude et de toute sincérité scientifiques, discuter un petit nombre d'exemples, suffisants pour faire apprécier l'esprit et les applications de sa méthode.

Une pareille façon de procéder me paraît logique et parfaitement appropriée aux besoins de la plupart des lecteurs. Ceux-là mêmes qui ont le plus de bonne volonté, sont loin d'avoir toujours le loisir

ou la résolution d'entreprendre un discernement de détail entre l'erreur et la vérité. Il ne faut pas trop leur en vouloir s'ils demandent à juger, plus expéditivement, du tout par la partie et de la pièce par l'échantillon. Il y a telle erreur si manifeste, si palpable, on pourrait dire si volontaire, qu'elle suffit amplement pour permettre d'apprécier avec une justice suffisante l'esprit et la valeur d'un livre tout entier.

C'est à de telles erreurs que se réduit le P. Gratry : « Qu'on me permette, dit-il, de n'en donner « que dix exemples, après lesquels celui qui vou« dra étudier le livre en saura par lui-même trou« ver d'autres (1). »

Je veux à mon tour choisir l'un de ces dix exemples, et puisque, malheureusement, tout le monde n'a pas lu les *Sophistes et la Critique* du P. Gratry, je veux transcrire ici deux pages qui donneront une idée de la décision, de la véhémence, de la rigueur péremptoire d'une telle critique.

XII

« Ecoutez : L'auteur de la *Vie de Jésus* veut « montrer que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est « pas Dieu.

« Voici l'une des raisons qu'il donne : Sur les « quatre Évangiles, dit-il, il y en a trois où Jésus « ne prend pas même le titre de Fils de Dieu.

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. II, ch. I, p. 132.

« Donc, loin de se dire Dieu, il ne se dit même « pas Fils de Dieu. C'est S. Jean seul qui, à tort, « lui fait prendre ce nom.

« Voici le texte de l'auteur (1) : « *C'est seulement « dans l'Evangile de Jean que Jésus se sert de ce « nom de* Fils de Dieu *ou de* Fils *en parlant de lui- « même.* »

« Or cela est absolument faux : Jésus-Christ se « déclare *Fils de Dieu*, ou *Fils*, de la manière la plus « solennelle, dans les quatre Evangiles.

« Ouvrons les trois premiers, où, selon M. Re- « nan, Jésus ne se sert pas *de ce nom de* Fils de Dieu ou de Fils, *en parlant de lui-même.*

« Et d'abord S. Matthieu, chap. xi, v. 27 : « *Tou- « tes choses m'ont été données par mon Père, et nul « ne connaît le* Fils *que le Père, et nul ne connaît « le Père que le* Fils, *et celui à qui le* Fils *aura « voulu le révéler.*

« Jésus-Christ se dit-il ici, oui ou non, Fils de « Dieu ? Est-ce assez solennel ? Il parle ici comme « Fils et même comme *Fils unique* de Dieu.

« Voyons encore S. Matthieu, chap. xxvi, v. 63, « 66 : *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire « si tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Jésus répond : « *Vous l'avez dit.* »

« Cette réponse vous paraît-elle douteuse ? Ou- « vrez S. Marc, chap. xiv, v. 61, 64 : « *Es-tu le « Christ, le Fils du Dieu béni ?* » Jésus répond : « Je le suis. »

(1) *Vie de Jésus*, p. 245, note 2.

« Ouvrez S. Luc, chap. XXXII, v. 70 : « *Tu es* « *donc le Fils de Dieu?* » Il leur répond : « *Vous* « *l'avez dit : je le suis.* »

« *Qu'avons-nous besoin de témoins? disent-ils ;* « *nous venons de l'entendre nous-mêmes de sa* « *propre bouche.* »

« Eh bien, lecteur, vous venez de l'entendre « vous-même de sa propre bouche : en S. Luc, en « S. Marc, en S. Mathieu aussi bien qu'en S. Jean, « Jésus lui-même, de sa propre bouche, se déclare « Fils de Dieu partout.

« Qu'en pensez-vous? Et que pensez-vous d'un « auteur qui, dans la plus grave des questions « affirme le faux palpable, visible à tous les yeux, « sur des textes que sait par cœur chaque homme « un peu lettré dans le monde civilisé? L'auteur, « assurément, connaît ces textes aussi bien que « nous; mais il dit : « *C'est seulement dans l'É-* « *vangile de Jean que Jésus se sert de l'expression* « *de* FILS DE DIEU *ou* FILS *en parlant de lui-même.* »

« Jugez. Que pensez-vous d'un historien qui cite « les textes de cette manière? Et s'il cite ainsi « l'Evangile qu'il sait par cœur et qui est sous nos « yeux, non point certes par mauvaise foi, mais « par incapacité d'attention, comprenez-vous ce « que peuvent être ses autres citations (1)? »

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. II, ch. I, p. 128-130.

XIII

Le R. P. Gratry me permettra-t-il, en terminant, quelques remarques ?

Le P. Gratry a voulu donner, lui aussi, « l'édition populaire du volume scientifique qui montre que le livre de la *Vie de Jésus* est faux » (1).

Je m'attendais à trouver dans cette petite brochure un travail nouveau. Personne plus que le P. Gratry n'a, quand il le veut, le don de l'éloquence populaire. Personne plus que lui n'est doué pour adresser aux masses les paroles qui les éclairent et qui les émeuvent. Ce don de la lumière et de la sympathie n'abandonne jamais l'écrivain. Au milieu même des discussions les plus élevées et des argumentations les plus profondes, on ne laisse pas de rencontrer des pages que les intelligences les moins cultivées sont parfaitement sûres de goûter et de saisir. Il y règne constamment une telle force de bon sens et une telle franchise de cœur, qu'il suffit d'avoir l'âme droite pour comprendre un pareil langage.

Aussi le père Gratry a-t-il pu se contenter de détacher une partie de son grand ouvrage pour en faire son œuvre populaire.

Il a pris, dans *les Sophistes et la Critique*, le livre deuxième tout entier avec ses sept chapitres, et il en a fait la première moitié de son petit vo-

(1) *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan*, par A. Gratry, p. 1.

lume. La seconde moitié renferme les trois premiers chapitres du livre quatrième, suivis du chapitre huit du même livre, lequel devient ici le quatrième et dernier : enfin, de part et d'autre, l'auteur reproduit la même conclusion, précisément dans les mêmes termes. Je dois ajouter, pour tout dire, que dans l'édition populaire le P. Gratry a pris la peine de donner, soit à la marge, soit en note, la traduction des passages latins ou allemands.

Tel qu'il est, ce petit volume peut faire beaucoup de bien.

Sans nul doute, il en aurait fait davantage, si le P. Gratry avait pris la peine de remanier tout entier le texte primitif dont la pensée et la forme s'adressent évidemment à des lecteurs lettrés. Lisez les cinq pages de la Préface adressées par le P. Gratry à ceux qui travaillent et qui souffrent, qu'on trompe ou qu'on flatte. Comme le langage de l'écrivain est ici près du cœur de l'homme ! Comme il est difficile de n'être pas ému en écoutant des paroles si vives ! Comme on sent l'ardeur de la charité dans la simplicité du discours !

XIV

Je pourrais compléter mon regret, et citer dans le petit volume bien des pages auxquelles l'auteur n'aurait certainement pas laissé cette forme s'il avait écrit directement pour le peuple. Je crois que je me donnerais un beaucoup trop facile avantage.

Une page, prise au hasard, sera un exemple bien suffisant.

« Depuis dix ans, dit le P. Gratry à la page 87 du « chapitre sixième, intitulé *l'Évangile du renard*, « depuis dix ans j'écris que les sophistes organisent « philosophiquement le mensonge. C'est ce que je « soutenais. Aujourd'hui l'on avoue hautement le « fait. Oui, les sophistes organisent le mensonge en « soutenant que toute idée complète est double ; que, « comme un petit monde, elle doit avoir deux pôles « et renfermer son contraire concilié ; qu'en gé- « néral l'idée ne devient pleine, entière et syn- « thétique que par *choc en retour* sur l'idée simple « primitive. Le choc en retour peut s'opérer soit de « la *thèse* à l'*antithèse*, soit de l'*antithèse* à la *thèse*. « Quand un sophiste est poursuivi par la critique « (celle qui a pour essence l'attention), qu'on l'atta- « que d'un côté ou de l'autre, il opère le choc en « retour aussi souvent qu'il est besoin. Il fuit du « *contre* au *pour*, du *pour* au *contre*, aussi long- « temps qu'on le poursuit. On en voit dans l'*Étude* « *sur la sophistique* un exemple d'autant plus re- « marquable, que l'écrivain qui nous le donne est « d'une sincérité personnelle absolue. »

Le P. Gratry n'a pas besoin que je le lui dise ; il est assez difficile aux lecteurs qui n'ont point fait leurs classes, de comprendre ce langage, d'appliquer ainsi à la métaphysique les termes des sciences naturelles, de saisir la portée ou le mérite d'allusions à des auteurs peu abordables ou peu connus.

Le P. Gratry le sait mieux que moi. Le langage qu'il convient de parler au peuple doit être fait pour lui et ne ressembler à aucun autre langage. Il en va de la clarté dans l'orateur comme du ton des nuances dans la peinture. On ne peut les déterminer absolument: il faut les mesurer, l'une à la gamme générale du tableau, l'autre au degré de l'intelligence de l'auditoire.

Je trouve, en revanche, dans le petit volume, une précaution de détail et un complément de clarté que je voudrais bien voir transporter dans le grand.

Chaque chapitre y a, dans le texte comme à la table, un titre distinct, lequel annonce les matières qui y sont traitées. Je me résigne difficilement pour ma part à voir résumer un livre tout entier par des divisions désignées au moyen de simples chiffres. Je suis d'autant plus autorisé à me permettre cette réclamation, que des ouvrages tels que les *Sophistes et la Critique*, recommandés tout à la fois par un tel nom et un tel intérêt, sont faits pour avoir bien des éditions. Rien n'est donc plus facile que de transporter de l'abrégé à l'œuvre primitive les titres des chapitres reproduits et d'en mettre aux chapitres qui n'en ont pas.

XV

Un dernier mot sur l'esprit de charité dans le P. Gratry.

Je comprends, au point de vue du raisonnement, qu'il ne soit pas commode d'avoir à lutter contre lui. Cette réserve faite, et en dehors des nécessités de la polémique, personne ne fait plus que lui la part belle à ses adversaires. « Quelles que soient « les idées, dit M. Guizot, la discussion n'est sé« rieuse qu'à la condition d'admettre la sincérité « possible de ceux qui les professent : ni l'énormité « intellectuelle de l'erreur ni ses funestes consé« quences pratiques n'excluent sa sincérité. L'es« prit de l'homme est encore plus facile à séduire « et plus égoïste que son cœur ; quand il a conçu et « exprimé une idée, il s'y attache comme à son « œuvre propre, et s'y emprisonne orgueilleuse« ment, comme s'il était en possession de la pure et « pleine vérité (1). »

Grâce à cette attitude parfaitement définie, le P. Gratry a pu s'embarquer dans la polémique directe et nominative, sans y être embarrassé des personnes. Il n'affecte pas à leur égard ce ton de courtoisie condescendante ou de fade et banale politesse, qui semble offrir une concession à ses adversaires au lieu de respecter leurs droits. Nous ne devons pas avoir l'air de les croire par déférence. Lors même que nous les surprenons affirmant de la façon la plus flagrante le contraire de la vérité, nous ne sommes point autorisés à appeler leur erreur un mensonge, ni à imputer la honte de la

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*. Préface, pp. XXIII, XXIV.

mauvaise foi à l'audace de leur aveuglement. Il est d'ailleurs permis, même à la réserve du chrétien et du prêtre, de nommer ses adversaires, d'aller droit à eux et de mettre dans une certaine mesure leur personne en discussion, lorsque les disciples de la nouvelle école prétendent tirer un argument, non plus seulement de la force et de la justesse des raisons, mais encore de l'autorité qu'ils attribuent au maître nouveau reconnu par eux.

XVI

La dernière conclusion de toute la polémique soutenue par le P. Gratry est aussi nette qu'incontestable: les adeptes de l'école critique n'ont renoncé à leur foi que pour avoir d'abord renoncé à leur raison.

Un des plus intrépides adversaires de la révélation, M. E. Schérer, a résumé cette situation de l'âme dans une belle page, pleine de sincérité et de tristesse.

Voici les paroles qu'il met dans la bouche de l'adversaire qu'il a le triste courage de combattre et la cruelle espérance de vaincre. C'est par là que je terminerai ce chapitre.

« Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle, « je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes « regards; il cesse peu à peu d'être pour moi le « Dieu libre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec « lequel l'âme converse comme avec un maître et

« un ami; et ce saint dialogue interrompu, que « nous reste-t-il ? Combien la vie paraît triste alors « et désenchantée ! Réduits à manger, dormir et « gagner de l'argent, privés de tout horizon, com- « bien notre vieillesse devient triste, combien nos « agitations insensées ! Plus de mystère, c'est-à- « dire plus d'innocence, plus d'infini, plus de ciel « au-dessus de nos têtes, plus de poésie ! Ah ! soyez- « en sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à « dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le « surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. « C'est l'essence de sa foi, de son espérance, de « son amour. En cessant de croire au miracle, « l'âme se trouve avoir perdu le secret de la vie « divine; elle est désormais sollicitée par l'a- « bîme.... bientôt elle gît à terre, oui, et parfois « dans la boue (1). »

(1) *Mélanges de critique religieuse*, par Edmond Schérer. Troisième conversation théologique.

CHAPITRE IV (PREMIÈRE PARTIE)

LES RAPPORTS DE LA RAISON ET DE LA RÉVÉLATION

M. GUIZOT

I

Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.

« L'homme porte en lui-même des notions et « des ambitions qui s'étendent bien au delà et s'élè- « vent bien au-dessus du monde fini : les notions et « les ambitions de l'infini, de l'idéal, du complet, du « parfait, de l'immuable, de l'éternel. Ces notions « et ces ambitions sont elles-mêmes des faits que « reconnaît l'esprit de l'homme ; mais, en les recon- « naissant, il s'arrête ; elles lui font pressentir, « ou, pour parler plus exactement, elles lui révè- « lent un ordre de choses autre que les faits et « les lois du monde fini qu'il observe ; mais en « même temps que de cet ordre supérieur l'homme « a l'instinct et la perspective, il n'en a pas, il n'en « peut avoir la science. C'est la sublimité de sa na-

« ture que son âme entrevoie l'infini et y aspire ; « c'est l'infirmité de sa condition actuelle que sa « science se renferme dans le monde fini où il « vit (1).

« Il ne faut pas se lasser de le redire ; le monde « fini tout entier, avec tous ses faits, avec toutes « ses lois, y compris l'homme lui-même, ne suffit « point à l'âme de l'homme ; elle veut avoir quel- « que chose de plus grand et de plus parfait à con- « templer et à aimer ; elle veut se confier dans « quelque chose de plus stable et s'appuyer sur « quelque chose de plus fort. C'est à cette ambi- « tion suprême et sublime que répond et satisfait « en particulier la religion chrétienne. Que ceux- « là donc se désabusent qui se flattent de laisser « encore des chrétiens, quand ils abolissent la « croyance au surnaturel ; c'est la religion même « en général et la chrétienne en particulier qu'ils « abolissent. Il se peut qu'ils ne se fassent pas à « eux-mêmes tout ce mal, et que, conservant un « sincère sentiment religieux, ils se croient encore « à peu près chrétiens ; l'âme lutte contre les er- « reurs de la pensée, et le suicide moral est infini- « ment rare. Mais le mal se dévoile et s'exaspère « en se répandant, et les hommes en masse tirent « les conséquences de l'erreur bien plus rigoureu- « sement que ne fait celui dans l'esprit duquel l'er- « reur est née. Les peuples ne sont ni des savants

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, 4e Méditation, *les Limites de la science*, pp. 130, 131.

« ni des philosophes, et si vous parveniez à dé-
« truire en eux toute foi au surnaturel, tenez pour
« certain que la foi chrétienne aurait disparu.

« Y a-t-on bien pensé? Se figure-t-on ce que « deviendrait l'homme, les hommes, l'âme hu- « maine et les sociétés humaines, si la religion y « était effectivement abolie, si la foi religieuse en « disparaissait réellement? Je ne veux pas me ré- « pandre en plaintes morales et en pressentiments « sinistres ; mais je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y « a point d'imagination qui puisse se représenter, « avec une vérité suffisante, ce qui arriverait en « nous et autour de nous si la place qu'y tiennent « les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup « vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait « dire à quel degré d'abaissement et de déréglement « tomberait l'humanité. C'est pourtant là ce qui « serait, si toute foi au surnaturel s'éteignait dans « les âmes, si les hommes n'avaient plus, dans « l'ordre surnaturel, ni confiance ni espérance (1). »

Ces deux passages, qui paraissent se faire suite, bien qu'empruntés à des parties différentes du livre, suffisent déjà pour donner une idée, non pas du style, ni de la manière de M. Guizot, mais de son livre. Il n'est personne, en effet, à moins d'être tout à fait ignorant en littérature, qui ne sache à quoi s'en tenir sur ce classique des temps modernes et sur ses ouvrages antérieurs. Il nous

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, 3e Méditation, *Le Surnaturel*, pp. 102, 105.

reste à voir comment l'écrivain a compris le sujet qui nous occupe et quelle a été ici la haute inspiration de ses pensées.

II

Les esprits faibles et pusillanimes, à force de s'entendre répéter qu'il faut avoir perdu toute espèce de sens commun pour croire au surnaturel, aux dogmes et aux miracles, ont fini par se sentir ébranlés. Il leur arrive de se demander tout à coup s'ils ont bien en effet le droit de croire ce qu'ils affirment, et s'ils ne seraient pas, sans s'en douter, le jouet de quelque illusion. A force de s'entendre dire que le Christianisme a fait son temps, qu'il est devenu un obstacle au progrès par les prétentions de son ascétisme et l'immutabilité de ses dogmes, ils finissent par se laisser aller à ce soupçon qu'en effet la religion est bien vieille, et que la raison émancipée est peut-être en mesure de se passer de ses enseignements.

Le langage qui convient à de tels esprits n'est pas celui de la philosophie abstraite qui entreprend de traiter tour à tour chaque question avec chaque système, et croit devoir engager à chaque reprise une polémique dans les règles. Le côté par où de telles âmes demandent à être raffermies est surtout le côté moral. Ce qu'il faut leur rendre, c'est moins encore la vérité philosophique de la science que le sens pratique de la conduite.

C'est ainsi, pour ma part, que j'ai compris le nouveau livre de M. Guizot, *les Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.*

Ce livre n'est point une œuvre d'érudition ni de controverse ; c'est le recueillement d'un esprit puissant, d'une intelligence supérieure, habituée à manier les hommes et à les saisir par où on les gouverne.

Je résumerai les pensées contenues dans ces huit méditations. Il ne s'agit point de présenter par l'analyse un abrégé ou une réduction du volume, mais simplement d'en faire connaître l'esprit et la méthode.

III

On a dit souvent que, pour se dispenser de la crainte de la mort, l'homme avait inventé de n'y point penser.

C'est assurément là une chose plus facile à dire qu'à faire. Sans doute l'homme peut, par un effort momentané, se soustraire à l'obsession des pensées qui le tourmentent, comme il peut fermer les yeux pendant un moment pour ne point voir le monde extérieur qui l'environne. Toutefois, s'il n'est point aveugle, il ne tarde pas à relever les paupières et à se mettre de nouveau en relation, par l'acte de la vision, avec les réalités de l'ordre physique.

Il en va de même dans le monde moral.

A moins qu'une intelligence ne soit tout à fait

pervertie par l'habitude invétérée de l'erreur ou complétement corrompue par le contact coupable des passions, on n'empêchera point l'essor intérieur de l'âme vers des idées qui tout à la fois l'attirent et la repoussent, vers des affirmations que notre cœur aimerait à croire et que notre faiblesse redoute de pratiquer, vers des résolutions qu'elle se sent également impuissante, malgré son orgueil, à contester par un doute sérieux et incapable d'accepter dans toutes les conséquences qu'elles imposent à sa vertu.

Il faut que l'homme en prenne son parti : il ne se délivrera jamais de lui-même et n'échappera point aux lois que la Providence a jugé à propos de lui imposer. Il ne saurait vivre en paix dans l'indifférence et dans le doute, comme si la vérité n'était point. Il faut qu'il en sorte par des affirmations ou par des croyances. Il faut qu'il s'en remette aux enseignements de la foi, qu'il se livre aux recherches de la science, ou enfin qu'il prenne la responsabilité de son scepticisme.

Ces pensées forment le sujet de la première méditation, intitulée : *les Problèmes naturels*. Cette méditation ne dépasse pas les onze premières pages du volume.

IV

A tous les problèmes naturels dont l'intelligence humaine est tenue de porter le poids, la re-

ligion répond par des dogmes et la philosophie par des systèmes.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans l'examen comparatif des doctrines et des écoles, pour émettre sur elles, des hauteurs où M. Guizot se place, un jugement qui les enveloppe toutes. Ce n'est point méconnaître les forces légitimes de la raison humaine, ce n'est ni porter atteinte à ses droits ni restreindre sa portée, que de reconnaître ce que la philosophie a toujours d'insuffisant et d'incomplet, lorsqu'il s'agit de solutions qui satisfassent pleinement aux instincts généraux de l'humanité.

La religion, au contraire, a pour chaque problème une solution nette et précise, un enseignement défini. Cet enseignement est encore, à le prendre au point de vue humain et tout à fait en dehors de la foi, la réponse la plus satisfaisante dans l'ordre théorique et la plus capable de contenter notre intelligence, en même temps que dans l'ordre pratique elle lève tous les obstacles et répond à toutes les difficultés.

L'homme demande d'où il vient, et d'où vient l'univers qu'il a devant les yeux.

La religion lui répond par le dogme de la création, suffisant pour écarter à la fois le panthéisme qui perd le monde en Dieu, et le matérialisme qui perd Dieu dans le monde.

Tandis que la création explique le passage de l'éternité au temps et de l'infini au fini, le dogme conservateur de la Providence pourvoit à l'expli-

cation incessante du gouvernement physique de l'univers.

Le souvenir de la chute de l'homme et la transmission du péché originel rendent compte du désordre de notre âme et résolvent le terrible problème du mal, sans tomber dans les excès de l'optimisme qui le nie ou du manichéisme qui le divinise.

Enfin l'incarnation et la rédemption achèvent, par un double mystère de grâce et de justice, les espérances rétablies de l'humanité ; elles rendent à l'homme qu'elles préservent du désespoir le courage de la vertu, sans lui donner la tentation de l'orgueil.

V

La troisième et la quatrième méditation traitent, la première du *Surnaturel*, la seconde *Des limites de la science*.

« La croyance au surnaturel est un fait naturel, « primitif, universel, permanent, dans la vie et « l'histoire du genre humain. On peut interroger le « genre humain en tous temps, en tous lieux, dans « tous les états de la société, à tous les degrés de la « civilisation : on le trouvera toujours et partout « croyant spontanément à des faits, à des causes en « dehors de ce monde sensible, de cette mécanique « vivante qu'on appelle la nature. On a beau étendre, « expliquer, magnifier la nature ; l'instinct de

« l'homme, l'instinct des masses humaines, ne s'y « est jamais enfermé; il a toujours cherché et vu « quelque chose au delà (1). »

Au début des civilisations, alors que l'intelligence de l'homme est encore faible et sa science nulle, l'homme cherche dans le surnaturel une explication immédiate à tout ce qu'il ne saurait ni comprendre, ni expliquer autrement. Les phénomènes physiques les plus simples sont pris pour une intervention spéciale et miraculeuse de la Divinité. On attribue ainsi à une action exceptionnelle de la cause première, ce qui n'est au fond que l'application continue et le développement normal des lois du monde extérieur. Il faut du temps, des efforts, des découvertes, l'intervention et l'influence d'un certain nombre d'esprits supérieurs, pour que la crédulité première revienne de ces hypothèses si promptes et si commodes, pour qu'elle résolve ces problèmes par un effort de la méthode scientifique au lieu d'en demander la réponse aux complaisances de son imagination.

A mesure que la science se développe, elle se substitue à cette religion provisoire; les raisonnements établis sur des preuves remplacent les conjectures imaginées par la terreur.

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, p. 93.

VI

Il ne faut point toutefois que l'homme se laisse emporter par l'ivresse de son triomphe, et que, dans la joie de ses découvertes, il perde de vue les bornes inévitables de son intelligence. Comme l'a si bien dit un philosophe moderne, à mesure que l'homme remonte plus haut dans la série des causes secondes, à mesure que l'exactitude de ses analyses entre plus avant dans le détail des lois physiques, à mesure qu'il en saisit avec plus de vigueur l'harmonie et l'enchaînement, incapable de mettre tout à fait la main sur la dernière cause et d'embrasser dans sa plénitude le premier principe, il ne *fait que dériver son ignorance d'une source plus élevée.*

Arrivé là, il faut que l'homme s'arrête. Il entrevoit, par delà le champ qu'il a parcouru et les domaines qu'il a conquis, des espaces immenses, infinis, devant lesquels son imagination s'épouvante en même temps que son entendement y aspire. De même qu'à l'origine son intelligence s'était rejetée dans le surnaturel pour y réfugier sa faiblesse, de même sa raison mûrie par l'expérience et désormais éclairée sur les vraies limites de sa force, y revient librement, pour achever par un acte de foi ses affirmations retenues dans le domaine du fini. M. Guizot le faisait déjà remarquer en 1851 : « Il est difficile de dire quel esprit

« est le plus follement superbe, ou celui qui sou-
« tient que ce qu'il ne peut connaître n'est point,
« ou celui qui se prétend capable de connaître tout
« tout ce qui est (1). »

Si l'esprit agite, sans pouvoir les résoudre de lui-même, les problèmes éternels qui constituent le fond de notre vie morale, si le Christianisme apporte à chacune de ces questions inaccessibles pour notre intelligence, l'infaillible solution d'un dogme, si ces dogmes eux-mêmes impliquent l'existence de ce monde surnaturel et si la science humaine la plus avancée n'arrive jusqu'aux limites du domaine mystérieux de l'infini que pour reconnaître son impuissance, abdiquer ses prétentions, et désormais recevoir la vérité au lieu de la découvrir, il s'ensuit, par une conséquence logique, qu'il doit y avoir une révélation attestée par le surnaturel pour nous enseigner les dogmes qui répondent à ces problèmes.

VII

Les quatre dernières méditations du volume se développent avec la même ampleur majestueuse. Vous vous sentez entraîner par cette pensée puissante qui vous emporte avec elle dans le progrès des idées qu'elle poursuit.

Il y a eu une révélation à l'origine du monde. L'homme a commencé : il est venu sur la terre. Il

(1) *Méditations et Études morales*, p. 170.

n'est ni le résultat du perfectionnement d'une espèce transformée, suivant le système de M. Darwin, par les deux principes de la *variabilité* ou de l'*élection;* ni le produit de je ne sais quelle génération spontanée, qu'on admettrait d'abord pour les êtres inférieurs afin d'étendre ensuite jusqu'à lui cette explication matérialiste.

J'interromps ici la suite de mon analyse pour placer une remarque.

Le lecteur trouvera de la page 20 à la page 25 du volume, un résumé des deux systèmes des générations spontanées et de la transformation des espèces.

Il est impossible, sous peine de ne plus faire partie du monde pensant, de ne point être au courant de ces questions, qui, au jour où nous sommes, agitent et passionnent la science. Nous avons tous lu le livre de M. Charles Darwin (1). Nous suivons avec l'intérêt qu'elle mérite la controverse engagée entre M. Pasteur et ses collègues les plus illustres de l'Académie des sciences, contre les expériences ingénieuses et les raisonnements hardis de M. Pouchet et de M. Joly.

Les quelques pages de M. Guizot sont bien faites pour donner ici à réfléchir.

Qu'aurais-je fait si l'on m'avait posé ce problème :

« Résumer en cinq pages d'un volume in-8°, im-

(1) *De l'origine des espèces ou des lois du progrès chez les êtres organisés.*

« primé avec interlignes, les arguments des partis « adverses dans ces deux mémorables discussions : « donner une idée des doctrines qu'ils soutiennent « et des raisons par lesquelles ils les appuient de « part et d'autre : trouver enfin, dans ce peu de « lignes, une place suffisante pour un jugement et « une conclusion ? »

Sur ce programme je me serais déclaré vaincu et j'aurais confessé mon impuissance. Beaucoup peut-être auraient fait comme moi.

Aussi je ne me suis pas contenté de lire ces pages; je les ai, je l'avoue, profondément méditées. En même temps qu'un homme attentif au courant des idées contemporaines y retrouve un exposé à la fois succinct et complet de ce qui s'est dit et de ce qui s'est écrit sur ces deux graves sujets, un lecteur ignorant de ces matières y rencontre de quoi s'y instruire suffisamment. J'ose affirmer qu'aucun compte rendu ne l'éclairera mieux sur la question que ces courtes pages.

Mais je laisse de côté cet incident philosophique pour reprendre le fil du raisonnement.

VIII

Si l'homme est venu pour la première fois sur la terre au jour et au moment où la Providence de Dieu l'y a appelé, cette même Providence ne l'y laisse point seul et ne l'abandonne point à son néant.

De même qu'elle a rassemblé autour de lui tout ce qui rendra possible le maintien de sa vie physique, de même elle lui a ménagé les connaissances morales sans lesquelles la vie de son âme n'est pas possible. Ainsi que l'air a été donné à ses poumons pour qu'il pût respirer et renouveler le sang qui est nécessaire à ses organes, certaines vérités ont de même été mises à sa disposition, afin qu'elles devinssent le fond solide de son intelligence et en quelque sorte le point de ralliement de toutes ses idées.

Cette révélation s'est faite à deux reprises différentes : l'humanité se partage tout entière entre deux grandes périodes. D'un côté, deux mille ans de promesses et de prophéties, et d'un autre côté dix-huit cents ans d'accomplissement et de bénédictions. La première révélation va depuis la création jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ; la seconde confirme et complète la première. Son action continue sous nos yeux dans cette portion du temps où nous sommes nous-mêmes engagés; elle va depuis le Christ jusqu'à la consommation des siècles.

La révélation ne s'atteste pas seulement par une tradition non interrompue qui en aurait gardé le souvenir, mais par une suite de faits éclatants qui en confirment la divine origine, de la même façon que les conséquences proclament un principe.

La tradition s'est particulièrement conservée dans une série de livres inspirés de Dieu : l'Ancien

Testament pour les siècles antérieurs au Messie, le Nouveau pour les temps modernes qui ont véritablement commencé alors.

IX

Je dois faire remarquer ici à mes lecteurs catholiques, que, dans cette sixième dissertation, le progrès du raisonnement se trouve tout d'un coup interrompu.

Je n'ai pas besoin d'apprendre à personne que M. Guizot est protestant.

Il faut donc que ce grand esprit arrête lui-même le progrès de ses idées; car, s'il consentait à abandonner son intelligence au flot qui l'emporte, il serait bien vite entraîné à faire un pas de plus, à ajouter un dernier mot au commentaire qu'il donne sur l'inspiration des Livres saints.

Je crois sans peine que M. Guizot a toujours été saisi, en les lisant, d'une impression tout autre que celle de la curiosité, « celle de l'admiration. » Il s'est senti en présence d'une parole « autre que « celle du chroniqueur ou du poëte, et sous l'empire « d'un souffle venu d'ailleurs que de l'homme (1). » — « Plus j'ai lu les Livres saints, ajoute-t-il, plus « je suis demeuré surpris que les lecteurs sérieux « n'en reçussent pas tous la même impression que « moi, et que plusieurs méconnussent ce caractère

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, pp. 151, 152.

« d'inspiration divine, si étranger à tout autre livre, « si éclatant dans celui-là (1). »

Ces paroles sont suivies d'une remarquable étude sur les difficultés d'interprétation que peut présenter le texte des livres saints, sur l'inspiration qui les a dictés, sur les limites de cette inspiration et le sens dans lequel doit être entendu cet enseignement divin.

Il faut ici que mes lecteurs complètent le chapitre.

De même que l'homme est sauvé du doute par la révélation et tiré de l'incertitude par l'enseignement chrétien des divines Écritures, de même le catholique est à son tour mis au-dessus des difficultés de l'interprétation et de l'hésitation des commentaires par l'autorité vivante de l'Eglise. De même que notre raison ne saurait se soutenir sans la foi, de même que la lumière naturelle de notre intelligence, réduite à sa propre clarté, ne saurait briller suffisamment sans ce reflet de la lumière surnaturelle qui la vivifie, la lettre de l'Evangile et de la Bible ne porte point avec elle un témoignage suffisant du sens exact dans lequel elle doit être entendue.

En matière de justice, celui-là seul est dûment autorisé à interpréter la loi qui l'a lui-même édictée et portée; il faut semblablement pour donner le commentaire infaillible de la révélation, une autorité égale à l'autorité qui l'a dictée. Il faut que l'Es-

(1) *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, p. 153.

prit du Seigneur soit avec ceux qui la traduisent, au même degré et au même titre qu'il a été avec ceux qui en ont été les témoins et les rapporteurs. Le catholique n'est plus obligé de chercher sa voie et de s'interroger avec tremblement, avant d'oser définir ce que la tradition commune enseigne à son inspiration individuelle. L'autorité de l'Eglise prévient toute erreur de son esprit en réglant la mesure de sa foi, comme le principe de la révélation chrétienne, par les dogmes fondamentaux qu'elle lui enseigne, prévient tout égarement de sa raison. C'est, je crois, dans ce sens qu'un esprit amoureux de la logique jusqu'à la passion, a pu écrire ces paroles dignes d'être méditées par un catholique : « Jamais je n'eusse contesté l'autorité de l'Eglise, « si j'admettais le surnaturel (1). »

X

La septième et la huitième méditation sont intitulées : la première, *Dieu selon la Bible*, la seconde, *Jésus-Christ selon l'Évangile*.

Ce titre dit assez leur objet.

Qui songerait à contester à M. Guizot l'intelligence supérieure de l'histoire? Il faut croire que les données fournies par la tradition et les monuments sur lesquels s'appuie l'histoire, ont été singulièrement traitées par nos modernes critiques. M. Guizot

(1) Proudhon, *de la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. I, p. 164.

consent ici à quitter la discussion en quelque sorte impersonnelle dans laquelle il se renferme. Il est impossible de ne pas voir une allusion à la *Vie de Jésus* et à M. Renan dans les paroles qui suivent :

« L'histoire repose sur deux bases : les docu-« ments positifs sur les faits et les personnes, les « vraisemblances morales sur l'enchaînement des « faits et l'action des personnes. Ces deux bases « manquent également à l'histoire de Jésus-Christ « telle qu'on la raconte, ou plutôt qu'on la construit « aujourd'hui ; elle est en contradiction évidente « et choquante, d'une part avec les témoignages des « hommes qui ont vu Jésus-Christ ou qui ont vécu « près de ceux qui l'avaient vu ; d'autre part, avec « les lois naturelles qui président aux actions des « hommes et au cours des événements. Ce n'est pas « là de la critique historique ; c'est un système « philosophique et un récit romanesque mis à la « place des documents matériels et des vraisem-« blances morales ; c'est un Jésus-Christ faux et « impossible, fait de main d'homme, qui prétend à « détrôner le Jésus-Christ réel et vivant, fils de « Dieu.

« Il faut choisir entre le système et le mystère, « entre le roman des hommes et le plan de « Dieu (1). »

(1) *Huitième méditation*, pp. 326, 327.

XI

J'ai découvert, en cherchant bien dans le volume, une toute petite citation tirée de la *Vie de Jésus* de M. Renan.

Il s'agit de deux paroles de Notre-Seigneur extraites, l'une de l'évangile de S. Marc, et l'autre de l'évangile de S. Matthieu, paroles qui, au premier aspect, semblent se contredire. M. Guizot se contente de laisser tomber ces mots, qui ont toute la concision et toute la portée d'une sentence : « Je « m'étonne que des hommes sérieux puissent tom- « ber dans de telles méprises (1). »

Partout ailleurs, lorsque les détails de la discussion conduisent l'auteur des *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* à contredire de la façon la plus formelle quelqu'une des étranges assertions contenues dans la *Vie de Jésus*, il ne daigne pas seulement s'en apercevoir et passe outre, comme si les assertions du nouveau critique étaient pour lui non avenues.

On lit par exemple, à la page 107 de la *Vie de Jésus* par M. Renan :

« Loin que le Baptiste (Jean-Baptiste) ait abdi- « qué devant Jésus, Jésus, pendant tout le temps « qu'il passa près de lui, le reconnut pour son « supérieur et ne développa son propre génie que « timidement. »

(1) Page 178.

M. Guizot, dans la méditation intitulée : *Jésus-Christ selon l'Évangile*, examine la question de savoir si, comme on l'a parfois « timidement tenté, « Jésus-Christ peut être représenté comme le plus « éminent entre plusieurs réformateurs, qui, vers « la même époque, aspirèrent au même rôle du « Messie prédit par les prophètes et attendu d'Is-« raël (1). »

Voici en quels termes M. Guizot prononce son arrêt historique.

On remarquera jusqu'à quel point disparaissent ici les assertions contraires de M. Renan.

« Jésus-Christ n'eut point de devanciers ; son « œuvre n'eut aucun rapport avec aucune des ten-« tatives antérieures, et son seul prédécesseur fut « Jean-Baptiste étranger comme lui à toute entre-« prise, à toute vue politique, et aussi humble « devant lui, devant le vrai et unique Messie, que « Judas le Gaulonite et ses adhérents étaient hardis « contre l'empereur (2). »

XII

Je comprends que M. Guizot ait passé outre, et qu'il n'ait pas pris la peine de discuter cette surprenante affirmation.

Je me souviens, en effet, d'une page du P. Gratry qu'il est opportum de citer ici, pour clore pé-

(1) Page 255.
(2) Pages 256, 257.

remptoirement cette petite discussion épisodique.

« Voici que, dans ce système continu de notes « qui vérifient toutes les propositions du texte, « celle-ci, entre autres, est oubliée. Aucun renvoi « de note n'accompagne cette phrase.

« Donc, dix-neuf notes pour vérifier que Jésus « parlait volontiers des enfants, et point de note « pour établir que Jésus, pendant tout le temps « qu'il passa près de Jean-Baptiste, le reconnut « pour supérieur. N'est-ce pas véritablement fâ- « cheux ?

« Je comprends bien que l'auteur, ici, ne pouvait « citer l'Évangile, puisque, à notre connaissance « et à la sienne, l'Évangile ne dit rien de pareil. « Mais si l'auteur avait la volonté sincère de nous « mener aux sources, pourquoi ne pas citer ici « les textes qu'il sait par cœur aussi bien que « nous, où l'Évangile dit absolument le con- « traire ?

« Ces textes se trouvent précisément dans ces « premiers chapitres de S. Jean que l'auteur cite, « sur une autre question, dans la même page. C'est « là que l'on peut lire la parole connue de S. Jean- « Baptiste parlant de Jésus : « *Je ne suis pas digne « de dénouer les cordons de ses souliers.* »

« Or, il se trouve que cette parole est répétée « dans les quatre Évangiles (Matth., III, 2 ; Marc, « I, 8 ; Luc, III, 16 ; Jean I, 26), et en particulier « dans S. Matthieu, que M. Renan reconnaît comme « l'authentique recueil des discours de Jésus.

« Mais, alors, sur quoi repose cette assertion « que, *loin que S. Jean eût abdiqué devant Jésus,* « *Jésus, pendant tout le temps qu'il resta près de* « *lui, le reconnut comme supérieur?* Elle ne repose « sur rien du tout (1). »

XIII

L'ouvrage de M. Guizot est plus et mieux qu'un enseignement philosophique et qu'une œuvre de polémique. C'est, dans toute la force du terme, une école de recueillement et de respect vis-à-vis de soi-même.

Les hommes qui ont le malheur de vouloir rester en dehors du Christianisme, ont diverses ressources, j'allais dire divers expédients, pour se maintenir avec quelque succès dans leur doute.

En premier lieu, ils mettent en avant la difficulté de croire et les obstacles divers qu'une critique un peu méticuleuse suscite, dans le détail, à l'heureuse confiance du genre humain. Tant qu'une intelligence s'opiniâtre à demeurer sur ce terrain, on ne doit concevoir qu'une médiocre espérance de la satisfaire et de la ramener.

La multitude des objections est infinie. Si l'on veut en outre faire la part des égarements volontaires de la mauvaise foi, des entêtements aveugles, de l'obstination, des étroites limites imposées à

(1) *Les Sophistes et la Critique*, liv. II, ch. III, pp. 167, 168.

notre science, on reconnaîtra sans peine ce que l'expérience ne vérifie que trop, à savoir qu'un esprit armé en guerre et livré tout entier aux subtilités de la polémique est trop porté à se débattre pour concevoir l'idée de se soumettre. Il est comme ces interlocuteurs qui, dans une conversation, ne perdent pas de vue et ne cessent pas de suivre leur propre pensée, sans prendre le temps ni la peine d'entrer dans les arguments qu'on leur expose.

Je crois que de tels incrédules, faute d'être entrés assez profondément dans leur propre cœur, ne se rendent pas bien compte de ce qui leur manque.

Ils demandent qu'on lève les difficultés qui, suivant eux, empêchent leur foi ; ils ne prennent pas garde que leur malheur est bien moins d'être plus sensibles que les autres à de certaines difficultés, que d'avoir perdu en même temps le sentiment du divin et le besoin de la foi. Ils se sont accoutumés à se passer, sinon de l'idée de Dieu, au moins de sa pensée habituelle ; demain, s'ils cessaient de le reconnaître, ils ne deviendraient pas pour cela différents d'eux-mêmes, eu égard à la chétive mesure dans laquelle ils se contentent de l'admettre aujourd'hui.

En effet, dès qu'un homme n'a pas la criminelle intention de s'étourdir par un simulacre de discussion, dès qu'il cherche la vérité avec un cœur droit, la meilleure manière de l'éclairer n'est pas de s'embarquer avec lui dans un conflit de citations

ou de syllogismes. J'aime le mot *convertir*, si usité dans le langage de l'orateur chrétien. Pour *convertir* un homme, et, suivant l'étymologie latine, le tourner du côté de Dieu, il faut d'abord le retourner du côté de lui-même, et le ramener de la parole qui l'enivre à la méditation qui le calme. Il faut lui rendre la conscience pleine et entière de ses besoins intellectuels et moraux ; il faut ôter de son esprit la prétention orgueilleuse de vivre tranquille et sans alarme, hors de la présence et, pour ainsi dire, de la portée de Dieu.

Dès que la conscience a été réveillée, dès qu'il lui a été donné tout à la fois de considérer le néant où elle se perd et d'entrevoir l'infini après lequel elle aspire, elle s'alarme bien vite de son doute et s'épouvante à bon droit de sa solitude. Elle demande alors, non plus que l'on construise à son usage des raisonnements plus parfaits, mais qu'on prenne, s'il se peut, la question par en haut. Les raisons naturelles de croire subsistent dans toute leur force, malgré toutes les difficultés de détail qu'échafaude avec plus ou moins de succès la mauvaise volonté de la critique. Toute l'argumentation de cette majestueuse apologétique aboutit à rétablir solidement dans l'esprit humain cette inébranlable majeure : Il faut absolument croire, quelques difficultés qu'on ait la tentation d'y trouver, attendu que croire est la seule ressource contre une ignorance à laquelle l'esprit humain ne veut pas se résigner, et un doute auquel il ne peut pas s'en tenir.

XIV

Je terminerai ces réflexions par un récit. Bien qu'il soit absolument véritable, il aura ici tout l'air et tout l'à-propos d'un apologue.

J'ai connu dans une ville du Midi un homme mort cette année, et dont le fils unique était prêtre.

A aucune époque de sa vie cet homme n'avait ni cru ni pratiqué.

Il était allé jusqu'à consacrer une notable partie de revenus assez considérables à réunir une remarquable bibliothèque des ouvrages écrits contre la foi. Tous il les avait lus, commentés, médités. Il était devenu tellement versé dans cette littérature des objections, que les jeunes prêtres, amis de son fils, s'adressaient journellement à lui pour remonter jusqu'à la source authentique des difficultés sur la réfutation desquelles s'exerçaient leurs travaux habituels. Quant à convertir le vieil avocat et à lui faire admettre une croyance quelconque, c'est à quoi il semblait qu'on eût renoncé depuis longtemps, dans le cercle pieux où les relations de son fils l'avaient introduit.

Un jour il tombe du haut de son escalier et se casse la cuisse.

Les circonstances de la chute avaient rendu la fracture si particulièrement dangereuse, son grand âge et la débilité de son tempérament laissaient

si peu d'espoir de guérison que l'avis des plus célèbres médecins fut unanime. Cet homme, encore si plein de vie et de force, n'avait plus qu'à se préparer à mourir au bout d'un bien petit nombre de jours.

Le Supérieur du séminaire où son fils avait fait ses études, vient le trouver.

Pour la première fois depuis vingt ans il parla de religion à cet homme qu'il voyait presque tous les jours, et voici dans quels termes.

« Je n'ai rien à vous dire de plus que ce que vous savez; je viens voir si vous avez besoin de mon ministère. »

Le malade lui tendit la main avec un sourire, et, sans rien ajouter, le renvoya au surlendemain. Cet intervalle de temps fut pour le vieillard une dernière occasion de se recueillir.

Au jour dit, lorsqu'il vit entrer le prêtre, il fit le signe de la croix, et, sans autre commentaire, débuta par les premiers mots de la confession sacramentelle.

C'est à ce dernier acte que, d'elle-même et sans effort, sans avoir besoin de l'éloquence ni de la science humaine, était venue aboutir cette longue vie de résistance et d'incrédulité.

Si, en dehors de la grâce divine dont l'irrésistible ascendant suffit à expliquer ce triomphe, l'on veut prendre la peine de rechercher les raisons humaines de cette conversion, on ne peut les trouver que dans la toute-puissance du recueillement intérieur.

L'âme ouvre alors les yeux à ce qu'elle avait résolu de ne point voir. Elle sonde les vides de sa pensée et de son cœur; elle cherche la révélation non plus pour la provoquer et la combattre, mais avec le désir de l'accepter et le besoin de s'y soumettre. A quoi bon tant d'orgueil, si pour soutenir cette audace il nous faut nous mentir à nous-mêmes, s'il nous faut méconnaître nos instincts, nier notre loi, contredire nos aspirations? Heureux les cœurs qui reviennent d'eux-mêmes et qui n'ont pas à combattre le remords en même temps que le doute! Honneur aux écrivains dont la pensée est assez féconde pour démêler ce fatal compromis de la conscience humaine, et dont la parole aboutit à rendre sa sécurité à la foi, en rendant sa force à la raison !

CHAPITRE IV (SECONDE PARTIE)

LES RAPPORTS DE LA RAISON ET DE LA RÉVÉLATION

M. GUIZOT

I

Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne.

Ce serait laisser incomplète la pensée de M. Guizot que de ne point réunir aux *Méditations sur l'essence de la Religion chrétienne*, le second volume publié plus récemment sous ce titre : *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*.

Ces deux volumes font partie d'un même tout, et concourent à l'achèvement d'un même dessein.

C'est toujours le philosophe et l'homme d'État, accourant au secours du Christianisme menacé par les adversaires que nous connaissons.

II

M. Guizot explique en peu de mots dans sa préface, le plan primitif qu'il avait conçu et la modification qu'il a cru devoir y apporter.

Il avait conçu une série de méditations sur le Christianisme, distribuées en trois volumes suivant un ordre logique et contenant :

— Le premier : les réflexions de l'auteur sur l'essence de la religion chrétienne ;

— Le second : l'exposé de son histoire ;

— Le troisième : l'examen de son état actuel.

M. Guizot a changé cet ordre.

Après nous avoir donné les *Méditations sur l'essence de la Religion chrétienne*, il publie les *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*. Le second volume ne paraîtra ainsi qu'après le troisième.

M. Guizot nous apprend dans quelques-unes des plus belles pages de sa *Préface*, pourquoi il lui a semblé préférable « d'aller au plus pressé ». On peut différer sur la nuance des jugements historiques, on ne saurait éviter de prendre un parti dans la lutte engagée à l'heure qu'il est entre les doctrines de la foi chrétienne et les systèmes de l'incrédulité.

III

La *Table des Matières*, placée à la fin du volume

et destinée à donner une idée de l'ouvrage, ne me paraît pas irréprochable. Si, comme je le pense, ces détails secondaires sont abandonnés aux soins de l'éditeur, je l'invite à examiner si, dans une des éditions que le succès du livre va faire naître, il ne conviendrait pas, pour reproduire avec plus d'exactitude les proportions et les allures du travail de M. Guizot, de faire ici un changement.

Il ne faut pas dire seulement que le livre se divise en huit *méditations*, puisque sur 374 pages la première *méditation* en occupe à elle seule 200, c'est-à-dire sensiblement plus de la moitié du volume. J'aimerais donc mieux apprendre par la *Table des matières*, grâce à une indication plus exacte, que le travail de M. Guizot se divise en deux parties à peu près égales : la première consacrée à une étude historique *sur le réveil chrétien en France au* XIX[e] *siècle ;* la seconde, à l'examen critique des différents systèmes par lesquels une philosophie ennemie de la foi chrétienne s'efforce aujourd'hui de la remplacer dans les âmes.

Je laisse de côté, malgré l'intérêt du tableau, l'élévation des pensées, l'autorité des jugements philosophiques et littéraires, ce fragment de notre histoire contemporaine. Mes lecteurs en ont déjà ouï parler dans les journaux et dans les revues qui leur sont tombés sous la main.

Je ne dirai pas précisément que c'est là le côté politique et intéressé de la question. Dans tous les cas, c'est le point de vue qui se prête le mieux à la

discussion pratique des faits. Il ne faut pas en vouloir aux polémistes s'ils aiment mieux recommencer l'éternel récit des événements accomplis depuis la révolution française, que de suivre les développements philosophiques de l'auteur, dans ses spéculations abstraites sur l'essence et la portée doctrinale des systèmes contemporains.

Je laisse donc là ces considérations, puisqu'on les a déjà trouvées partout, et, comptant sur la bonne volonté du lecteur aussi bien que sur la puissance de l'écrivain dont je m'occupe, je me hasarde à passer du côté difficile de la critique.

IV

Je ne quitterai point toutefois l'exposé historique renfermé dans cette première Méditation, sans avoir pris soin d'indiquer à la réflexion du lecteur deux ou trois points essentiels, après quoi nous aborderons l'analyse critique des systèmes.

Je signalerai d'abord le parti pris d'optimisme religieux avec lequel M. Guizot expose les phénomènes qui, suivant lui, signalent et attestent le réveil de l'esprit chrétien au XIXe siècle.

M. Guizot prendrait volontiers pour son compte les belles paroles qu'un littérateur protestant fort populaire auprès des siens, M. Vinet, faisait entendre en 1845. On me permettra de citer ici cette remarquable page :

« Après tout, je ne suis pas de ceux qui déses-

« pèrent : Dieu, sans attenter à notre liberté « et par cette liberté même, nous conduit à des « rivages inconnus. Les relâches de la navigation « ne sont pas toutes heureuses ; nous en savons « quelque chose dans ce petit pays (Genève) ; nos « progrès seront lents et orageux ; mais le cercle « des vérités universelles se complétera, la cons- « cience humaine s'enrichira comme la science. « J'aurais horreur de penser que quelqu'un n'est « pas au centre de tout ce mouvement et ne tient « pas tous ces éléments dans sa main ; quelqu'un « vers qui, le connaissant ou ne le connaissant pas, « toutes les créatures élèvent avec un gémissement « profond le nom tendre et rassurant de Père.»

A un autre point de vue, on remarquera dans cette première partie les jugements portés par M. Guizot sur Chateaubriand, de Maistre, M. de Bonald et l'abbé de Lammennais. Chacun de ces jugements mériterait tout à la fois qu'on le commentât pour s'en pénétrer et qu'on le citât pour le retenir.

V

Je ne veux dire absolument rien qui, de près ou de loin, ait le mauvais goût de ressembler à une insinuation ou une attaque contre le protestantisme.

M. Guizot étudie, dans la seconde moitié de sa première partie, le réveil de l'esprit chrétien chez nos frères séparés.

On peut, sans s'exposer à faire une remarque désobligeante, répéter ce que dit lui-même l'écrivain sur le peu d'éclat et le peu de célébrité extérieure que présentent les noms de ceux qui ont provoqué ou suivi le mouvement de la renaissance au sein du protestantisme. Évidemment la France, même à ne considérer les choses qu'à un point de vue purement philosophique, se refuse à cette tendance et se détourne de cette littérature ; elle ne saurait la goûter. L'esprit un peu exclusif et un peu étroit qui, malgré ses bonnes intentions, demeure l'esprit propre de la Réforme, se trouve en contradiction avec les instincts les plus essentiels et les plus fortement accusés de l'esprit français. De là ce cercle infranchissable dans lequel demeure emprisonnée et comme éteinte, la pâle popularité des noms que cite M. Guizot.

Je ne répète pas ces noms, puisqu'ici ma citation n'aurait rien qui leur fût agréable. On peut leur accorder de bonne grâce tout le mérite religieux et littéraire qui leur a valu un éclat restreint parmi les leurs ; il n'en est pas moins vrai que ni les uns ni les autres n'ont approché de la grande gloire, ni même atteint la véritable popularité.

VI

M. Guizot, dans cette partie de son exposé, s'est trouvé face à face avec le différend qui, de

nos jours, partage et ébranle si profondément le protestantisme.

Si la partie solide, applicable, littéraire de son enseignement religieux et moral nous est peu connue, en revanche il n'est personne aujourd'hui qui ne soit initié aux discordes qui arment les uns contre les autres ses ministres les plus vénérés et ses représentants les plus illustres.

Le protestantisme, malgré sa révolte contre l'autorité religieuse, malgré sa séparation accomplie violemment contre la foi au profit du libre examen, n'a pas laissé de subir, lui aussi, l'inexorable logique des idées. Il est devenu à son tour une orthodoxie vis-à-vis de ceux qui, sous prétexte de transformer le christianisme et d'utiliser leur raison dans toute son indépendance, attaquent les fondements de sa doctrine et méconnaissent les faits les plus authentiques de son histoire.

Les passions de la politique contemporaine se sont emparées à l'envi de cette situation; chaque parti s'est efforcé de la faire servir à ses désirs et à ses intérêts. Les journaux les plus étrangers aux connaissances que demande l'examen de semblables idées ont retenti de ces disputes théologiques.

Personne n'ignore le rôle considérable joué par M. Guizot dans toute cette affaire. La lutte est engagée avec plus de vivacité et d'acharnement que jamais : les positions les mieux établies et les influences les plus respectées ont peine à se dé-

fendre contre ce courant d'un nihilisme religieux auquel on veut à toute force conserver le nom de religion et de protestantisme.

Rien de plus digne que l'attitude de M. Guizot dans ce conflit où ne lui ont pas été épargnées à lui-même les injustices. La fermeté des décisions n'exclut point la modération des paroles, et le style n'est pas moins calme que s'il était question du passé le plus lointain. Les catholiques qui prendront la peine de suivre attentivement les explications données par M. Guizot ne manqueront point d'éprouver une vive satisfaction intellectuelle et religieuse.

Il est difficile, en se rappelant quelle part de la foi le protestantisme a perdue, quelles prétentions il a soulevées, quelles méthodes il a introduites, il est difficile, à ne considérer que les règles du syllogisme abstrait, de ne pas admettre que, si M. Guizot a pour lui la raison et le bon sens pratiques, ses adversaires ont pour eux la force irrésistible d'une logique impitoyable. L'expérience et la sagesse peuvent dans la vie nous apprendre à nous refuser aux conséquences d'un principe ; mais, dans l'ordre des idées, une fois que le raisonnement s'est embarqué sur cette pente, il faut absolument que l'erreur aille jusqu'au bout d'elle-même : il ne manque jamais d'esprits intempérants et inflexibles pour l'y conduire ou l'y précipiter.

VII

La seconde partie du livre de M. Guizot renferme sept méditations en 150 pages.

Je donne ici, dans leur ordre, les titres de ces Méditations :

— *Le Spiritualisme.*

— *Le Rationalisme.*

— *Le Positivisme.*

— *Le Panthéisme.*

— *Le Matérialisme.*

— *Le Scepticisme.*

— *L'Impiété, l'insouciance, la perplexité.*

Il n'est pas possible de réussir mieux que M. Guizot à ce qu'il avait eu le dessein de faire, mais la tentative seule d'une pareille entreprise avait assurément de quoi épouvanter les plus hardis et décourager les plus vaillants.

VIII

Voici de quoi il s'agissait.

L'incrédulité a deux aspects bien différents.

Elle nie ; elle affirme.

Elle nie.

Tâche aisée et pour ainsi dire engageante : secouer tout à la fois par une révolte qui semble attester notre supériorité en même temps que notre indépendance, le joug de la tradition dans

les idées et de l'autorité dans la conduite ; se délivrer en même temps de toute croyance qui nous alarme et de tout précepte qui nous gêne ; s'en tenir aux jugements et par conséquent aux complaisances de sa raison ; écarter d'un seul coup par l'indifférence les souvenirs en même temps que les regrets de la foi, ne sont-ce pas là autant d'obstacles dont notre vie se délivre, et faut-il s'étonner de voir tant d'âmes se laisser séduire par cette aisance et cette largeur des principes ? Il arrive au moral comme au physique que les âmes se dilatent plus aisément dans le vide.

L'incrédulité qui s'en tient là, lorsqu'elle est décidément assez malheureuse pour ne rien regretter et pour ne rien attendre, ne présente vraiment aucune difficulté, dans la pratique, aux disciples dont elle a fait la conquête. La négation, si je puis le dire ainsi, ne comporte et ne soulève pas d'incidents. Elle ne donne prise à la polémique par aucun côté, si ce n'est par son principe, et là encore la discussion n'est pas longue. Tous les arguments de l'incrédulité peuvent se réduire à un seul mot : elle ne veut pas croire, et elle y réussit.

Cette incrédulité est celle des esprits médiocres et inférieurs.

Il est une autre espèce d'incrédulité capable de souffrir sans y être résignée, remplie du souvenir de ce qu'elle a perdu et inquiète de ce qu'elle se croit la puissance de découvrir, rêvant d'égaler par la hardiesse de ses constructions philosophiques

la sublimité des mystères religieux, en un mot, l'incrédulité qui affirme, l'incrédulité qui, non contente d'abattre et d'entasser des ruines, prétend faire servir ces antiques matériaux à l'édification d'un système assez solide pour soutenir les âmes et la société, aussi bien que pourrait le faire une religion.

IX

M. Cousin, dans ses belles leçons que tout le monde connaît, a cherché à déterminer l'ordre suivant lequel les systèmes s'appellent et se reproduisent dans l'histoire de la philosophie. On peut dire, sans compromettre l'indépendance de la liberté humaine, qu'un ordre véritablement logique préside à l'enchaînement des systèmes. Sans que l'intelligence de chaque individu cesse de s'appartenir à elle-même, les idées philosophiques tantôt appellent leur contraire par voie de réaction, et tantôt leur semblable par esprit d'analogie.

Un homme qui réfléchit en dehors de la foi voit le plus souvent se reproduire sur une moindre échelle dans sa propre vie, ces tentatives diverses et parfois désespérées pour remplacer l'enseignement de la tradition par des convictions assurées et inébranlables. L'intelligence abandonnée à elle-même et à ses propres forces, tour à tour séduite par des commencements de vérité ou découragée par l'expérience de ses erreurs, flotte d'une hypothèse à

une autre hypothèse, et se trouve réduite à se débattre, l'un après l'autre, contre tous les grands systèmes dont l'histoire de la philosophie fait mention.

Quel est l'homme qui, dans sa vie, n'a pas eu son heure ou son jour de doute, et n'a pas été tenté de faire du scepticisme la règle de sa conduite et la mesure de sa foi? Qui n'a pas senti se soulever du plus profond de son être, ce flot des passions humaines capable, hélas! d'emporter les volontés les plus fortes et d'abattre la vertu la plus solide? A cette heure mauvaise de la tentation, toute âme n'a-t-elle pas plus ou moins incliné au matérialisme; comme aussi, dans nos intervalles de rêverie et d'extase, alors que nous nous sentions attirés par le charme absorbant de la nature ou perdus dans la contemplation de l'infini, n'avons-nous pas éprouvé le pressentiment et pour ainsi dire subi l'instinct du panthéisme?

Les systèmes philosophiques dans lesquels s'achèvent et se traduisent les grandes erreurs de l'humanité ont donc une double signification et une double portée.

Par leur côté abstrait et spéculatif, ils représentent un effort malheureux de la raison humaine pour venir à bout par ses propres forces des problèmes qui regardent sa destinée. Par le côté pratique et humain, si je puis m'exprimer ainsi, ces mêmes systèmes représentent et généralisent les tentations auxquelles ne cessent pas de demeurer sujettes notre intelligence et notre volonté.

C'est pour cela que l'histoire critique de ces grands systèmes, leur exposé comme leur réfutation, est fait pour intéresser toute créature humaine. Quelque éloignée qu'elle se croie ou qu'elle se reconnaisse des hautes spéculations métaphysiques, quelque peu apte qu'elle se sente à remonter les raisonnements jusqu'à leur principe ou à les descendre jusqu'à leurs conséquences, il n'en est pas moins vrai que la région moyenne où cette intelligence se trouve retenue, avec ses pensées incertaines et flottantes, n'est pas autre chose qu'un système inachevé dans lequel l'esprit se contente de raisonnements imparfaits, d'hypothèses et d'analogies.

Discuter au point de vue de la foi religieuse les systèmes soutenus par des philosophes fameux et résumés dans des personnifications éclatantes, ce n'est donc point, comme on l'imagine trop souvent, faire de la science pure destinée aux archives des académies. C'est, au contraire, dans toute la force du terme, s'attaquer aux erreurs humaines les plus profondément enracinées dans notre nature, les plus communes dans notre conduite, les plus accréditées dans notre pensée.

X

Veut-on se convaincre par une expérience directe de l'appui ménagé d'avance à ces systèmes par les

faiblesses de notre conduite ou les lacunes de notre esprit ?

Observez attentivement une âme, s'agitant hors de la foi et cherchant encore à se raffermir sur elle-même.

Vous pouvez essayer tour à tour sur cette intelligence les grandes erreurs philosophiques de l'humanité, et lui en présenter les uns après les autres les arguments traditionnels : il est à peu près certain que, parmi ces arguments faits pour défendre des erreurs diverses et contradictoires, l'esprit auquel vous vous adressez trouvera un ordre de raisonnements qui le séduira et le confisquera.

Par exemple, il était déjà sceptique sans le savoir, et les raisons données par les classiques du doute vont transformer des velléités d'indifférence en un scepticisme raisonné. Il était déjà matérialiste par instinct et par goût, il avait déjà perdu de vue les âmes dérobées à ses regards grossiers par l'ombre épaisse des corps : quelque familiarité avec les docteurs du sensualisme en aura bien vite fait un matérialiste par principe.

Chaque système peut être ainsi considéré comme l'expression dernière et achevée, comme une sorte d'idéal par rapport à un état déterminé de l'âme. Examiner ces systèmes les uns après les autres, c'est suivre l'âme humaine dans toutes les tentatives qu'elle a essayées pour *faire d'elle-même*, et découvrir aux grandes questions où elle se sent renfermée une issue qui lui permette d'en sortir.

XI

Les intelligences faibles, indécises, chancelantes, trouvent dans leur médiocrité et leur impuissance un certain refuge et un certain abri. Comme elles ne savent pas très-bien distinguer ce qu'elles affirment de ce qu'elles nient, comme elles laissent échapper des solutions de continuité sans s'en apercevoir et se satisfont des à peu près sans en souffrir, elles s'imaginent volontiers qu'il ne leur reste plus rien à demander. Elles vivent dans la sécurité de l'ignorance, sécurité fortifiée par les complaisances de la présomption.

C'est rendre un grand service à l'homme que d'inquiéter cette fausse assurance et de jeter le trouble dans la quiétude de cet aveuglement. Le vrai rôle du moraliste est de rappeler à l'homme la nécessité de croire par le besoin de chercher, de le pousser au bout de ses erreurs pour lui montrer les abîmes de leurs extrémités. Il ne peut pas être permis à notre esprit de se reposer ailleurs que dans la vérité, et c'est avoir beaucoup avancé sa destinée que de lui avoir rendu une erreur insupportable.

XII

Le livre de M. Guizot est fait assurément pour jeter dans l'humilité et dans la mélancolie les plus fermes et les plus fiers esprits.

Y a-t-il parmi nous beaucoup d'hommes, je dis de ceux auxquels rien n'a manqué du côté de l'esprit, de l'éducation, de la fortune, qui pussent, à l'exemple de M. Guizot, venir s'asseoir au milieu des docteurs et tenir ainsi la conversation sur les plus hauts sujets de la philosophie?

Entendons-nous bien sur le regret que j'exprime.

Je ne suis pas assez injuste ni assez exigeant envers mon époque, pour oser me plaindre de n'y point rencontrer un grand nombre d'esprits tels que M. Guizot. Il faudrait être bien peu intelligent et bien peu raisonnable pour ne pas comprendre que, dans tous les temps, les esprits de cette trempe-là seront toujours extrêmement rares. Mais autre chose est de juger en maître et en égal les grands systèmes de la philosophie, autre chose est de se tenir en mesure de les entendre et d'en parler. Les beaux résumés contenus dans les *Méditations* de M. Guizot sont faits pour nous montrer ce que devrait absolument connaître sur ces matières une intelligence, même absorbée par d'autres recherches, un homme qui vit dans le monde, même confisqué par d'autres occupations.

On s'est plu souvent, dans la littérature, à nous faire remarquer quel air d'aisance, de supériorité et de grandeur, quel parfum de bonne compagnie, quelle désinvolture de plume apportaient la plupart du temps dans leur style les écrivains du XVIIe siècle. Je ne crains pas de dire que M. Guizot parle

de la philosophie non pas seulement avec l'aisance d'un homme du monde, mais très-certainement avec cette assurance, cette hauteur, cette façon de gentilhomme. Ce point de vue nouveau et véritablement original, donne à son style je ne sais quelle allure étrange et hardie. On sent partout l'homme qui n'a ni école à défendre ni parti pris à faire triompher, qui ne vise nulle part à transformer son opinion en une doctrine, à faire de son discours un théorème et un dogme de ses conclusions. M. Guizot parle avec un calme et une sérénité inaltérables, de difficultés faites pour épouvanter les philosophes de profession. Il a, au plus haut degré, le don et la force de mettre le doigt sur les points essentiels. Comme il n'a point la prétention de faire un résumé à l'usage des écoles ou un exposé suivant les règles du métier, il ne paraît nulle part se préoccuper des difficultés de sa tâche. Il ne s'agit nullement pour lui d'épuiser sur chaque sujet ce qu'on en pourrait dire, mais seulement d'en parler dans la mesure où il le comprend, dans les limites où cette question intéresse la pratique de la vie ; et il se trouve que les arrêts du bon sens, élevé à cette hauteur et porté à cette étendue, deviennent non plus les jugements d'un homme d'État appliqués à une doctrine spéculative, mais véritablement le dernier mot de la critique en matière de systèmes et de philosophie.

Ce serait une tâche pleine tout à la fois d'attrait et de profit que de suivre M. Guizot dans les études

auxquelles il se livre sur chacun des systèmes dont s'est tour à tour préoccupé notre temps. Le peu de paroles qu'il consacre à chacun d'eux en attestent l'étude approfondie. La véritable manière de connaître un système n'est pas de le suivre dans la multiplicité de ses détails, d'en rechercher les curiosités ou les bizarreries, d'en signaler les conséquences sociales et politiques. Il y a dans toute doctrine un trait essentiel qui suffit à en marquer l'esprit et le caractère. Là réside l'erreur qui sert de point de départ à tout le système. Si on veut le réfuter, c'est ce fait fondamental qu'il faut reprendre et soumettre à une analyse nouvelle.

XIII

Je ne donnerai qu'un seul exemple de la méthode de M. Guizot.

Je le tirerai de la septième *Méditation*, intitulée le *Scepticisme*.

M. Guizot prend pour expression du scepticisme moderne dans ce qu'il a de plus élevé, un passage des *Mélanges philosophiques* de M. Jouffroy.

M. Guizot ne s'est point trompé sur le dernier mot et la véritable portée de cette métaphysique. Malgré la précision de sa méthode et le scrupule de ses observations, elle n'est point parvenue à franchir, dans ses affirmations, l'intervalle qui sépare le phénomène de l'être. L'ontologie est demeurée pour elle un livre fermé : toutes les vérités de détail

qu'elle a recueillies n'ont fait que la détourner de plus en plus de la vérité.

M. Guizot avait sous la main un passage plus effrayant encore et peut-être plus énergique, dans la préface que M. Jouffroy a écrite pour le tome premier de la traduction des œuvres complètes de Thomas Reid. Je pense que la forme un peu abstraite et un peu scolastique de ce morceau aura empêché M. Guizot d'y avoir recours.

La citation de M. Jouffroy se termine ainsi à la page 336 des *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne :*

« Qu'on dise que l'humanité croit avoir le droit de « croire, c'est-à-dire admet que l'intelligence hu« maine voit les choses telles qu'elles sont, cela est « vrai, et les sceptiques ne le nient pas ; mais que, « prenant le scepticisme corps à corps, on prétende « démontrer que l'intelligence humaine voit réel« lement les choses telles qu'elles sont, voilà ce « que je ne comprends pas. Comment ne s'aperçoit« on pas que cette prétention n'est autre chose que « de démontrer l'intelligence humaine par l'intel« ligence humaine, ce qui a été, ce qui est et ce « qui sera éternellement impossible ? Nous croyons « le scepticisme à jamais invincible, parce que « nous regardons le scepticisme comme le dernier « mot de la raison sur elle-même. »

M. Guizot cite, « sans y rien retrancher et sans « y rien changer, » les belles paroles de M. Royer-Collard contre le scepticisme, le fameux discours

prononcé à la Sorbonne en 1813 à la reprise des cours de la Faculté des lettres. Ce discours se termine par ces mots tant de fois cités :

« On ne divise pas l'homme ; on ne fait pas au « scepticisme sa part : dès qu'il a pénétré dans l'en- « tendement, il l'envahit tout entier. »

M. Guizot ajoute avec une simplicité pleine de grandeur ces paroles que nul autre que lui n'oserait prononcer :

« Je voudrais confirmer cette conclusion de M. Royer-Collard, en portant mes pas plus loin qu'il ne l'a fait dans la voie qui l'y a conduit (1). »

M. Guizot reproduit dans son livre six ou sept pages des fragments de M. Royer-Collard conservés par M. Jouffroy et publiés par lui dans le quatrième volume de la traduction des œuvres complètes de Reid ; puis il reprend en ces termes :

XIV

« Je ne retranche rien, je ne change rien à ces « belles paroles qui expriment avec tant de force et « d'éclat le bon sens humain. Je ne veux que les « compléter en mettant en lumière, dans sa pri- « mitive et indestructible unité, le fait sur lequel « elles se fondent.

« — On ne divise pas l'homme, dit M. Royer- « Collard. C'est précisément là le danger que court

(1) *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*, p. 338.

« la science philosophique et auquel elle succombe « trop souvent. Elle divise l'homme pour l'étudier; « et après son travail d'étude, quand elle veut en « tirer la connaissance de l'homme dans sa réalité « complète et vivante, elle le méconnaît étrange- « ment, faute de reconstruire l'unité qu'elle a bri- « sée. Elle rapproche des membres épars, mais « l'être lui-même a disparu; et les philosophes ne « savent comment résoudre les problèmes et sortir « des doutes en face desquels ils se trouvent. Entier, « vivant, simple, l'être humain se fût expliqué lui- « même; mutilé et mis en pièces, il tombe dans « l'impuissance et les ténèbres.

« Qu'est-ce que la sensation, la perception, le « jugement, le raisonnement, la raison, la volonté, « la conscience? C'est l'être humain sentant, per- « cevant, jugeant, raisonnant, voulant, assistant « à ce qui se passe en lui. Il n'y a pas là une troupe « d'acteurs jouant chacun son rôle dans un drame « complexe; il y a un être simple et vivant, acteur « et spectateur unique dans le drame de sa propre « vie.

« Que fait cet être unique et simple quand il « sent, perçoit, juge, raisonne, veut et regarde ce « qui se passe en lui. Il connaît en même temps « lui-même et ce qui n'est pas lui. Sa propre exis- « tence et l'existence de ce qui n'est pas lui se ré- « vèlent à lui dès le premier moment, dans ces « faits et ces actes divers que la science philoso- « phique distingue les uns des autres, et auxquels

« elle donne des noms particuliers, sensation, per-
« ception, jugement, raison, volonté, conscience.
« Le fait primitif et essentiel qui est au fond de tous
« ceux-là, c'est le fait même de la connaissance que
« l'être humain prend de lui-même et de ce qui
« n'est pas lui. Connaissance confuse d'abord et
« toujours incomplète, mais directe et certaine.
« Ce n'est ni par voie de déduction, ni comme une
« pure apparence, c'est par voie d'intuition immé-
« diate et comme réalité positive que l'être humain
« connaît sa propre existence et celle de ce qui
« n'est pas lui. On ne voit pas, on ne caractérise
« pas ce fait exactement et tel qu'il est quand on
« dit que l'homme croit naturellement et inévita-
« blement à sa propre existence et à celle du monde
« intérieur ; il y a là tout autre chose que de la
« croyance ; il y a la connaissance même de cette
« double réalité intérieure et extérieure qui s'appelle
« l'homme et le monde. Les philosophes mécon-
« naissent et dénaturent ce fait, lorsque, se payant
« de distinctions et d'argumentations verbales, ils
« condamnent l'esprit humain à ne pas sortir de
« lui-même, et lui refusent le droit d'affirmer,
« comme réel, hors de lui et en soi, ce qu'en lui-
« même et pour lui-même il admet comme vrai.
« L'être humain peut se tromper et se trompe sou-
« vent dans telle ou telle affirmation spéciale sur les
« réalités extérieures ; il n'en a qu'une connais-
« sance incomplète et sujette à l'erreur ; mais son
« affirmation générale et permanente sur leur exis-

« tence est pleinement fondée et légitime ; il les « connaît comme il se connaît lui-même, au même « titre et par le même acte naturel (1). »

XV

Mgr Dupanloup faisait dernièrement de l'*Histoire de Louis XVII* par M. de Beauchêne le plus magnifique éloge que j'aie lu de ma vie.

« Je vous étonnerai peut-être, mon ami, écrit ce « grand prélat dans sa *Lettre sur la révolution « française* (2). Ce livre est à mes yeux d'une telle « élévation morale et religieuse ; la profondeur de « l'action de Dieu, l'admiration de la vertu, l'hor- « reur des vices, les leçons pour toutes les classes « de la société, riches ou pauvres, y sont telles que, « pour moi, je n'ai pas craint d'y faire pendant un « an ma lecture spirituelle. cette lecture tran- « quille et reposée, que je fais chaque jour pour « me recueillir dans la lumière de Dieu et retrem- « per mon âme fatiguée par le travail. »

Ne pourrait-on pas, à un autre point de vue, dire quelque chose d'analogue du livre de M. Guizot ?

L'homme du monde qui veut conserver son esprit dans toute sa vigueur et toute son intégrité, a besoin de lui donner de temps en temps quelque

(1) *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*, p. 346-349.

(2) *Correspondant* du 25 mai 1866, p. 277.

aliment et quelque exercice, au moyen d'une étude choisie et capable de le faire travailler.

Je ne vois pas, dans notre littérature contemporaine et dans ces ouvrages qu'on publie chaque jour, un livre plus apte à fournir à l'esprit l'occasion salutaire d'un exercice intellectuel.

Ce secours apporté à nos facultés pensantes demeurera encore, malgré son extrême importance, le moindre profit du livre.

XVI

Je ne crois pas qu'il y en ait au monde de plus propre à faire pâlir l'incrédulité, dans la sécurité de sa fausse quiétude.

L'homme qui ne croit pas accepte facilement de ne point réfléchir sur le néant dans lequel il se complaît. Si ce vide n'a pas le mérite de le satisfaire, il a tout au moins, grâce à l'irréflexion qui lui vient en aide, le don étrange de lui suffire. Aussi longtemps qu'elle ne prend point la peine de penser, l'incrédulité n'éprouve pas même le besoin de remplacer par des convictions philosophiques les doctrines religieuses qu'elle a perdues.

Arrive le jour où l'esprit se fatigue de n'avoir aucune vérité où il puisse se reposer.

Alors, pour éviter de revenir à la foi, il commence, avec un courage digne d'un meilleur succès, l'intrépide édification d'un système.

A ce moment décisif, l'esprit qui paraît s'éloi-

gner de plus en plus de la foi et prendre des mesures efficaces pour la remplacer, s'en rapproche au contraire à son insu. Sans qu'il s'en doute, il est déjà sur le point d'y revenir.

Dès que vous remettez vos facultés en mouvement, dès que vous les lancez à la poursuite d'un système et que vous les armez pour la conquête de la vérité, il ne faut plus parler de cette indifférence si aisément satisfaite, si étrangère à toute question comme à toute critique.

Une fois que la raison met en avant la prétention de se contenter elle-même, il lui faut absolument découvrir des vérités et construire un système capables de résister aux épreuves qu'elle est en mesure de leur faire subir.

Trompée par son imagination et séduite par une fausse lueur, la raison peut se laisser aller tour à tour à enfanter le scepticisme, le panthéisme, le matérialisme ou telle autre erreur dont on voudra faire le dernier mot de notre pensée ; mais si notre esprit se complaît pour un moment dans ces hallucinations et prend pour des réalités l'apparence de ces fantômes, il n'a pas besoin d'autre secours que de son propre effort pour se convaincre de la vanité de ces chimères. Il en appelle de ces ivresses passagères du raisonnement à une science plus solide, et surtout plus maîtresse d'elle-même. Il en arrive bien vite à reconnaître qu'on ne résout point aussi facilement qu'il s'était plu à l'imaginer, les grands problèmes que l'humanité ne peut ni éviter de poser

ni venir à bout de résoudre. Pour emprunter les propres paroles de M. Guizot (1), « l'*humanité* « cherche la vérité et ne l'atteint pas ; *elle* erre à « travers les systèmes et les faits, comme dans un « labyrinthe, reconnaissant à chaque pas les erreurs « de la route, mais n'y trouvant pas d'issue. *Elle* « sait pourtant qu'elle ne peut vivre dans un la- « byrinthe, qu'elle a besoin, absolument besoin « d'en sortir, et de voir, d'entrevoir du moins, le « jour. *Elle* a le sentiment des nécessités morales « de la nature humaine, de la vie humaine, et *elle* « reconnaît que les négations et les doutes des « divers systèmes philosophiques n'y sauraient « satisfaire. »

. . . .

. . . .

« Pourquoi la pensée chrétienne, malgré tant « d'attaques qu'elle a subies et tant d'épreuves « qu'elle a traversées, suffit-elle infiniment mieux, « depuis dix-huit siècles, aux instincts spontanés « et aux besoins invincibles de l'humanité ? N'est- « ce pas parce qu'elle est pure des erreurs qui « vicient les divers systèmes philosophiques que je « viens de passer en revue, parce qu'elle comble les « vides qu'ils font ou qu'ils laissent dans l'âme hu- « maine, parce qu'elle conduit l'homme plus près « des sources de la vérité ? Question suprême à

(1) *Essai sur l'état actuel de la Religion chrétienne.* 8e méditation, p. 372.

Ces paroles y sont appliquées à M. Schérer.

« laquelle ces *Méditations* aboutissent, et que j'es-
« sayerai de résoudre en mettant, comme je l'ai dit
« naguère, le Christianisme en face de ses adver-
« saires, et en montrant que, s'il réussit là où ils
« échouent, c'est que, venu de plus haut que de
« l'homme, il a seul droit de réussir, car seul il
« connaît bien l'homme, l'homme tout entier, et le
« satisfait en le réglant (1). »

XVII

Je m'arrête sur cette magnifique conclusion et, pour ne point étendre outre mesure les bornes de ce chapitre, je me contenterai ici d'un simple rapprochement.

Il y a plus de quarante années, un poëte qui vit encore au milieu de nous, publia ses *Méditations poétiques*.

M. Guizot nous donne aujourd'hui le second volume de ses méditations philosophiques et religieuses.

Je n'ai pas l'intention d'établir de rapprochement entre le mérite et la valeur intrinsèque des deux écrivains.

Je ne veux pas même mettre en parallèle leurs œuvres.

(1) *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*, 8e méditation, pp. 373, 374.

Je me contente de les prendre l'une et l'autre pour un symptôme essentiel des deux civilisations, pour un signe des temps.

A ce point de vue, et dût-on m'accuser d'un optimisme bizarre, je n'hésite pas à déclarer bien haut que je préfère de beaucoup l'état des esprits auquel répond le livre de M. Guizot.

Je ne veux faire, sur l'œuvre de M. de Lamartine, aucune remarque qui l'amoindrisse, qui puisse en dénaturer ou en borner la pensée.

Il n'en est pas moins vrai que l'esprit général des *Méditations poétiques* est une plainte de l'âme cédant à la douceur de gémir, plutôt qu'éprise du besoin pratique de croire.

On a dit souvent, avec une intention ironique, que les amoureux se plaisent dans leur martyre, et qu'ils aiment mieux succomber à leur peine que d'en guérir.

Il y a dans les pensées de M. de Lamartine quelque chose de cette volupté amère. Il lui est si doux de chanter ses illusions perdues, ses espoirs évanouis, les aspirations de ses doutes, les incertitudes de ses pensées devenues des rêves, qu'il ne songe même pas à se recueillir. Il aimerait mieux n'entendre jamais les leçons de la sagesse, s'il lui fallait imposer silence aux murmures de sa lyre.

Les *Méditations* de M. Guizot sont faites pour répondre à une douleur plus vraie et pour satisfaire une pensée plus profonde.

Les doutes du temps où nous vivons aujourd'hui

ont cessé depuis longtemps d'être des rêves dans lesquels on aime à se complaire, ou des douleurs poétiques dont on puisse goûter le charme et faire partager l'ivresse.

Le scepticisme contemporain a quelque chose de plus poignant. Il se traduit dans les âmes par la haine, et dans la société par la révolte.

Il n'est plus une souffrance dont on se pare ; il est devenu une arme de destruction et de mort dont on s'empare pour supprimer ce qui était. Notre incrédulité entreprend tout à la fois de satisfaire le Christianisme par l'affectation de son respect envers les personnes, et de le ruiner par la contradiction de ses témoignages et le renversement de ses doctrines.

Les *Méditations* de M. Guizot méritent le nom austère qu'elles portent.

Méditer, n'est-ce pas se recueillir, se retirer dans la solitude de son âme, se placer en dehors et au-dessus des faits, à l'abri des tempêtes que suscitent les passions et que poursuivent les rancunes? N'est-ce pas trouver au dedans de soi assez de force pour sortir de son époque, pour s'élever déjà à ce point de vue désintéressé qui sera plus tard le facile privilége de la postérité, et juger les événements dans leurs causes et leurs effets, non plus à la lueur aisée de l'expérience, mais en vertu de cette divination que donnent à un esprit supérieur la hauteur de son génie et la force de son raisonnement?

M. Guizot médite sur le présent avec la même

force et la même certitude que sur le passé. L'histoire ajoutera son nom sur la liste des nobles esprits qui, au XIXe siècle, ont non pas seulement signalé, mais appelé de toutes les forces de leur âme ce qu'il appelle le *réveil chrétien.*

Il semble aux lueurs voisines de l'aurore que la première pointe du jour augmente les ténèbres, mais l'observateur expérimenté pressent la lumière : il marque le point où elle éclatera bientôt à l'horizon.

De même, pendant que les esprits faibles se lamentent autour de nous, pendant que les incrédules se complaisent dans leur nuit, une intelligence plus ferme et plus clairvoyante distingue déjà les symptômes heureux de la foi renaissante et du Christianisme victorieux. Il n'est pas une âme parmi nous qui ne doive tressaillir de cette espérance et travailler à la rendre bientôt une réalité.

CHAPITRE V

LES RAPPORTS DE LA SCIENCE ET DE LA FOI

M. VITET

I

Je laisserais inachevée cette première partie, si je ne signalais à mes lecteurs une apologie bien inattendue de notre foi, laquelle est faite pour compléter l'œuvre de M. Guizot dont il vient d'être question dans le chapitre précédent. Je dis inattendue, non point assurément à cause du nom dont elle est signée, mais eu égard au recueil dans lequel je la trouve. Ce n'est pas dans la *Revue des Deux-Mondes* que mes lecteurs s'aviseraient, sans qu'on les en prévînt, d'aller chercher une réfutation de M. Renan.

Personne n'ignore, s'il en faut croire ce que l'on raconte, que la *Vie de Jésus* aurait pu paraître tout entière dans ce recueil. Je n'ai point à donner les raisons qui en ont décidé autrement. Il n'en est pas

moins vrai que la livraison du 1er juin 1865 contient un article de trente pages signé par M. Vitet, de l'Académie française, et intitulé : *La Science et la Foi*. Cet article est une des plus vigoureuses défenses, une des apologies les plus décisives et les plus profondément philosophiques que j'aie lue en faveur du christianisme, depuis que cette dernière polémique s'est ouverte.

II

Il ne faudrait pas se laisser prendre au titre, tel que nous le trouvons dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Après ces mots: *La Science et la Foi*, nous lisons au milieu de la page, comme un complément d'indication, le titre du livre récent de M. Guizot : *Méditations sur l'essence de la Religion chrétienne*. — C'est de M. Guizot seul, de sa destinée et de sa personne qu'il est question dans toute l'introduction ; c'est encore à M. Guizot, à son rôle, à son attitude, à l'influence de son livre dans ce grand débat, que l'auteur revient dans le quatrième paragraphe par lequel se termine son article. Il semble donc au premier abord que nous ayons sous les yeux quelque modeste compte rendu, une analyse ou une critique littéraire.

Il ne faut pas, trompés par cette apparence, se laisser aller à croire qn'il s'agisse seulement ici d'une reproduction abrégée du livre de M. Guizot,

et des remarques auxquelles peut donner lieu cette analyse. Ce serait méconnaître la haute portée de cette œuvre vraiment originale.

Je ne suis point de ceux qui estiment les livres à leur épaisseur et à leur poids, et qui élèvent leur considération avec le nombre des pages. Je regarde cet article, malgré ses dimensions réduites et malgré cette apparence de compte rendu, comme ayant toute l'importance et toute la portée d'un ouvrage *ex professo*.

M. Vitet s'est mis à réfléchir, tout en poursuivant à notre intention la lecture du livre de M. Guizot ; et ce qu'il nous a donné sous la forme d'une analyse littéraire, ce sont précisément les réflexions qui lui sont venues. Nous avons sous les yeux le résultat de l'entretien de ces deux grands et nobles esprits. M. Vitet, comme il le dit lui-même, « ne perd pas « de vue » M. Guizot. « Il le suit pas à pas, tout en « essayant d'en exprimer l'esprit (1). » Il en résulte une des démonstrations les plus puissantes, les plus entraînantes, les plus neuves, qu'il soit possible de présenter aux méditations d'un incrédule. Aussi tel esprit fort qui me cite à chaque instant les articles de la *Revue des Deux-Mondes*, s'est-il bien gardé de me rien dire de celui-là. Il a jugé plus prudent, dans l'intérêt du doute qu'il affiche, de s'en taire que d'en parler.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, p. 704.

III

Je reproduirai ici l'enchaînement des idées de M. Vitet.

— Toute intelligence humaine, même la plus humble, même la moins ardente, apporte avec elle, en naissant, un certain nombre de problèmes dont elle se trouve plus tard inquiétée. La difficulté de les résoudre n'a d'égale que l'impossibilité de les méconnaître.

— Les individus comme les civilisations ont demandé la solution de ces problèmes inévitables, soit à la science qui découvre par la raison, soit à la foi qui admet sur le témoignage des religions.

— L'existence des religions est, depuis l'existence de l'humanité, un fait universel, absolument comme dans l'économie de notre nature, le besoin d'une réponse à ces questions est un fait nécessaire.

— Le système philosophique connu de notre temps sous le nom de *positivisme*, a entrepris de se débarrasser de ces problèmes. Cette prétention qu'il voudrait faire passer pour une preuve de sa force n'a paru, à bon droit, qu'un aveu de son impuissance.

— Il en va de même de cette philosophie du sentiment qui remplace la satisfaction de savoir par la jouissance de chercher. Il faut à notre intelligence des réponses. C'est là le seul moyen de cal-

mer son inquiétude, et peut-être de prévenir son désespoir.

IV

— Reste à choisir entre les solutions de la science et les enseignements de la foi.

— Toute la somme des connaissances humaines se répartit entre deux sortes de sciences : les unes physiques, les autres morales ou métaphysiques.

— Ici une fausse analogie a séduit l'orgueil humain.

— Les sciences relatives au monde physique aboutissent par l'observation à des lois, et par le raisonnement à des formules qui constituent un ensemble progressif de vérités finies, achevées, et par conséquent incontestables.

— Les sciences morales ont pour mission d'étudier l'infini, tour à tour dans le cœur de l'homme où il se révèle, et dans l'absolu où il existe.

— Elles ne peuvent donc pas embrasser leur objet par une connaissance adéquate.

— Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de constater la réalité et la légitimité de nos affirmations en ce qui concerne l'existence de l'infini, mais aussi leur impuissance en ce qui concerne sa définition.

— La plus haute philosophie ne fait qu'éclaircir par la réflexion la part de vérités qui d'abord lui avait été donnée. C'est là toute sa conquête. Elle ne saurait ni étendre, ni agrandir, ni surtout mul-

tiplier les affirmations qui lui ont été données. Elle augmente la certitude, mais non pas la portée de nos jugements métaphysiques.

V

— Il y a donc des vérités telles que l'homme ne peut ni s'en détacher par un effort d'indifférence, ni s'en emparer par la puissance de sa raison.

— Il faut donc une révélation qui les lui apprenne, une religion qui les lui atteste.

— Il implique que le témoignage destiné à établir la foi soit celui d'un être humain semblable à nous.

— Il faut que le révélateur de l'enseignement divin égale lui-même, par sa nature, l'infini qu'il nous atteste, et qu'au point de vue humain sa mission se justifie, de son temps par des miracles, et vis-à-vis de la postérité par une tradition authentique.

VI

— Le miracle est une domination exercée sur les lois de la nature telles que l'expérience les constate.

— Le miracle n'est pas impossible.

— L'homme lui-même parvient, à l'aide de sa science et de son industrie, à exercer sur le monde physique une domination analogue. Cette domina-

tion peut-elle être refusée à Dieu, dans la proportion qui convient à la toute-puissance de sa volonté et à l'infaillibilité de sa sagesse?

— En bonne logique, la preuve à faire n'est pas celle de la possibilité, mais au contraire, de l'impossibilité des miracles.

— Les habiles esquivent la difficulté de cette démonstration, et se rejettent sur l'insuffisance de la preuve historique.

— Leurs exigences sont injustes. Ils admettent à chaque instant, dans les faits de l'histoire profane, infiniment plus qu'on ne leur demande ici pour les faits de l'histoire religieuse.

— Leur véritable ressource est de se rejeter sur l'impossibilité métaphysique des miracles.

— Ne pourrions-nous, même en dehors des témoignages de l'histoire, constater directement un ordre de miracles philosophiquement nécessaire?

VII

— La création de l'homme, à son origine, est un miracle.

— Elle ne s'explique ni par la transformation des espèces ni par la génération spontanée.

— Même à se prêter à ces hypothèses qui sont fausses, l'apparition de l'homme adulte n'est point expliquée. Elle est cependant nécessaire à admettre dans les conditions ennemies où se trouve placée

la race humaine, sous peine de la voir finir le jour même où elle aurait commencé.

— Mais si la création manifeste la puissance de Dieu, elle ne nous révèle ni sa lumière ni son amour. Elle explique l'existence de l'homme, elle n'apporte pas sa raison d'être.

— L'histoire atteste ici un double fait.

— Elle nous montre, d'un côté, la race humaine tout entière séparée de Dieu par l'erreur qui le nie et par le mal qui l'outrage.

— Elle nous montre, de l'autre côté, le petit peuple juif, demeuré fidèle, en dépit de sa nature et de ses perpétuels égarements.

— Ce développement parallèle se poursuit et s'achève comme il a commencé.

— Dans le monde antique, toute supériorité est permise à l'orgueil humain en dehors de l'ordre des vérités infinies.

— Le progrès des religions, au contraire, y est en raison inverse des conquêtes de cette même raison. Les religions s'abaissent dans la proportion où la science grandit, et le genre humain les suit dans leur corruption qui le justifie.

VIII

— Arrive le Christ qui s'atteste lui-même comme Dieu.

— Les miracles justifient sa parole, et ses paroles sa doctrine.

— Les Évangiles racontent sa vie et reproduisent son enseignement.

— On ne peut nier les Évangiles, sans détruire tout témoignage et sans renoncer à toute certitude historique.

— L'incrédulité est donc réduite à soutenir que Jésus-Christ, en se donnant pour Dieu, a fait illusion ou à lui-même ou aux autres.

— S'il s'est fait illusion à lui-même, comment concilier cette extravagance d'illuminé avec sa vie, son enseignement, son influence ?

— S'il a fait volontairement illusion aux autres, c'est à la fois un fourbe et un hypocrite. Comment concilier alors cette honte avec sa moralité [2].

— D'ailleurs, si le christianisme a pour origine ou une illusion ou un mensonge, son établissement, sa propagation, son maintien, deviennent des miracles plus incompréhensibles que tous les récits de l'Évangile.

IX

Il y a un genre de littérature que l'on ne cultive plus guère de notre temps : on n'écrit plus ce que l'on appelait jadis des *Pensées*.

Dans ces sortes d'ouvrages, la parole écrite, le style, au lieu d'être le développement des idées, en représentait au contraire le résumé et comme la quintessence. L'auteur mettait tous ses soins,

non pas à rendre les méditations de son esprit par une expression qui leur fût égale, mais bien à choisir un petit nombre de phrases concises, destinées, avant tout, à provoquer les efforts personnels du lecteur.

C'est à ce genre d'écrits, si éloigné de nos tendances contemporaines à la diffusion et à la prolixité, qu'appartient incontestablement l'article de M. Vitet.

J'ai présenté d'une façon bien insuffisante le puissant enchaînement d'idées par lequel il procède. Il m'a fallu, pour abréger, retrancher un certain nombre de phrases de cette exposition où chaque mot avait été choisi et ne pouvait pas disparaître. Il n'y a pas, dans ce style, une épithète qui n'ait sa portée, et qui ne soit faite pour donner lieu à toute une méditation. On peut relire ces pages plusieurs fois ; on peut, à diverses reprises, s'abandonner aux réflexions qu'elles provoquent : il est certain qu'on ne repassera point par les mêmes pensées. Ces phrases énergiques et significatives recèlent tout un monde de considérations morales, philosophiques, religieuses. On ne sait ce que l'on doit admirer davantage, ou de la vigueur avec laquelle elles sont dites, ou de la nouveauté avec laquelle elles sont pensées.

X

Il semble que tout ait été dit sur chacun des

points que M. Vitet touche en passant d'une main si ferme et si vigoureuse ; et cependant, il est facile de faire voir que l'auteur rencontre presque partout des aperçus véritablement neufs et véritablement saisissants.

Je ferai ce travail pour deux ou trois des considérations qu'il présente.

XI

N'y a-t-il pas toute une théorie dans les réflexions si concises de M. Vitet sur les miracles ?

Le miracle est une intervention de l'être libre et intelligent, laquelle modifie l'action des lois ordinaires de la nature.

S'il en est ainsi, sur quelle analogie et sur quel prétexte l'homme peut-il raisonnablement se fonder, pour défendre au Créateur d'accomplir, dans la proportion de sa nature souveraine, ce que lui-même réalise dans la mesure de sa science progressive ?

« Que faites-vous, en effet, vous, faible atome, « imperceptible créature, pendant que vous défen- « dez au maître souverain, au grand ordonnateur « des choses, le moindre écart, une infraction quel- « conque aux lois qu'il a créées ? Ne les violez-vous « pas, ces lois, dans la mesure de votre puissance, « chaque jour, à toute heure et de toute façon ? Cet « arbre, cette plante que l'ordre naturel fait fleurir « en été, vous les couvrez de fleurs en hiver ; vous

« changez la saveur, la forme de ces fruits, la cou-
« leur de ces fleurs ; vous contournez ces branches,
« ces rameaux, vous les faites pousser, grandir
« contre nature. Et ce n'est pas seulement sur la
« végétation, sur les objets inanimés que vous
« exercez vos caprices ; combien d'êtres vivants
« sont par vous transformés, détournés de leur voie
« régulière ! Combien subissent par votre fantaisie
« les missions les plus inattendues, les plus étranges
« destinées ! Ce ne sont là sans doute que de petits
« miracles ; mais, proportion gardée, les plus grands
« se font-ils autrement ? Les uns comme les autres
« sont des infractions volontaires à l'ordre apparent
« de la nature : l'ordre réel en est-il altéré ? L'en-
« chaînement des effets et des causes est-il inter-
« rompu parce que nos jardiniers font certaines
« boutures, inventent et composent d'inexplicables
« variétés ? Non : pourquoi dès lors ne pas admettre
« que, dans un étage au-dessus, dans un ordre plus
« général, d'autres genres de perturbations, des
« guérisons subites, des transformations in-
« croyables, des actes de volonté ou d'intuition
« sans exemple, se puissent accomplir sans que
« l'ordre universel soit menacé ni compromis ?
« Tout dépend du degré de puissance que vous
« attribuez à l'auteur de ces actes, à celui qui, te-
« nant toute chose en sa main, peut aussi bien
« produire l'exception que la règle (1). »

(1) *Revue des Deux-Mondes*, la Science et la Foi, p. 693.

XII

Avec la page que je viens de citer, on écrirait aisément un livre.

Quelle figure feront désormais tant de philosophes qui s'obstinent à regarder les miracles comme un caprice de Dieu, incompatible avec sa majesté souveraine? Cet exercice de sa toute-puissance est tellement inhérent à sa nature, que le fait même de la création, tel que la raison humaine est obligée de l'admettre, est le premier et le plus éclatant de tous les miracles. Celui-là « domine tous les autres par « ordre de date et d'évidence. Ce n'est pas un de « ces faits dont la preuve ne nous est parvenue que « par récit, par témoignage, soit écrit, soit tradi- « tionnel. Tous les récits se peuvent contester, tous « les témoins se peuvent récuser; ici le fait parle « lui-même, directement ; il est patent, irréfutable. « C'est l'histoire de nos premiers parents, du com- « mencement de notre race, car notre race a com- « mencé : ceci ne fait pas question. Il n'en est pas « de l'homme comme de l'univers ; aucun sophiste « n'oserait dire que l'homme ait existé de toute « éternité. La science sur ce point est d'accord avec « la tradition, et détermine à des signes certains « l'époque où cette terre a pu être habitable. « L'homme a donc pris naissance un certain jour, « et il est né, cela va sans dire, tout autrement « qu'on ne naît aujourd'hui, premier de son espèce,

« sans père ni mère par conséquent. Dès lors les « lois de la nature, pour cette fois du moins, n'ont « point eu leur effet. Une puissance supérieure, « agissant à sa guise, a opéré, en dehors de ces lois, « plus simplement, plus promptement, et le monde « a vu s'accomplir un fait évidemment, nécessaire- « ment surnaturel (1). »

XIII

J'ai rarement rencontré un argument plus heureux en faveur des miracles.

Ce qui lui donne plus de prix encore, c'est que, d'après toutes les règles de la saine logique, la providence de Dieu n'a pas besoin d'être justifiée deux fois.

Dès qu'un seul miracle a été, non-seulement possible, mais inévitable, mais nécessaire, à ce point que le méconnaître ou le nier, ce serait fermer les yeux à l'ordre même des choses dans lequel nous vivons, la cause est gagnée : il ne saurait plus y avoir de procès. Or, c'est une grande habileté de polémiste, d'avoir choisi, comme l'a fait si heureusement M. Vitet, précisément le seul et unique miracle qui se refuse au témoignage des preuves historiques. Si l'incrédulité soulève des doutes contre les dispositions des témoins les plus sincères ou l'authenticité des monuments les plus décisifs,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, la Science et la Foi, p. 695.

M. Vitet la sort hardiment de cet ordre de preuves. Il n'est plus question ici de l'autorité du témoignage des hommes. Les réflexions de la philosophie pure suffisent pour amener la raison la plus sévère à admettre un nouveau fait après tous ceux que la science constate, un fait qui témoigne de l'intervention spéciale, particulière, surnaturelle de la puissance divine.

XIV

M. Renan paraît avoir été particulièrement sensible à l'argument de M. Vitet.

Le second volume de son *Histoire des Origines du Christianisme*, intitulé *les Apôtres*, prend la peine d'opposer une réponse particulière à cette puissante objection.

Voici cette réponse :

« Pour soutenir la réalité du miracle, on fait « appel à des phénomènes qu'on prétend n'avoir « pu se passer selon le cours des lois de la nature, « la création de l'homme par exemple. La création « de l'homme, dit-on, n'a pu se faire que par une in- « tervention directe de la Divinité, pourquoi cette in- « tervention ne se produirait-elle pas dans les autres « moments décisifs du développement de l'univers. — « Je n'insisterai pas sur l'étrange philosophie et « l'idée mesquine de la Divinité que renferme une « telle manière de raisonner; car l'histoire doit « avoir sa méthode indépendante de toute philo-

« sophie. Sans entrer le moins du monde sur le « terrain de la théodicée, il est facile de montrer « combien une telle argumentation est défec- « tueuse. Elle équivaut à dire que tout ce qui n'ar- « rive plus dans l'état actuel du monde, tout ce « que nous ne pouvons pas expliquer dans l'état « actuel de la science, est miraculeux. Mais alors le « soleil est un miracle, car la science est loin d'a- « voir expliqué le soleil; la conception de chaque « homme est un miracle, car la physiologie se tait « encore sur ce point; la conscience est un miracle, « car elle est un mystère absolu ; tout animal est « un miracle, car l'origine de la vie est un problème « sur lequel nous n'avons encore presque aucune « donnée. Si on répond que toute la vie, toute âme « est, en effet, d'un ordre supérieur à la nature, on « joue sur les mots. Nous voulons bien l'entendre « ainsi, mais alors il faut s'expliquer sur le mot « miracle. Qu'est-ce qu'un miracle qui se passe tous « les jours et à toute heure? Le miracle n'est pas « l'inexpliqué; c'est une dérogation formelle, au « nom d'une volonté particulière, à des lois con- « nues. Ce que nous nions, c'est le miracle à l'état « d'exception, ce sont des interventions particu- « lières, comme celle d'un horloger qui aurait fait « une horloge, fort belle il est vrai, à laquelle ce- « pendant il serait obligé de temps en temps de « mettre la main pour suppléer à l'insuffisance des « rouages. Que Dieu soit en toute chose, surtout « en tout ce qui vit, d'une manière permanente,

« c'est justement notre théorie, nous disons seu-
« lement qu'aucune intervention particulière d'une
« force surnaturelle n'a jamais été constatée. Nous
« nions la réalité du surnaturel particulier, jusqu'à
« ce qu'on nous ait apporté un fait de ce genre dé-
« montré. Chercher ce fait avant la création de
« l'homme, pour se dispenser de constater des mi-
« racles historiques, fuir au delà de l'histoire, à
« des époques où toute constatation est impossible,
« c'est se réfugier derrière le nuage, c'est prouver
« une chose obscure par une autre plus obscure,
« c'est contester une loi à cause d'un fait que nous
« ne connaissons pas. On invoque des miracles
« qui auraient eu lieu avant qu'aucun témoin
« existât, faute d'en pouvoir citer un qui ait eu de
« bons témoins. (1) »

XV

Je n'ai pas voulu supprimer un mot à ces pages, ni laisser au lecteur la peine d'y recourir.

Je ne pense point que l'instance présentée ici par M. Renan ait la moindre force.

Elle repose, comme on le voit sans qu'il soit besoin de l'expliquer, sur une confusion.

En même temps, elle triomphe mal à propos d'un embarras qu'elle seule suppose.

L'instance repose sur une confusion.

(1) *Les Apôtres*. Introduction, pp. XLV-XLVII.

En un certain sens, toute cause seconde atteste la puissance d'une cause première.

S'il plaît à une définition de qualifier de miracle l'intervention de cette cause première dans l'ordre permanent de ses effets naturels, en ce sens tout phénomène de la nature se résout en dernière analyse en un miracle. « L'homme, disait M. Royer-Collard, en parlant de la recherche des causes secondes, a fait dériver son ignorance de la source la plus élevée. »

Il aurait pu dire, dans le même sens et avec plus d'exactitude, l'homme cherche à établir, le plus exactement possible, la série des effets, c'est-à-dire la loi, sans cesser jamais de rattacher l'origine de cette série et l'explication de cette loi à la cause première, à la cause en soi.

Là n'est point la difficulté ni la confusion.

La confusion commence au moment où l'auteur des *Apôtres* fait rentrer la création première dans la série des faits qui attestent et réalisent la loi physique.

Nulle métaphysique vraiment digne de ce nom ne niera cet axiome : que le premier terme de la série dans l'ordre de l'être n'est pas compris dans la série. Les grands philosophes de tous les temps n'ont pas eu d'autre principe pour atteindre Dieu par leur raison.

Donc, en se reportant à l'action par laquelle la réalité créée et spécialement l'homme, commence à être, il faut, ou admettre un acte spécial destiné à

ne pas se renouveler sous cette forme d'une initiative créatrice, ou soutenir que la création n'a pas eu lieu, et qu'elle sort, par une évolution hégélienne, d'une lente organisation, procédant par une fatalité inconsciente du non-être à l'être.

Il est bien certain que M. Renan, n'admettant point la création comme un acte distinct, ne saurait admettre l'argument que la logique en tire.

J'aurais aimé à trouver cet aveu dans l'Introduction des *Apôtres*, à la place d'une explication moins claire et moins saisissable pour ceux qui n'ont point l'habitude de ces spéculations.

Quant à cette assertion qu'on se rejette sur la démonstration *à priori* pour éviter de fournir la preuve historique, je ne pense pas que l'auteur des *Apôtres*, accorde à cette insinuation, même la portée d'un trait heureux dans son style. Il sait combien l'exégèse qu'il pratique a de peine à se débattre contre les témoignages de l'histoire.

XVI

Je reviens à M. Vitet.

Les deux échantillons que j'ai cités plus haut, donnent une idée de la puissance philosophique de son argumentation.

Je ferai encore une citation ; ce sera la dernière.

Je ferai entrevoir au moins à mes lecteurs la perspective majestueuse que M. Vitet ouvre sur la philosophie de l'histoire. On pourrait aisément re-

manier à ce point de vue, le récit tant de fois recommencé des civilisations anciennes et modernes.

Il s'agit d'expliquer comment, dans toute l'antiquité et jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, les peuples païens ont vu leur propre religion décroître et s'avilir, dans la proportion exacte où il était donné à la raison humaine de grandir et de se fortifier.

A l'exception des Juifs, « cette modeste peuplade « choisie pour les desseins de Dieu, tout le reste « du monde, en matière religieuse, est livré au « hasard et marche à l'abandon.

« Pourquoi donc seulement en matière reli« gieuse ? Parce que c'est là que la faute a eu lieu. « C'est par la science du divin, de l'infini, de ces « mystères dont nul regard ne peut sans Dieu son« der la profondeur, que follement l'homme a « voulu se faire égal à Dieu. Quant à la science du « fini, la science purement humaine, c'est autre « chose : Dieu n'en est pas jaloux. Aussi que dit-il « au rebelle en l'exilant et en le châtiant ? Travaille, « c'est-à-dire exerce non-seulement tes bras, mais « ton esprit ; sois habile, inventif, puissant, fais « des chefs-d'œuvre ; monte aussi haut que, par « toi-même, ta pensée peut monter : deviens Ho« mère, Pindare, Eschyle ou Phidias, Ictinus ou « Platon. Je te permets tout, sauf d'atteindre sans « moi jusqu'aux choses divines. Là tu trébucheras, « tant que tu n'auras pas, pour te montrer la « route, le secours que je t'ai promis. Tu seras

« idolâtre ; ta raison, ta science, ton bon sens même
« ne t'en sauveront pas.

« N'est-ce pas en effet quelque chose d'étrange,
« dans ce monde de l'antiquité, que l'extrême in-
« fériorité des religions, en égard aux autres con-
« ceptions de l'intelligence humaine ? Ne voyez
« que les arts, les lettres, la philosophie. L'huma-
« nité ne peut pas aller plus haut. Vous êtes au
« sommet de la civilisation. Tout ce que la jeu-
« nesse et l'expérience réunies peuvent enfanter
« de noble et de parfait, vous le voyez éclore : ces
« coups d'essai sont des œuvres de maître qui vi-
« vront jusqu'aux derniers siècles et resteront ini-
« mitables. Maintenant retournez-vous, voyez les
« religions, interrogez les prêtres : quelle étonnante
« disparate ! Vous vous croyez chez des peuples en-
« fants ; jamais d'un même sol, d'un même temps,
« d'une même société, vous n'avez vu sortir des
« fruits si peu semblables. D'un côté la raison, la
« mesure, la justesse l'amour du vrai ; de l'autre
« l'excès presque stupide ou du mensonge ou de la
« crédulité. Sous ces fables puériles percent bien çà
« et là de grands enseignements, débris de la pri-
« mitive alliance entre Dieu et sa créature ; mais
« ce ne sont que vérités éparses, noyées dans un
« torrent d'erreurs. Le grand défaut, l'infirmité de
« ces religions antiques, ce n'est pas seulement le
« symbolisme qui leur sert d'enveloppe, c'est avant
« tout l'obscurité et la stérilité du fond. Elles ne
« sont pas capables de dire un mot net et lucide

« des problèmes de notre destinée. Loin d'en ou-« vrir l'accès à la masse des hommes, elles semblent « prendre à tâche de les cacher aux yeux sous « une couche épaisse d'énigmes et de supersti-« tions (1). »

XVII

La conclusion de M. Vitet le ramène au livre de M. Guizot.

M. Vitet se contente de passer rapidement sur la seconde moitié du volume.

Il signale en particulier l'autorité et la beauté de la cinquième et de la huitième méditation.

Le livre de M. Guizot lui paraît avoir eu sur le mouvement de la polémique contemporaine une influence décisive.

« Une profession de foi si nette et si vigoureuse « ne peut pas être attaquée mollement. Pour ré-« pondre à un homme qui franchement se dit « chrétien, il faut avoir pris son parti soi-même et « déclarer tout haut qu'on est antichrétien. Or « aujourd'hui ceux qui le sont le plus n'aiment « pas toujours à le dire. C'est quelque chose de « bien tranché : notre temps se plaît aux demi-« teintes ; il a le goût des nuances ; on lui fait « baisser pavillon en arborant une couleur. Voilà « comment le christianisme lui-même recueille un

(1) *Revue des Deux Mondes*, la Science et la Foi, p. 698-699.

« certain profit du peu de bruit qu'on fait autour « de ces méditations. Ce n'est pas pour l'auteur le « moindre prix de ses efforts (1). »

XVIII

Rien de plus fin, rien de plus exact que cette remarque.

Les incrédules se gardent bien, pour la plupart, dans le milieu où ils vivent, d'avancer brutalement que Jésus-Christ n'est pas Dieu. Ils se contentent, presque toujours de demi-mots, de sous-entendus, parfaitement compris du reste par les frères et amis. Ils voudraient bien faire passer pour une preuve de bon goût la réserve de cette attitude. La vérité est qu'ils ne tiennent pas à se compromettre, et qu'il leur en coûterait beaucoup de mettre sur la table les dernières cartes de leur jeu. Ils aiment, à leur tour, par une réciprocité qui les met à l'aise, à ne point se voir mis en demeure de se prononcer, par des instances trop pressantes. Ils désirent qu'on leur épargne les professions de foi trop vives et trop accentuées; ils sauveront les apparences dans leurs attaques, si les apologistes veulent bien consentir à les ménager dans leurs réponses.

L'attitude de M. Guizot est devenue plus qu'un exemple; elle a, en quelque sorte, fait loi. Il m'a été donné d'assister à des élections où l'un des can-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, la Science et la Foi, p. 706.

didats était protestant. Interrogé par un membre éminent du clergé sur la façon dont il se comporterait envers le pape au cas où il serait nommé, il répondit par cette simple et décisive parole : « Je « suis protestant comme M. Guizot. »

XIX

Il ne m'arrive jamais, lorsque je fais l'analyse d'un livre, d'avoir d'autre but ou d'autre désir que celui de faire lire l'ouvrage en personne, par quiconque veut bien m'accorder quelque attention. La critique n'est pas faite pour favoriser la paresse, et pour donner à l'ignorance ou à la légèreté la fausse apparence de savoir. Tout au plus nous appartient-il d'épargner au public quelque temps et quelque peine. Il est plus facile de se rendre compte d'une œuvre sur laquelle on a été déjà prévenu, où les grandes lignes du raisonnement ont été indiquées, où un choix fait pour vous, vous met le doigt sur les parties saillantes et vous signale les points sur lesquels vous pouvez glisser plus rapidement.

Aujourd'hui il ne s'agit plus d'un grand nombre de pages à affronter, d'un ouvrage en plusieurs volumes à parcourir, d'un rapprochement à faire entre plusieurs œuvres d'un même auteur. L'article de la *Revue des deux-Mondes* que je viens d'analyser est compris tout entier dans un petit nombre de feuillets. Je le dis à ma honte, il n'est

pas beaucoup plus long dans son ensemble que les pages mêmes où je l'analyse. C'est dire assez qu'aucune excuse ne saurait dispenser personne d'en prendre connaissance. De cette façon je suis bien sûr de pouvoir compter sur la reconnaissance des lecteurs.

XX

Ce n'est pas d'ailleurs une chose qu'il faille passer sous silence ou compter pour peu, que de voir, même une seule fois, un recueil voué à ce qu'on appelle la *libre pensée*, accueillir et insérer un article qui heurte avec tant de fermeté et de vigueur les doctrines de la maison.

Je ne veux pas examiner si le nom de l'académicien illustre qui a signé cette dissertation sur *la Science et la Foi* n'explique pas d'une façon suffisante l'accueil fait à des pages si éminemment chrétiennes. J'aime mieux, dût-on m'accuser d'optimisme, y voir la preuve d'un bon mouvement et l'heureux symptôme d'une tendance vraiment libérale.

Qui n'a pas rêvé dans sa jeunesse, à l'heure fortunée où l'imagination prend son vol et ne trouve rien d'impossible à la ferveur de son audace, qui n'a pas rêvé une revue, un recueil, un journal, où toutes les opinions seraient représentées, accueillies, mises en présence comme en un champ clos, avec leur part égale d'air et de soleil? La vérité, comme une noble dame, devait siéger inac-

cessible et sereine ; elle devait dominer de son calme regard la lice du tournoi. A elle seule devait appartenir, après l'échange régulier des passes d'armes, de juger les coups les plus vaillants et de donner la palme au plus digne.

L'expérience nous apprend bien vite qu'une publication semblable n'aurait d'autre ressource, pour recruter et retenir ses abonnés, que d'envoyer ses prospectus au pays d'Utopie. Chacun de nous veut bien recevoir une revue ou un journal, mais à cette condition expresse qu'on lui dira précisément ce qu'il pense déjà avant de vous lire.

Il n'est personne qui ne professe bien haut l'impartialité d'écouter tout ce qui pourrait le contredire, le désir de connaître tout ce qui pourrait le réfuter, le besoin de n'être pas pris pour un esprit étroit et confisqué par la routine de ses propres idées. Voilà la largeur et l'élévation de vues qu'on se suppose.

Dans la pratique, toute la magnificence de cette théorie s'évanouit en présence de nos habitudes. Non-seulement nous ne nous prêtons point à entrer dans l'esprit des arguments qu'on élève contre nous, mais notre impatience ne suppose pas même la pensée de nous en enquérir et la peine d'en prendre connaissance. Il en résulte que, la plupart du temps, nous lisons dans notre recueil favori le même article, écrit dans le même sens et avec les même idées, depuis l'un jusqu'à l'autre bout de l'année, sans nous en lasser et sans nous en apercevoir.

Je souhaite à la *Revue des Deux-Mondes*, sans oser la lui prédire, cette fermeté d'esprit supérieure, qui lui permettrait de renouveler le bon exemple qu'elle vient de donner. Dans les assemblées délibérantes, au Palais, dans les Académies, on entend et on écoute la défense après l'attaque. C'est peut-être cette rencontre des opinions opposées qui fait le plus grand charme des conversations. Ne voit-on pas tous les jours d'illustres adversaires, heureux de lutter à armes courtoises dans quelque salon hospitalier? Est-il donc si chimérique de penser qu'un jour, peut-être, on retrouvera l'un à côté de l'autre, brochés dans le même numéro, d'illustres contradicteurs dont le principal mérite sera précisément de s'attaquer et de se répondre? Le public aurait ainsi un combat d'escrime véritable où les deux épées seraient en présence, au lieu de tirer au mur chacune de leur côté.

SECONDE PARTIE

LA POLÉMIQUE

CHAPITRE PREMIER

—

M. NICOLAS

—

I

J'ai commencé l'étude du mouvement littéraire chrétien qui s'est manifesté à l'occasion de la *Vie de Jésus*, par l'examen des efforts qu'ont accomplis plusieurs philosophes contemporains pour ramener la raison à cet état où elle est libre d'obéir à son désir de la foi.

C'est en effet un des caractères les plus saillants de notre époque, que l'incrédulité, au lieu d'alléguer, dans la révélation, des obstacles qui l'arrêtent et devant lesquels elle fasse mine de se décourager,

prétende établir *à priori* l'impossibilité de la révélation qui nous éclaire et des miracles qui la prouvent.

Pour aboutir à cette négation, il ne faut pas contester moins que sa personnalité à Dieu et son intelligence à l'homme. Une fois qu'on a conquis, pour nous l'absurdité et pour Dieu le néant, il n'est que trop facile d'en tirer, comme conséquence, l'impossibilité de concevoir entre Dieu et l'homme aucun rapport de médiation, d'enseignement, de salut.

Dans cet état de choses il fallait donc, pour me servir d'un terme de l'école, une discussion *antécédente* à la discussion religieuse.

C'est à quoi ont pourvu cinq œuvres de maîtres différents, que nous avons examinées l'une après l'autre.

Pour rester fidèles à l'esprit de notre analyse et au progrès même des idées, nous nous sommes adressés d'abord à celle de ces œuvres qui nous a paru avoir un caractère plus exclusivement philosophique. L'*Idée de Dieu*, par M. Caro, a pour but de rétablir, en dépit de certains systèmes contemporains, la bienfaisante certitude de la personnalité divine. La *Théodicée* de M. Amédée de Margerie étudie les attributs et démontre l'existence d'un Dieu personnel, tel que la raison doit le concevoir avant que la foi l'écoute. Dans *les Sophistes et la Critique*, le R. P. Gratry aboutit à réduire chacun de ces systèmes à une méthode qui leur est commune, et

cette méthode elle-même à l'impuissance de l'absurdité. Dans ses *Méditations*, M. Guizot commence déjà à poser le problème religieux à côté du problème philosophique, mais il y garde la réserve de la discussion abstraite et n'arrive point jusqu'au nom des personnes. M. Vitet, sous le prétexte modeste d'examiner le livre de M. Guizot, résume sous ce titre : *La Science et la Foi*, l'essence des réflexions les plus rigoureuses et les plus neuves qu'on puisse présenter sur les rapports généraux de la révélation et des sciences morales.

II

Il nous reste à parcourir successivement les discussions de la polémique, les critiques de l'histoire, les définitions de la théologie.

Le premier polémiste dont j'entretiendrai mes lecteurs leur rappellera un nom bien connu et déjà honorablement placé dans leurs souvenirs : je veux parler de M. Auguste Nicolas, l'auteur des célèbres *Études sur le Christianisme*.

J'ai dit célèbres, et je ne me rétracte pas. Ce n'est pas là une de ces épithètes complaisantes, faites pour exprimer un désir plutôt que pour constater une réalité.

Ce n'est pas un médiocre honneur pour un laïque d'avoir écrit l'ouvrage le plus propre, de notre

temps, à être mis entre les mains d'un homme du monde, lorsqu'il se sent pris de la nostalgie des choses divines. Non pas que ce livre soit destiné à produire sur une oreille endurcie l'effet du tonnerre qui terrassait saint Paul sur le chemin de Damas, mais n'est-ce pas déjà beaucoup de se tenir sur la route du ciel et de l'enseigner à ceux qui la demandent ?

Le dernier ouvrage de M. Nicolas est intitulé : *La Divinité de Jésus-Christ, démonstration nouvelle tirée des attaques de l'incrédulité et faisant suite aux Études sur le Christianisme.*

III

Il y a tantôt trois ou quatre années, je m'étais rendu, à l'époque des bains de mer, tout à l'extrémité du département du Calvados, dans un imperceptible village situé sur les bords de l'Océan. Ce village s'appelle Langrune. Une falaise médiocrement élevée se prolonge en suivant le rivage de la mer. A la marée basse, elle laisse, entre elle et le flot qui se retire, une vaste plage couverte de sable fin où les baigneurs viennent promener leurs rêveries. C'est là que, chaque jour, je voyais de ma fenêtre l'auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme* se promener sur la grève, entre deux personnes : à sa gauche, un moine jeune encore, d'une belle et austère figure et qui lui ressemblait ; à sa droite, un adolescent portant le cos-

tume laïque; entre les deux l'écrivain qui les écoutait tour à tour, et qui m'apparaissait ainsi comme un trait d'union entre la religion et le monde (1).

C'est là, en effet, le véritable caractère de ce talent puissant et original. M. Nicolas n'est pas le théologien de profession, puisqu'il n'en porte pas le costume et n'en revendique pas l'autorité; et cependant il est quelque chose de plus qu'un simple laïque, tant la science qu'il déploie est exacte et profonde. Il a assez vécu dans le monde pour ne se trouver étranger à aucune des objections qu'on y soulève; il est assez familier avec l'enseignement théologique pour n'ignorer aucune des explications par lesquelles on répond à l'incrédulité.

La situation véritable du polémiste : est celle d'un homme qui ne cesse pas de réserver son intelligence, alors même que le cœur a déjà pris son parti. Il ne s'enquiert pas de quelle valeur peuvent être les difficultés qu'on lui oppose. Il ne se plaint jamais lorsqu'on le contraint à répéter une explication qu'il vient de donner à l'instant même. Il ne trouve aucun adversaire trop faible ni trop petit : il ne refuse de suivre son contradicteur sur aucun terrain, ni de soutenir le combat avec aucune arme que ce puisse être. Il ne demande qu'une chose à celui qui l'interroge, c'est,

(1) Je ne veux pas réveiller ici une grande douleur. Tout lecteur chrétien connaît aujourd'hui la destinée du jeune Auguste par les *Mémoires d'un père sur la vie et la mort de son fils*.

après que son adversaire s'est développé à son aise, de vouloir bien l'écouter à son tour.

IV

L'ouvrage de M. Nicolas est divisé en seize chapitres.

A ne point tenir compte de ceux que l'auteur consacre à l'Introduction et au Résumé, comme aussi de ceux où la même question se trouve continuée d'un chapitre à l'autre, je trouve, si je ne me trompe, que l'auteur a concentré les efforts de sa controverse sur onze ou douze points essentiels.

Il y aurait sans doute un grand profit en même temps qu'un grand charme, à l'écouter sur chacun de ces points, à lui demander tour à tour ses conclusions sur la manière de poser les questions religieuses et d'y appliquer la méthode philosophique, sur la personne, la divinité, la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur les prophéties qui annoncent la révélation du Nouveau Testament, les Évangiles qui la renferment et les miracles qui l'attestent, sur la mort et la résurrection du Sauveur des hommes, sur le rôle des Apôtres, de l'Église, et en particulier de la sainte Vierge par rapport à l'économie de la religion et au salut du genre humain. Tout est essentiel dans ce livre. Toutefois, certaines questions se distinguent entre toutes, non par plus d'importance, mais par une plus grande généralité.

A ce titre, il me semble que j'aurai donné à mes lecteurs quelque idée du travail de M. Nicolas, en leur faisant connaître de quelle façon vigoureuse il traite tour à tour la position du problème critique, la question des miracles et de la divinité de Jésus-Christ.

V

Le plus grand art de la polémique ne consiste pas, comme on pourrait le croire, à discuter les questions qui lui sont soumises. Ce n'est là qu'une supériorité inférieure ; le génie de la controverse n'est pas là. La solution des questions dépend beaucoup moins de l'éloquence avec laquelle on les débat que de la sagacité avec laquelle on les pose. Rien de plus visible dans les assemblées délibérantes. Ceux qui peuvent le plus pour la conduite des votes et le gouvernement des partis ne sont pas toujours les orateurs dont la parole est capable des longues dissertations. A côté, et souvent au-dessus d'eux, se placent ces esprits nets et incisifs qui ont par-devers eux ce que j'appellerais volontiers le coup d'œil des questions. Ils savent discerner à première vue de quelle façon elles doivent être posées, suivant qu'il importe à leur politique de les voir résolues dans tel sens ou dans tel autre. C'est ainsi encore que toutes les législations du monde se sont préoccupées, tant au civil qu'au criminel, de savoir à qui incomberait la preuve. La position d'un accusé n'est plus la même, suivant

qu'au moment de la prévention il est présumé par la loi, ou coupable, ou innocent.

Le même raisonnement s'applique aux conflits soulevés par l'incrédulité entre la raison et la foi. Sous ce rapport le doute s'est transformé, il a changé d'attitude du dix-huitième siècle au dix-neuvième.

VI

Au dix-huitième siècle, la thèse de l'incrédulité est la suivante.

« Sans doute il faudrait croire : on devrait croire : « il serait meilleur de croire. Mais on rencontre à « ce parti des difficultés et des contradictions que « la raison ne saurait dévorer, des obstacles qui « l'arrêtent, des difficultés qui la confondent ; si « bien que, tout compte fait et malgré l'incontesta- « ble avantage que trouverait le genre humain à « posséder, comme on le prétend, une religion ré- « vélée, il faut bien, tout en le déplorant, en venir « à reconnaître que cette révélation n'existe pas. « L'homme est réduit à s'en tenir à ses propres lu- « mières dont il fera bien de se contenter. »

Ainsi, pour tout dire en un mot, la possibilité métaphysique d'une révélation est admise en principe par ces philosophes. Ce qui les arrête, ce qui les choque, ce sont les difficultés de détail dans la pratique, l'insuffisance des probabilités, l'insuppor table contradiction ou la notoire insuffisance des témoignages historiques.

VII

Au dix-neuvième siècle et de notre temps le problème ne se pose plus dans les mêmes termes.

Je représenterais volontiers toute la polémique de l'Encyclopédie par le syllogisme conditionnel suivant, si l'on veut me permettre d'employer pour une fois ces formes de l'école, si vivement recommandées par Leibnitz.

MAJEURE.

Il y a une révélation, si cette révélation est suffisamment attestée par l'histoire.

MINEURE.

Or cette révélation n'est pas suffisamment attestée par l'histoire.

CONCLUSION.

Donc il n'y a pas de révélation.

Tous les efforts de la secte ont porté, comme on le voit, sur la mineure. En effet, si cette mineure était suffisamment établie, le raisonnement deviendrait irrévocable et la conclusion ne pourrait plus se contester.

VIII

Le syllogisme de l'incrédulité contemporaine n'est plus le même. On peut le formuler ainsi :

MAJEURE.

Toute révélation supérieure à la raison humaine implique contradiction.

MINEURE.

Or le christianisme est une révélation supérieure à la raison humaine.

CONCLUSION.

Donc le christianisme implique contradiction.

Ici, l'effort de la discussion ne porte plus sur la mineure, laquelle n'est point contredite, mais sur la majeure, malgré l'ancienne règle scolastique, que « les majeures ne doivent jamais être contestées. »

Il en résulte que le caractère de la polémique antichrétienne s'est complétement métamorphosé. Les philosophes du dix-huitième siècle se retranchaient dans des obstacles et des contradictions de détail. Ce qui les arrêtait, ce n'était point la discussion de principes mais les difficultés d'exécution.

De notre temps, c'est le contraire que nous avons sous les yeux.

Nous aurions beau triompher mille fois sur les questions d'histoire, d'authenticité, de témoignage, on n'en prétend pas moins retourner contre nous le vieil adage (*ab actu ad possibile valet consequentia*). Au lieu de dire comme les anciens dans l'invincible force de leur sens commun : « Tout ce qui existe, tout ce qui est constaté dans l'ordre de la réalité, est par cela même démontré possible dans l'ordre des idées, » on n'hésite pas à renverser la proposition et à soutenir avec un aplomb propre à déconcerter les faibles, que tout ce qui est démontré impossible par les raisonnements logiques d'un système préconçu ne saurait exister en effet, quelque haut que la réalité le proclame.

IX

Cette nouvelle attitude de l'incrédulité se trouve admirablement expliquée dans une note de la page 68 (chapitre IV). Je voudrais bien qu'aux éditions prochaines cette note passât dans le texte. Rien n'est plus facile à un auteur dont les éditions se succèdent si rapidement. Celle que j'ai entre les mains et dont je me sers pour écrire mon analyse, est la troisième. Il est vrai qu'alors le livre venait pour ainsi dire de paraître.

M. Nicolas rappelle ce qui s'est passé, au témoi-

gnage de l'Évangile, lorsque Jésus-Christ guérit miraculeusement l'aveugle-né.

« Les pharisiens firent venir pour la seconde « fois, dit le texte sacré, celui qui avait été aveugle, « et lui dirent : Rendez gloire à Dieu, nous savons « que cet homme est un pécheur. »

« Voilà, « ajoute M. Nicolas, » voilà la méthode « qui part de l'inconnu, de ce qui est en question, « et qui oppose le préjugé à l'examen du fait. Que « répond maintenant celui qui avait été aveugle? « — Je ne sais pas, leur dit-il, si c'est un pécheur; « je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à « présent je vois. — Voici la méthode d'observa- « tion qui part du fait, abstraction faite de ses « conséquences. Les pharisiens modernes nous « disent pareillement : Nous savons que les mira- « cles sont impossibles. A quoi nous répondons, « comme l'homme de l'Évangile : Je ne sais pas « si les miracles sont ou ne sont pas possibles ; je « sais seulement que Jésus a rendu la vue aux « aveugles et ressuscité des morts, et j'en appelle « à la discussion des preuves qui l'établissent. »

La question ainsi posée intervertit complétement le rôle des deux parties adverses.

Jusqu'à présent l'incrédulité s'était arrogé le droit exorbitant de soulever des objections sans avoir jamais exposé de doctrines. Aujourd'hui, par une manœuvre nouvelle, elle a entrepris, comme le dit excellemment M. Nicolas (1), de nous

(1) Chapitre xvi, page 456.

faire connaître « ce qu'il faut admettre pour ne pas croire.

« Dans cet état de choses, c'est elle à son tour « qui s'expose » et qui vient proposer des thèses dogmatiques. La critique a cessé d'être la discussion des livres sacrés ; elle est devenue l'Évangile du néant divin.

X

Chose étrange ! Il est résulté de cette nouvelle attitude, non pas, comme ils se l'imaginaient, un surcroît de force en leur faveur contre les preuves authentiques sur lesquelles s'appuie la religion ; mais, tout au contraire, par un résultat inattendu, une véritable faiblesse pour leurs raisonnements, dès qu'on veut prendre la peine de s'en rendre compte. Je suis fermement résolu à ne rien dire de blessant pour eux ; mais enfin je suis bien obligé de me transporter, pour les entendre, dans l'ordre d'idées où il leur convient de se placer.

Or, voici ce que l'esprit le plus impartial est obligé de reconnaître.

Ils ont beau feindre, avec plus de politesse peut-être que de sincérité, d'examiner les preuves historiques sur lesquelles reposent la croyance ou les faits de l'ordre surnaturel, il n'en est pas moins certain qu'au point où en est leur pensée, cet examen n'est qu'une pure affaire de forme et ne saurait en aucun cas être pris au sérieux.

Il faut se montrer juste envers ses adversaires; il ne faut point les accuser aisément de manquer de logique et de déraisonner.

Un esprit convaincu par des raisons démonstratives ou prétendues telles, que le surnaturel est impossible et qu'aucun miracle ne saurait avoir lieu, ne peut pas procéder sérieusement à la discussion critique d'un miracle. Son savoir-vivre a beau paraître s'y prêter, la vérité est que son intelligence s'y refuse absolument; les paroles mêmes dont se sert en cette occasion le commun des hommes ont perdu pour lui toute valeur et toute signification. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un homme auquel on aurait, à tort ou à raison, persuadé le décès de son meilleur ami. Il n'y saurait songer que pour le voir enterré dans le tombeau où on a dû le déposer. Vous sera-t-il bien facile de persuader à cet homme qu'il a quelque chance de rencontrer désormais cet ami dans les sociétés qu'ils fréquentaient l'un et l'autre? Obtiendrez-vous aisément qu'il se rende dans une maison tierce, avec une espérance véritable de l'y retrouver et de l'y entretenir?

Il en est de même du critique contemporain. C'est pour lui qu'a été écrit le vers célèbre du *Plutus* d'Aristophane :

Tu ne me persuaderas pas, alors même que tu me persuaderais.

Ce sont là les hommes auxquels Notre-Seigneur faisait allusion, lorsqu'il défendait aux pharisiens

de lui demander des miracles, ajoutant qu'ils ne croiraient pas davantage pour en avoir vu.

Je ne dis donc rien de blessant ni d'exagéré, lorsque je signale l'aveuglement logique auquel leurs propres systèmes condamnent les critiques de nos jours. Je ne prétend pas les outrager mais bien plutôt les plaindre, en leur faisant remarquer que, dans toute la force du terme, ils n'ont plus la pleine liberté ni l'entière disposition de leur propre esprit. Leurs systèmes soulèvent en effet l'étrange prétention de renverser les conditions de la connaissance humaine. Tandis que chaque ordre de facultés a un objet qui lui est propre et jouit dans sa sphère d'une certitude entière et irréductible, toute leur doctrine se borne à supprimer la certitude historique, en la subordonnant au jugement et à l'appréciation de nos autres facultés.

XI

La discussion qui précède aboutit sans peine à ce résultat fort satisfaisant pour la raison, que l'erreur antichrétienne se trouve soumise à la même loi qui gouverne toutes les erreurs humaines.

L'esprit humain ne s'est jamais trompé qu'à la condition de s'amoindrir et de se mutiler lui-même. Tandis que l'incrédulité nie le témoignage de l'histoire et traite de légendes les faits les mieux constatés, uniquement parce que ces faits l'embarrassent, le matérialisme nie la connaissance de l'âme par

elle-même ; l'idéalisme, la perception du monde physique par l'intermédiaire des sens ; l'athéisme, la notion de l'infini fournie à l'esprit par l'entendement. Chacun de ces systèmes, athéisme, idéalisme, matérialisme, établit, avec le même avantage et la même autorité, que les notions dont il conteste la valeur et méconnaît l'origine ne sauraient en effet lui être données par le moyen de connaître auquel il lui a pris fantaisie de se réduire.

Je ne voudrais donc pas que l'incrédulité contemporaine parût à certains esprits en possession d'une situation exceptionnelle.

Ce serait, comme on le voit, se méprendre étrangement.

Elle ne fait qu'user à son tour des négations auxquelles les erreurs de tous les temps ont emprunté leurs sophismes, et demandé les principes de leurs raisonnements.

XII

Je ne puis m'empêcher de trouver habile cette fin de non-recevoir découverte et pratiquée si à propos par l'incrédulité contemporaine, surtout lorsque je considère les explications plus que médiocres par lesquelles les esprits les plus avisés ont été réduits à se tirer des miracles de l'Évangile. Je ne crois pas qu'un chrétien puisse lire sans orgueil et nos adversaires sans embarras, les chapitres 6, 7 et 8 de notre auteur, intitulés : *les Pro-*

phéties (1), *les Évangiles* (2), *les Miracles* (3).

C'est à dessein que je me sers du mot orgueil pour désigner cette satisfaction permise et salutaire d'une intelligence qui revendique ainsi la légitimité de sa foi.

Je ne sais pas pourquoi nous tous, qui croyons, nous finissons par nous laisser dire ou par souffrir qu'on nous donne à entendre, qu'une raison vraiment forte et véritablement maîtresse d'elle-même ne saurait accepter la lumière de la révélation.

Il semble, à les entendre, qu'il faille nécessairement y mettre du sien et dévorer des difficultés insurmontables, pour accepter des mains de Dieu ce complément indispensable de notre raison. Nous sommes vraiment bien bons de nous laisser traiter ainsi, lorsqu'ils en sont réduits, en dépit de leur superbe, à digérer tant d'absurdités et de contradictions pour le vain plaisir de raccourcir et de découronner leurs connaissances. Il faut voir de quels arguments ils se contentent, de quelles hypothèses ils se satisfont, à quelles explications ils s'efforcent de croire, pour connaître tout le prix de la sécurité avec laquelle le chrétien se repose dans l'établissement de sa religion et de sa foi.

XIII

Je ne veux pas entrer dans les détails de la polémique.

(1) Page 104. — (2) Page 155. — (3) Page 200.

Ce serait assurément pour moi un grand plaisir, et pour mes lecteurs un grand profit, de suivre M. Nicolas dans la discussion de chaque miracle et de chaque prophétie. Ils auraient plus d'une fois l'occasion d'admirer avec quelle puissance l'orateur et l'écrivain font valoir les raisons du penseur et du philosophe.

M. Nicolas fait ressortir avec beaucoup de justesse l'équivoque que présente le mot si injustement exploité de *surnaturel*.

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les miracles paraîtraient moins naturels que l'ordre constant de la création.

Si l'on veut me permettre une comparaison vulgaire, mais saisissante, un Dieu qui maintiendrait à tout prix l'ordre physique, en dépit des raisons morales nées de la liberté de l'homme qui peuvent lui conseiller de l'interrompre ou de le suspendre, ressemblerait de tout point à une mère qui, pour conserver intacts l'ordre et l'arrangement de sa maison, refuserait à son fils de le coucher quand il est malade, ou de fermer les volets des fenêtres lorsque pendant le jour les rayons du soleil l'empêchent de dormir. Eh! qu'importent ces dispositions matérielles auprès de la maladie qu'il faut conjurer? Je dirai de même dans l'ordre métaphysique : qu'importent l'arrangement géométrique du monde et l'inexorable maintien de ces lois matérielles, auprès du bien moral de l'homme et de l'appui qu'il plaît à la Providence de Dieu de prêter à notre vertu?

XIV

Puisque j'ai déjà hasardé une comparaison, on me permettra d'y ajouter ici une anecdote.

Cette anecdote prouve, à moins que je ne me trompe bien, combien notre raison doit être discrète à revendiquer les droits prétendus qu'elle élève si volontiers contre la possibilité des miracles. On a bientôt fait de sourire, lorsqu'on s'entend rappeler une fois de plus l'antique distinction entre ce qui est *contre* la raison et ce qui est *au-dessus* de la raison. L'orgueil de l'intelligence humaine, malgré nos bonnes résolutions, ne nous permet pas d'avouer aisément ni la défaite ni l'infériorité de nos facultés. Nier un miracle qui nous humilie nous paraît plus court et plus facile que de le constater et de nous y soumettre.

Il ne faudrait pas croire cependant que, même en dehors du miracle proprement dit, cet aveu d'impuissance et de faiblesse ne soit jamais exigé de notre raison.

C'est précisément ici que se place l'anecdote dont je parlais.

XV

La légende rapporte qu'à la mort du moine Roger Bacon, l'inventeur de la poudre et des lu-

nettes, on découvrit dans sa cellule, soigneusement enfermé dans un tiroir, un objet étrange, une sorte de boîte recouverte d'un œil de verre. Lorsqu'on regardait au travers, on voyait s'agiter en dessous une espèce de monstre, dont aucun animal de la création n'offrait l'analogue. Pour comble de prodige, tandis que la petite boîte tenait tout entière dans la main, l'animal fantastique qui apparaissait aux regards était aussi gros que la tête d'un enfant, malgré l'impossibilité métaphysique de concevoir un pareil volume dans un espace aussi étroit.

A cette description, on a déjà reconnu le microscope.

Aujourd'hui que nous sommes familiarisés avec sa théorie comme avec son emploi, le mot nous est facile à dire. C'est une merveille sur laquelle l'habitude nous a blasés et qui n'a plus rien de capable de retenir notre attention. Mais, si l'on veut bien se reporter par la pensée à la première surprise de ceux qui visitèrent la cellule du moine, il est facile de concevoir l'épouvantement dans lequel pouvait les jeter cette contradiction palpable et visible d'un objet plus grand renfermé dans un plus petit.

Supposez que la boîte ne puisse s'ouvrir et son contenu se vérifier, que les lois de l'optique et l'effet des verres grossissants demeurent inconnus et inexpliqués, je demande quel parti peut prendre la raison en cette occurrence, sinon de s'abstenir

et d'attendre, sans rien expliquer comme sans rien contredire, que la vérité se fasse avec le temps et le progrès des sciences.

XVI

Pourquoi me refuserait-on d'appliquer à la théorie des miracles le fait que je viens de rapporter? Pourquoi se hâter, comme le font ces découragements précipités et en quelque sorte volontaires, de crier au scandale, comme si notre esprit n'était pas destiné, après l'existence de ce monde, à vivre la seconde vie de l'éternité? N'est-il pas plus sage, au lieu de se débattre contre des faits auxquels l'évidence nous contraint à nous rendre, de les accepter dans leur réalité matérielle, malgré ce qu'ils peuvent avoir d'inaccessible aux explications de nos raisonnements? N'est-il pas permis d'espérer surtout, lorsque ce progrès nous a été promis par Dieu, que ces difficultés et ces contradictions apparentes se résoudront un jour d'elle-mêmes, absolument comme les plus simple notions de la physique permettent à un homme de notre temps de ne plus se laisser interdire par les merveilles du microscope ou la portée des lunettes télescopiques?

XVII

J'aurais voulu entrer dans de nouveaux détails, et particulièrement analyser les cinq chapitres qui se rapportent à la personne de Jésus-Christ, les

chapitres IX et X (1), puis le chapitre XI intitulé *Nouvelle Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (2), enfin les chapitres XII et XIII qui traitent l'un de sa *Mort* (3), l'autre de sa *Résurrection* (4).

Ces cinq chapitres forment en quelque sorte le cœur de l'ouvrage. C'est là surtout que le lecteur trouvera la discussion des faits après celle des principes. On pourrait, en laissant de côté la question des méthodes et l'exposition des systèmes, réduire à ces pages essentielles la substance de cet excellent livre. C'est là surtout qu'on sent l'homme capable, et appelé « plus que beaucoup d'autres, à raison de la place que lui ont faites des travaux antérieurs, à répondre aux récentes attaques dont la divinité de Notre-Seigneur a été l'objet (5). » C'est là, suivant les termes du secrétaire de Sa Sainteté, Mgr Mercurelli, que « l'inanité et l'absurdité du sophisme deviennent assez évidentes pour que tout ce scandale tourne en un ample profit pour la religion. »

Mais en de pareils sujets j'aime mieux prendre sur moi de me taire que de me borner : la critique n'est pas là pour remplacer l'écrivain, mais pour avertir le lecteur. De pareilles démonstrations se répètent et ne s'analysent pas.

Quant à juger la valeur de cette discussion, toute

(1) Page 247-271.— (2) Page 327.— (3) Page 352.— (4) Page 365.
(5) Lettre de Monseigneur l'archevêque de Paris à l'auteur, 12 février 1864.

la polémique de M. Nicolas n'est en quelque sorte, d'un bout à l'autre, que le commentaire et la justification de l'arrêt sévère porté par M. Larroque sur M. Renan : « Cet art de substituer à la vérité nue « la vérité de la couleur, de combiner les textes « avec goût, de les solliciter doucement jusqu'à « ce qu'on les ait amenés à dire ce qu'on veut « qu'ils disent, est le renversement des règles « de bonne et sévère critique admises jusqu'à ce « jour (1). » Ceux qui connaissent les œuvres de cet écrivain ne l'accuseront point d'avoir parlé par une prévention favorable au catholicisme.

XVIII

M. Nicolas consacre un chapitre spécial à la *Vierge Marie, Mère de Dieu et mère des hommes* (2).

On reconnaît ici l'auteur du livre intitulé : *la Vierge Marie et le plan divin*, lequel ne renferme pas moins de quatre volumes.

Je regrette que M. Nicolas, sans doute dans la crainte louable de se répéter, n'ait pas donné plus de développement encore à ce chapitre. Du moment où il prenait le parti d'intervertir l'ordre des questions et de renvoyer à la fin de son ouvrage les prétendues difficultés relatives à la sainte Vierge que M. Renan a soulevées au début de la *Vie de Jé-*

(1) *Opinion des déistes rationalistes sur la Vie de Jésus*, par M. Larroque.

(2) Chap. xv, p. 421.

sus, j'aurais voulu qu'il profitât de cette circonstance. Il aurait pu, sans être accusé d'introduire un épisode, donner ici quelques développements de plus, alors même que ces développements ne seraient rentrés qu'indirectement dans le cadre rigoureux de sa polémique. La paresse humaine est telle, que l'auteur ne doit jamais attendre de son auditoire la force d'aller chercher dans un autre de ses ouvrages ce que cet auteur a déjà pris la peine d'y développer. Le plus sûr est de recommencer courageusement sa démonstration, et, s'il se peut, de lui donner dans l'expression un autre tour, une forme nouvelle, afin que les lecteurs de votre premier ouvrage, s'il s'en rencontre quelques-uns parmi ceux auxquels vous parlez, retrouvent et revoient sans fatigue une pensée que votre travail littéraire aura ainsi rajeunie.

J'irai plus loin.

J'ose dire, quelqu'effort que l'on ait apporté à l'achèvement de sa pensée et à l'élucidation de sa parole, qu'aucun écrivain ne saurait recommencer un développement, sans que ce développement emprunte à ce dernier effort de l'esprit une clarté et une vigueur nouvelles.

C'est là peut-être la véritable raison qui a communiqué tant de force et tant d'éclat aux travaux que les apologistes ont opposés les uns après les autres à M. Renan. Chacun d'eux avait déjà, pardevers lui, les recherches d'une longue science; chacun d'eux avait déjà écrit pour venger l'honneur

de la religion et revendiquer sa certitude, des ouvrages considérables où ils avaient déployé les trésors de leur érudition et la verve de leur éloquence. Le jour où ils se sont trouvés en face de la *Vie de Jésus*, ils n'ont eu besoin, pour se trouver au niveau de leur tâche, que de donner à leurs démonstrations générales un caractère individuel et particulier. Il leur a suffi de concentrer, sur cette forme particulière et restreinte de l'incrédulité, toutes les défenses et toutes les apologies auxquelles ils avaient laissé jusqu'alors le caractère d'une généralité non définie. Comme aucune des objections présentées avec tant d'art par l'auteur de la *Vie de Jésus* n'est véritablement neuve et véritablement inattendue, ils n'ont eu qu'à se répéter et qu'à se restreindre. De là cet air de parfaite aisance, cette pleine et entière possession de leur sujet, cette vive et franche liberté d'allures qui signalent des écrits tels que ceux de M. Nicolas. On y sent d'un bout à l'autre que ce ne sont point des recherches improvisées pour la nécessité du moment et hâtées en vue de l'urgence. Ce n'est pas là le feu d'une artillerie hors de service et mal remontée pour parer à une attaque qui nous prendrait au dépourvu, mais bien plutôt l'emploi normal et régulier d'une force longtemps exercée par de savantes manœuvres et pour laquelle combattre et vaincre ne sont qu'un jeu.

XIX

Je veux, en terminant, dire un mot sur le style de M. Nicolas.

Il ne faut plus chercher ici le calme et le sang-froid des dissertations que nous avons précédemment analysées. Ce n'est plus le philosophe qui garde tout son intérêt pour les idées et qui se défend de toute passion à l'égard des personnes. Nous n'avons plus seulement à suivre un raisonnement plus ou moins compliqué, mais nous nous trouvons embarqués dans les ardeurs de la polémique. Je ne saurais en faire un reproche à M. Nicolas, et je vais jusqu'à dire que j'y vois bien plutôt un mérite.

C'est assurément une fort belle et une fort grande chose que ce sang-froid et cette impassibilité supérieure qui rendent certains apologistes insensibles aux outrages de l'erreur et aux subtilités de la mauvaise foi. Il est assez plausible de soutenir que la lucidité de l'âme gagne à ce calme, et qu'on discerne mal la vérité au milieu du trouble et de la confusion. Pour moi, je dois le dire, tout en accordant au besoin mon admiration à cette sagesse froide et abstraite, je suis loin de la regarder comme un idéal dont on puisse se contenter et auquel on doive tendre.

L'émotion dans laquelle notre cœur se trouve parfois jeté n'est pas seulement un trouble qui l'égare, mais souvent aussi une lumière qui le pénètre. Lorsqu'on a dit : « Les grandes pensées viennent

du cœur », on n'a pas fait autre chose que reconnaître une vérité, dont nos abus quotidiens de l'analyse et de l'abstraction finissent par nous faire perdre le sentiment et l'usage. Pourquoi refuser d'associer les émotions de son cœur aux impressions de son esprit? Pourquoi rougir de l'horreur naturelle que nous éprouvons pour le mensonge ou du trouble dans lequel nous jette l'attaque impie de nos croyances les plus sacrées? Pourquoi vouloir feindre que nous restons froids lorsque notre âme bouillonne jusque dans ses dernières profondeurs? Que deviendront la vérité et le naturel de notre style, s'il nous faut laisser au dedans de nous-mêmes, sans lui permettre de transparaître au-dehors, la plus grande partie de ce que l'amour et l'indignation nous font tour à tour éprouver?

XX

Je viens, à ce qu'il me semble, de prononcer dans les lignes qui précèdent le mot de mauvaise foi. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'en fais aucune application à qui que ce soit. Ce sont là de ces termes que le respect mutuel des personnes doit exclure de toute controverse. Je ne sais pas si, sous ce rapport, je n'aimerais pas à voir adoucir certains passages du livre de M. Nicolas, ou même effacer quelques expressions trop personnelles. Non pas que j'aie à ce propos la sotte prétention de m'ériger à son endroit en juge des nuances, ni

que je me permette de regarder comme excessives des épithètes qu'il a cru devoir introduire et conserver. Ce que je voudrais faire remarquer, et lui rappeler à lui-même qui le sait assurément mieux que moi, c'est qu'il y a des nuances et des distances pour ainsi dire infinies dans ce qu'on appelle communément la mauvaise foi.

J'ai connu un père de famille dont la vie tout entière peut être citée comme un long modèle de probité, de délicatesse et de vertu. On se serait déshonoré à révoquer en doute une seule de ses paroles.

Il avait cependant une bien singulière coutume.

Il ne lui était vraiment pas possible, alors qu'on lui demandait l'heure, de la répondre au juste et tout à fait exactement.

Il avait conservé, dans sa verte et vigoureuse vieillesse, une telle puissance d'imagination, une telle ardeur, une telle force, une telle impatience de volonté que, malgré lui, son énergique pensée précipitait ou retardait tour à tour la marche inexorable du temps. Lorsqu'il se sentait quelque chose à faire, il hâtait l'heure; lorsqu'il voulait achever quelque œuvre commencée, il ne manquait pas de la retarder un peu. Les enfants, qui connaissaient cette faiblesse de leur père, ne manquaient point de sourire entre eux, en songeant à cette montre élastique qui, consultée de bonne foi par le vieillard, se trouvait toujours retarder ou avancer à propos, suivant l'impatience de son attente ou le besoin de ses désirs.

XXI

Les esprits qu'engagent dans les controverses redoutables et périlleuses de la religion tant de passions, tant de troubles, tant de désirs inassouvis; d'ambitions trompées, d'espérances décevantes; ceux qui se sont laissé surprendre dès les premiers orages de la jeunesse, ou abuser par les premiers détours de la réflexion; ceux qui ont regardé plutôt les intérêts de leur fortune que les devoirs de leur conscience, ou, si l'on veut des motifs moins vils, qui ont consulté plutôt les suggestions de leur orgueil que les conseils de l'humilité, tout ce monde-là est-il bien maître de lui-même dans l'œuvre passionnée des recherches et de la polémique religieuses ?

Vous, croyants, vous vous indignez à cette pensée qu'il leur arrive à chaque instant de voir l'évidence, et de contredire des vérités qui leur crèvent les yeux. Mais êtes-vous bien sûrs qu'ils les aperçoivent en effet, et que leur esprit n'ait point contracté, dans la longue pratique des préventions, des préjugés et des haines, une sorte d'inaptitude constitutionnelle à la perception des vérités les plus palpables ? N'est-ce pas le cas de leur appliquer la belle comparaison de la caverne de Platon ? Ces regards qui ont langui et se sont usés dans la critique, ne se trouvent-ils pas souvent éblouis et comme offusqués, à mesure que les vérités de la religion leur présentent plus de lumière ?

Ne croyez pas aisément qu'ils y mettent de la mauvaise volonté et gardez-vous bien de leur en faire trop vite un reproche.

Non, ils ne refusent point ni de vous écouter ni de vous suivre. Ils détournent bien en effet à votre voix leurs regards appesantis, des objets habituels de leurs pensées et de leurs doutes. Mais, en vérité, ils ne discernent point ce que vous leur montrez. Ce sont leurs oreilles qui entendent et non point leur esprit. Ils n'ont pas cette vision intérieure de l'intelligence qui seule met en possession de l'idée.

La vraie justice est, non pas de les blâmer, mais de les plaindre. Il faudrait, pour réussir auprès d'eux, pouvoir leur rendre le sens du divin qu'ils ont perdu.

Lorsque les matérialistes, poussés à bout, veulent, pour se raffermir, opposer une fin de non-recevoir au spiritualisme, ils ne cessent de répéter, avec une sincérité et une conviction dont il faut bien leur tenir compte, qu'en dehors des phénomènes révélés par l'intermédiaire des sens, il ne leur est vraiment pas possible de rien distinguer ni de rien concevoir. Il faut croire qu'à force de les avoir ainsi combattues et étouffées, les réflexions et la conscience ne leur disent plus rien.

Le même phénomène se passe dans l'ordre de la révélation.

A force de se réduire à leurs connaissances personnelles et aux étroites limites de leur raison, ils

finissent par perdre la faculté d'étendre leurs regards en dehors du cercle qui les renferme. Ils sont comme un homme qui se plaindrait de ne pouvoir dénombrer les étoiles, et qui refuserait le secours du télescope auquel il suffit d'appliquer son regard. Dieu ne nous a point permis de contempler le ciel matériel autrement qu'avec cet auxiliaire de la science, ni d'entrevoir les célestes profondeurs de sa nature et de ses mystères autrement que par l'intermédiaire de la révélation.

CHAPITRE II

M. L'ABBÉ FREPPEL

I

M. l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, a publié sur la question qui nous occupe un volume in-8° de deux cents pages environ. L'édition que j'ai entre les mains, et que je me suis procurée vers le milieu de 1864, c'est-à-dire bien peu de temps après son apparition, est déjà la quatorzième.

Ce volume, dont la plus grande partie avait paru d'abord sous forme d'une série d'articles dans les journaux, renferme pour ainsi dire trois traités séparés : c'est la communauté du sujet qui seule fait l'unité du volume.

Nous y trouvons :

1° *L'Examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan.*

2° *Une réponse à M. Havet, professeur au Collége de France.*

3° *La réfutation de l'édition populaire de la Vie de Jésus.*

Ces trois opuscules sont de longueur inégale : le premier seul a les dimensions et l'ampleur d'un véritable traité ; les deux autres se réduisent pour ainsi dire à de simples réflexions renfermées dans un petit nombre de pages.

Mon dessein est d'écarter de cette analyse tout ce qui se rapporte à la personne de M. Havet, et de ne rien dire des pages où son intervention dans le débat est constatée et combattue.

II

Nous voici pour la première fois en face d'une forme littéraire que nous n'avons point rencontrée encore, dans les études que nous avons faites sur ce combat contemporain de l'incrédulité et de la foi.

Nous avons jusqu'ici analysé les œuvres des philosophes. Au chapitre précédent, nous commençions à trouver dans M. Nicolas la controverse à côté de la dissertation.

Cette fois nous avons à caractériser la polémique, laquelle, dans l'œuvre de M. l'abbé Freppel, va succéder à la simple controverse.

Je veux donner ici à mes lecteurs quelque idée de ce que représente, dans l'ordre littéraire, chacune de ces différentes formes de la lutte.

III

Dès qu'une discussion s'engage sur le détail des idées, cette discussion emprunte son intérêt véritable et fondamental au principe qui se trouve affirmé d'une part et nié de l'autre.

Toute l'œuvre de l'apologie comme de la critique, des exemples que l'une recueille et des exceptions que l'autre soulève, tous les raisonnements laborieusement construits ou les objections subtilement découvertes, n'ont au fond qu'un but et qu'un intérêt : celui d'établir une vérité générale dont le jugement en question est un cas particulier, ou bien de porter à l'empire de ce principe un de ces coups dont son autorité ne saurait se relever.

De là cette idée si juste et si logique, lorsqu'on s'adresse à des intelligences capables d'entrer dans le domaine des abstractions, et qui consiste à substituer tout simplement aux questions particulières pour lesquelles ces individus se passionnent, l'étude plus calme des problèmes généraux.

Les problèmes qui font abstraction des détails, pour ne conserver que l'essentiel, détachent pour ainsi dire les personnes d'elles-mêmes, les élèvent au-dessus de leurs pensées individuelles, les maintiennent dans ces régions supérieures où la vérité peut aisément être contemplée de plus près.

Une pareille façon de procéder demande que,

bien loin d'aborder en détail les pensées de l'auteur qu'on discute, on fasse subir à sa doctrine une sorte de préparation philosophique, qu'on prenne la peine d'en extraire le véritable esprit et la pensée essentielle, qu'on élimine avec soin tout ce qui rappellerait la physionomie ou les habitudes de la personne afin de n'avoir rigoureusement devant soi que des idées, de pouvoir les attaquer sans ménagement et les vaincre sans regret.

Tel est le caractère de la discussion que j'appellerai philosophique.

IV

La controverse ne se renferme point dans ces limites et ne procède point d'après le même esprit.

Il est trop visible que la discussion abstraite des philosophes laisse encore un certain travail à faire. Elle confie une partie de la besogne aux intelligences auxquelles elle s'adresse.

Une opinion ou une doctrine a beau être établie ou réfutée en principe de la façon la plus décisive, il y a malheureusement beaucoup d'esprits qui ne sont pas suffisamment capables de construire à eux seuls les raisonnements que demande une exacte appréciation des conséquences lointaines. Ces intelligences-là se trouvent aisément déconcertées, lorsqu'une opinion se présente sous un masque nouveau et sous une forme inattendue.

La véritable mission de l'apologiste n'est donc

pas toujours suffisamment remplie, alors même que les démonstrations les plus solides ont été établies sur des bases inébranlables.

Il devient nécessaire, en raison de telles ou telles exigences intellectuelles, d'entreprendre et de mener jusqu'au bout un second travail.

Ce travail consiste à approprier aux détails de la question et à l'état individuel des esprits, les vérités universelles que l'on a pu découvrir.

Il ne faut pas dire que la controverse, telle que nous la définissons, est inférieure à la discussion philosophique, ni qu'elle lui est supérieure. C'est simplement autre chose. Comme elle ne procède point par la même méthode, elle n'aboutit point non plus au même résultat. Elle présente cet avantage de pénétrer dans certains esprits où n'arriveraient point les discussions abstraites, comme aussi le désavantage de prendre les questions par leur côté individuel, et, en chaque matière, de laisser précisément de côté les principes.

V

La controverse, tout en tenant compte des personnes, se contente d'opposer des idées à des idées.

Dès que la thèse qu'elle a entrepris d'établir se trouve démontrée, elle s'arrête : elle ne pousse pas plus avant : son but est atteint. Pourvu que la doctrine se trouve fixée entre elle et ses contradic-

teurs, elle ne cherche point à mettre de la partie ni le cœur ni les sentiments.

C'est là précisément la différence qui sépare la controverse de la polémique.

Puisque nous avons affaire, dans l'œuvre de M. Freppel, à une polémique bien caractérisée, il convient d'avoir, sur cette forme littéraire, des idées nettes et décidées.

Je vais procéder brièvement à l'exposition de ces idées.

VI

Les idées concrètes et particulières ont, sur les idées abstraites et générales, un avantage spécial. Il résulte de leur nature même et des tendances propres au cœur humain, qu'elles sont destinées à nous intéresser plus vivement parce qu'elles nous touchent de plus près.

Les idées par lesquelles nous nous représentons les hommes et les choses ne nous laissent point froids et indifférents. Elles ne sont pas cette lumière pâle et glacée qui éclaire sans échauffer et se contente de porter dans les âmes une clarté froide, et pour ainsi dire indifférente. Elles ont un contre-coup et un écho immédiat dans notre cœur. En vertu de cette unité profonde qui constitue l'essence de la personnalité humaine, notre intelligence ne saurait être émue ni intéressée sans que notre sensibilité entre en jeu, sans qu'il s'y

manifeste, même à l'insu de notre initiative, des mouvements de sympathie ou d'antipathie.

Pourquoi serait-il défendu à l'homme qui lutte loyalement contre un adversaire, d'entrer dans un détail plus véritablement humain de la question? Pourquoi lui serait-il permis de signaler une erreur de logique, un vice du raisonnement, une infidélité de la mémoire, une témérité malheureuse de la généralisation, et pourquoi lui serait-il interdit en même temps de laisser transparaître au dehors les émotions diverses par lesquelles son cœur et son âme ont passé, pendant les vicissitudes diverses de ce combat en faveur de la vérité? Pourquoi n'avouerait-il pas avec franchise les anxiétés dont son âme s'est senti assaillie, alors qu'il a pu craindre de voir détruites ou seulement compromises ces vérités qui lui étaient chères? Faut-il qu'il dissimule comme une honte le tressaillement de joie avec lequel il a pu accueillir l'heureuse inspiration d'un argument victorieux? Est-il bien nécessaire qu'il se borne à terrasser la doctrine contre laquelle il lutte, sans laisser jamais échapper un cri dans l'ardeur du combat, sans se permettre un sourire à l'heure du triomphe?

Il me semble que la réponse à de telles questions se trouve faite d'avance.

Ce genre de littérature qui met en jeu dans le débat l'homme tout entier et appelle chaque adversaire à l'emploi de tous ses moyens, c'est préci-

sément la polémique. Non pas qu'elle soit autorisée à n'éviter aucun excès et à ne connaître aucune règle : il y a toujours, dans le combat, des coutumes de loyauté et de respect mutuel dont les discussions les plus ardentes sont tenues de ne point se départir. Autrement ce serait tomber dans un genre de littérature jusqu'où je ne veux point descendre, le pamphlet. Mais, pour rester dans la polémique et n'en point sortir, il est certain que les résultats du débat ne s'arrêtent point à la doctrine de l'écrivain mis en cause : sa méthode, sa personne, tout son être enfin, y sont livrés à la même discussion et soumis aux mêmes arrêts.

VII

Le livre de M. l'abbé Freppel, bien que les titres des chapitres ressemblent à ceux des autres ouvrages que nous avons pu voir, n'a cependant point pour but d'établir telle ou telle thèse en faveur de la religion chrétienne.

En apparence l'auteur y disserte, comme le sujet le comporte, sur les Évangiles (1), et en particulier sur celui de saint Jean (2), sur le surnaturel et les miracles (3), sur la personne de Jésus-Christ (4), sur le Christianisme (5) et sur l'Église (6). Mais, dans M. Freppel, il ne s'agit point d'établir par une démonstration directe et péremp-

(1) Chap. I, p. 12. — (2) Ch. III, p. 24. — (3) Ch. IV, p. 39. — (4) Ch. V, p. 55. — (5) Ch. VI, p. 71. — (6) Ch. VII, p. 91.

toire, ni que les Évangiles attestent l'authenticité des miracles, ni que les miracles prouvent la divinité de Jésus-Christ. L'auteur ne fait qu'effleurer en passant les triomphes du christianisme et la perpétuité de l'Église.

Tout l'effort de la démonstration porte exclusivement sur les assertions de M. Renan.

Il n'est pas même question de rétablir pour le compte de la religion les vérités dont M. Renan a méconnu l'évidence. Il suffit au polémiste d'avoir montré d'une façon péremptoire qu'aucune des négations de la critique n'est en effet établie, et qu'il est singulièrement malaisé à un esprit un peu sain et un peu sincère, de concevoir par quel côté s'expliquent ou s'excusent d'aussi inqualifiables erreurs.

Assurément l'intention de M. l'abbé Freppel n'est point de prouver la mauvaise foi de M. Renan ; et cependant, si l'on voulait mettre en forme toute son argumentation, on ne pourrait guère la présenter autrement que sous l'aspect de ce qu'Aristote appelait le *syllogisme inductif*.

Ce syllogisme consiste à prendre l'une après l'autre les différentes assertions contenues dans la *Vie de Jésus*, et à prouver : ou que ces assertions sont avancées sans que rien les justifie, ou qu'elles sont contraires aux démonstrations les mieux établies.

S'arrêter là, ce serait incontestablement avoir prouvé qu'en effet M. Renan s'est trompé et qu'il est demeuré en dehors de la vérité.

Mais la polémique va plus loin.

Elle affirme plus que nous n'avons dit.

Elle affirme que, là où l'auteur avance une opinion sans preuve, il a le tort de faire tout ce qu'il faut pour paraître avoir démontré ; que là où il va contre les autorités les mieux établies, il est loin d'ignorer ce qu'on pourrait opposer à ses assertions, et qu'il s'arrange, par un artifice littéraire, pour l'atténuer ou pour le laisser dans l'ombre.

VIII

Ici, je le confesse, j'ai hésité quelque temps sur la meilleure manière d'initier mes lecteurs au ton, aux procédés, à la forme des arguments apportés dans cette controverse.

Le texte de M. Freppel est tellement plein, tellement serré, tellement péremptoire, qu'on peut ouvrir tout à fait au hasard ce petit volume, on y trouvera infailliblement, dans la page même sur laquelle on sera ainsi tombé, un argument digne de considération.

J'aurais pu résumer quelques-uns de ces arguments et faire ressortir, d'après l'auteur, la faiblesse des assertions de M. Renan sur les points principaux de la controverse. J'aime mieux citer sans interruption une page on deux. Je choisirai cet extrait tout au milieu d'un des passages à la fois les plus ardents et les plus décisifs.

Il s'agit de la différence que M. Renan prétend

apercevoir ou introduire entre l'Évangile de saint Jean et les trois autres Évangiles.

Il y a, d'après l'auteur de la *Vie de Jésus*, une telle différence entre les discours du Sauveur dans saint Jean et les paroles rapportées par les autres évangélistes, qu'il faut faire son choix entre eux d'une manière absolue.

On va maintenant entendre M. l'abbé Freppel, je ne changerai rien ni à ses paroles ni à ses notes (1).

« Nous sommes bien aise que vous nous ame-
« niez sur ce terrain. Et d'abord, cette différence
« est-elle aussi grande que vous l'imaginez? Sans
« doute elle peut le paraître, lorsqu'on falsifie les
« textes ou qu'on n'en tient pas compte : autre-
« ment, elle diminue de beaucoup. A l'appui de
« votre thèse, vous hasardez, par exemple, cette
« proposition : « C'est seulement dans l'Évangile
« de Jean que Jésus se sert de l'expression de Fils
« de Dieu, ou de Fils, en parlant de lui-même. »
« Ah ! vraiment ! En êtes-vous bien sûr? Ouvrons,
« s'il vous plaît, l'Évangile de saint Matthieu
« (xi, 27), vous y lisez comme moi : « *Toutes*
« *choses m'ont été données par mon Père et nul*
« *ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui*
« *à qui le Fils aura voulu le révéler.* » Le même
« texte se retrouve dans l'Évangile de saint Luc.
« De là, nous passerons, si vous le voulez, à un

(1) *Examen critique de la vie de Jésus*, p. 29.

« autre endroit de saint Matthieu (xxvi, 63). « Le grand prêtre adjure Jésus, par le Dieu vi- « vant, de lui dire s'il est le Christ, le Fils de « Dieu. Certes le moment est solennel. Jésus ré- « pond : « *Tu l'as dit.* » Même affirmation, sous « une forme encore plus directe, dans saint Marc « (xiv, 62), et dans saint Luc (xxii, 70) : « *Ego sum*, « *je le suis.* » Enfin, si cela ne vous suffit pas, « nous terminerons par ce passage de saint Mat- « thieu (xxiii, 19) : « ALLEZ DONC, ENSEIGNEZ TOUTES « LES NATIONS, LES BAPTISANT AU NOM DU PÈRE, DU FILS « ET DU SAINT-ESPRIT. » « Et vous osez nous dire « que « l'Évangile de saint Jean est le seul où Jésus « se serve de l'expression de Fils de Dieu ou de « Fils, en parlant de lui-même ! » Franchement, « avant d'écrire cette phrase, aviez-vous lu les « Évangiles ? Et si vous les avez lus, pour qui donc « écrivez-vous, et quelle idée vous faites-vous du « degré d'intelligence de vos lecteurs ?

« Quand la discussion en arrive à ce point, il est « toujours pénible de la prolonger, parce qu'on « touche involontairement à une question de bonne « foi et de sincérité qui se pose d'elle-même. « M. Renan ignore-t-il simplement, ou tient-il à ce « qu'un public facile à tromper se méprenne sur le « véritable état des choses ? Je ne veux pas répon- « dre ; qu'on en juge par ce que je vais citer : « *Toute une nouvelle langue mystique se déploie* « *dans saint Jean, langue dont les synoptiques* « *n'ont pas la moindre idée* « *monde, vérité, vie,*

« *lumières*, *ténèbres*, etc. (1). » Impossible d'avoir « le ton plus tranchant, et j'ajoute de mystifier son « lecteur avec plus d'assurance. Si l'auteur, qui a « eu le temps d'ouvrir une concordance pour se « donner le facile mérite de compter que le mot « *Fils de l'homme* » revient quatre-vingt-trois fois « dans les Évangiles (2) ; si, dis-je, ce profond cal- « culateur avait jugé à propos de se livrer au même « travail pour les mots qu'il cite, il aurait vu que « chacun d'eux revient quantité de fois dans les « trois premiers Évangiles, et cela dans le même « sens que chez saint Jean ; qu'en particulier le « mot « ténèbres, » pris au sens moral, est em- « ployé douze fois par les synoptiques, et sept fois « seulement par saint Jean. Voilà comment ceux-là « n'ont point la moindre idée de la langue dont se « sert celui-ci ! Pour être en droit d'affirmer, il « faut savoir ; et, lorsqu'on sait, il n'est pas permis « de dissimuler la vérité.

« J'insiste sur ce procédé, parce qu'il est habi- « tuel à l'auteur de la *Vie de Jésus :* toute la nou- « veauté du livre est là. Jamais on n'avait poussé « aussi loin le secret de suppléer à l'insuffisance du « savoir par l'audace des affirmations. C'est surtout « à propos de saint Jean que des infidélités mani- « festes font naître un doute pénible sur le senti- « ment qui a inspiré le choix d'une pareille mé-

(1) *Vie de Jésus*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 133. Quelle merveilleuse découverte ! (*Note de M. l'abbé Freppel.*)

« thode. Je n'en citerai pour le moment qu'un « exemple entre cent. M. Renan attaque le carac« tère historique de la naissance de Jésus à Beth« léem : à cet effet, il cherche à s'appuyer sur l'É« vangile de saint Jean. « *Jean*, dit-il, *ne savait rien « du voyage de Bethléem ; pour lui Jésus est sim« plement « de Nazareth » ou « Galiléen »* (1) : et il « allègue deux circonstances (I, 45-46 ; VII, 41-42). « En vérifiant les citations, on trouve que ce n'est « pas l'évangéliste qui parle, mais les Juifs et Na« thaniel encore imbu des préjugés de sa nation. « Cela n'empêche pas M. Renan d'écrire en toutes « lettres : *Pour Jean, Jésus est simplement « de « Nazareth » ou « Galiléen.* » Le lecteur ignorant « ou crédule sera induit en erreur par deux textes « que l'on cite en se gardant bien de les reproduire ; « et c'est probablement tout le résultat qu'on vou« lait obtenir.

« Passons sur ces détails, qui nous mettraient en « face d'une hypothèse que je ne veux pas discu« ter (2). »

IX

Je n'ajoute aucune réflexion à la citation qui précède.

Autre part, M. l'abbé Freppel reproche à l'auteur de la *Vie de Jésus* de prodiguer au bas des

(1) *Vie de Jésus*, p. 21.
(2) *Examen critique de la Vie de Jésus*, p. 89-90.

pages les renvois, les titres de chapitre, les indications mises en notes comme autant d'autorités à l'appui du texte principal, sans que ces notes indiquées comme moyen de vérification aient aucun rapport direct avec les propositions avancées dans le livre, sans qu'elles aboutissent ou même qu'elles tendent le moins du monde à les établir.

Ici encore j'apporterai, comme exemple de cette critique, une page de M. l'abbé Freppel ; ce sera la dernière dont j'enrichirai ce chapitre.

« L'auteur de la *Vie de Jésus* n'a vraiment pas « la main heureuse dans le choix des textes et des « citations. Les passages qu'il allègue en faveur de « sa théorie, ou ne prouvent rien ou prouvent con- « tre lui, de telle sorte qu'il nous met dans l'alter- « native de supposer, ou qu'il ne les a pas lus ou « qu'il ne les a pas compris. C'est ainsi que, pour « pouvoir attribuer à toute la première génération « chrétienne la croyance à la proximité de la fin du « monde, il renvoie son public (est-ce que son « public lit l'Écriture sainte?) à la IIe épître de « saint Paul aux Thessaloniciens et à la IIe épître « de saint Pierre, ch. III (1). Or, il se trouve pré- « cisément que saint Paul a écrit son épître pour « prouver le contraire : — *Nous vous conjurons,* « *mes frères, de ne point vous laisser si vite ébran-* « *ler dans vos sentiments, ni effrayer comme si le* « *jour du Seigneur était proche* (2). » Quant à

(1) *Vie de Jésus*, p. 275.
(2) IIe aux Thessal., II, 1, 2 et suivants.

« saint Pierre, il croit si peu à l'approche des der-
« niers jours, qu'il cherche à prévenir les fidèles
« contre « les imposteurs artificieux » qui répan-
« dent cette opinion : « *Il est une chose que vous ne*
« *devez pas ignorer, mes bien-aimés, c'est qu'un*
« *seul jour devant le Seigneur est comme mille ans,*
« *et mille ans comme un seul jour* (1). » Mais ce
« qui dépasse tout ce que l'on peut attendre, même
« de la part d'un romancier, c'est que M. Renan a
« cru voir dans l'Apocalypse la durée du monde
« fixée à trois ans et demi (2). Le délai est un peu
« court. Voici le texte : « *Mais les deux ailes du*
« *grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle*
« *s'envolât dans le désert en son lieu, où elle est*
« *nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un*
« *temps, hors de la présence du serpent* (3). » A
« l'aide de quel télescope nouveau l'honorable mem-
« bre de l'Institut a-t-il découvert à cet endroit que,
« d'après saint Jean, le monde dût finir en l'année
« 71 ou 72? Il n'y a pas dans tout cela une syllabe
« qui se rapporte à la catastrophe finale. Ce qui le
« prouve, c'est qu'après cette époque mystérieuse,
« durée probable d'une persécution contre l'Église,
« le dragon ou Satan continue comme auparavant à
« faire la guerre aux Saints (4) (5). »

(1) IIe Ép. de S. Pierre, III, 8.
(2) *Vie de Jésus*, p. 276.
(3) *Apocal.*, XII, 14.
(4) *Ibid.*, XII, 17.
(5) *Examen critique de la Vie de Jésus*, p. 29-32.

X

Ce serait sortir tout à fait des bornes de la critique et m'arroger indûment un véritable droit de justice, que de me prononcer ici sur la question de savoir si, oui ou non, M. Renan a toujours été de bonne foi. Examiner une pareille question, la discuter, la résoudre, ce ne serait plus mettre en cause l'écrivain, mais l'homme lui-même.

C'est là ce que je me garderai bien de faire.

M. l'abbé Freppel paraît, en plusieurs endroits de son livre, avoir été préoccupé et comme obsédé de cette pensée, qu'une telle ignorance des faits dans un savant aussi érudit, ou une telle audace des affirmations dans un critique aussi circonspect, ne pouvait s'expliquer que bien malaisément.

M'est-il permis de faire ici une hypothèse pour venir en aide à la charité qu'on doit toujours à un adversaire ?

Qui doute que M. Renan soit convaincu de la fausseté des Évangiles, du mensonge de la révélation et de la pure humanité de Jésus-Christ? Comment cette intelligence partie de si loin, nourrie de traditions si opposées, s'est-elle laissé entraîner à des affirmations si téméraires et si orageuses? Quelles raisons, quels arguments si déterminants et si spécieux a-t-elle bien pu se donner pour passer d'un pôle à l'autre pôle, pour se laisser aller de la foi convaincue du lévite, non pas seulement à la

morne abstention du doute, mais encore à l'apostolat du scepticisme et de l'incrédulité ?

Les esprits qui ont parcouru ces voies douloureuses ignorent toujours eux-mêmes comment ils ont franchi cet intervalle. Souvent ils se trouvent arrivés aux dernières extrémités sans s'être encore bien avoué à eux-mêmes qu'ils étaient en effet sortis des régions paisibles de la foi.

Une fois que l'âme est entrée dans cet état où non-seulement elle ne peut plus pratiquer la foi pour son propre compte, mais où son irritation et sa haine la rendent incapable de supporter aucune croyance chez les autres, il ne lui reste plus qu'à faire passer dans les esprits le même doute et les mêmes négations. Elle ne se contente plus de pratiquer le doute, elle entreprend de le plaider ; et, comme il arrive à tous les avocats du monde, parmi les raisons dont elle s'arme, il en est, pour parler avec le poëte latin, « il en est de bonnes, il en est aussi de mauvaises, il en est beaucoup de détestables. »

Il n'est donc pas étonnant, lorsqu'on en vient à examiner le détail de ces raisons, que beaucoup paraissent extrêmement faibles.

L'auteur s'en réfère tacitement à la conviction pleine et entière où il est lui-même de la fausseté de la religion. Il ne s'agit pas pour lui d'établir péremptoirement cette fausseté par tel argument plutôt que par tel autre. Il demande qu'on le juge sur l'ensemble du plaidoyer. Volontiers affirmerait,

il, pour peu que vous eussiez le mauvais goût de le presser, qu'il est bien bon après tout de chercher à expliquer la résurrection de Lazare, ou tel autre miracle également rebelle à l'interprétation des critiques. Il vous dira que ces tentatives d'explication ne sont au fond que des concessions faites à la médiocrité et à l'impatience des esprits; que les intelligences vraiment fermes et vraiment éclairées n'en sont plus à ignorer que tout miracle et toute manifestation du surnaturel sont impossibles *à priori*.

Dans ce système, il est difficile de se rendre compte du degré d'étrangeté et d'imprévu où peuvent se laisser entraîner les illusions d'un écrivain, de la complaisance et de la faiblesse avec lesquelles il traitera ses hypothèses les plus chimériques, de la facilité avec laquelle il s'empressera de se rendre aux arguments qu'il aura lui-même construits, aux raisons qu'il aura pris la peine de se donner.

Pourquoi voudrait-on qu'un faiseur de systèmes dans l'ordre des idées fût sujet à de moindres aberrations que les inventeurs et les demi-savants dans l'ordre des réalités pratiques?

Ne voit-on pas tous les jours des hommes sensés et raisonnables d'ailleurs sacrifier à de faux calculs et à des théories mal digérées leur repos, leur position, le propre patrimoine de leurs enfants? Ils sont tellement prévenus des découvertes qu'ils poursuivent, ils se croient tellement sûrs de leurs inventions, ils perdent tellement

le sens et l'intelligence des difficultés pratiques, qu'ils en viennent à ne plus même apercevoir des erreurs de théorie et des obstacles d'exécution dont un regard moins prévenu se trouverait, à première vue, choqué et arrêté.

C'est par des exemples pareils que je m'explique les aberrations que le plus simple bon sens trouve si souvent l'occasion de signaler dans des ouvrages fort savants, ou qui ont au moins la prétention de l'être.

Il ne faut pas croire que l'érudition ait, de préférence à toutes les autres sciences, le privilége de se soustraire aux hallucinations de la fantaisie ou à l'entraînement des passions. Elle finit souvent, comme ces inventeurs de systèmes dont je viens de parler, par se laisser tellement remplir de ses propres idées, qu'elle ne discerne plus ce qu'elle prouve de ce qu'elle avance. Sans qu'elle s'en aperçoive, elle substitue l'ardeur de ses convictions à la justesse de ses raisonnements. A force de vivre dans son doute, elle s'y habitue à ce point qu'il lui paraît tout simple et tout naturel de le voir accepter sur parole, sans qu'on la chicane trop sur sa démonstration. Elle a la prétention d'en faire, sur sa propre autorité, la foi nouvelle du genre humain.

XI

Je n'ai rien dit encore de l'édition destinée par M. Renan à l'éducation du peuple.

Le livre de M. Freppel contient une quarantaine de pages à ce sujet. Elles forment la dernière partie du volume et se trouvent distribuées en deux chapitres sous ce titre : « *Une édition populaire de la Vie de Jésus de M. Renan* (1). » C'est surtout ici que les paroles de M. l'abbé Freppel sont empreintes tout à la fois d'indignation et de tristesse. J'avoue franchement que, malgré mes efforts pour demeurer calme afin de rester impartial, je n'ai pu m'empêcher d'être ému et affligé.

Je trouve que M. Renan nous apparaît aujourd'hui à une bien grande distance de lui-même.

Je me souviens encore de paroles émues et élevées que je ne veux pas citer. M. Renan déclarait hautement et avec une certaine solennité préméditée, que de pareils débats sur l'essence de la religion doivent se passer tout entiers dans des régions supérieures à celles où le peuple, consolé par la foi, souffre, travaille et prie, sans songer à secouer sa destinée ni à méconnaître son Dieu. M. Renan nous donnait alors à entendre, non pas avec le dédain du XVIIIe siècle, mais dans un sens vraiment tendre et compatissant, que la religion était *bonne pour le peuple*. C'est elle en effet qui comble par la foi le vide des intelligences, et qui supplée par la grâce à la défaillance des courages. L'auteur de la *Vie de Jésus* paraissait craindre alors de ravir, même au plus humble des enfants des hommes, le

(1) Pages 151-176.

précieux trésor de sa croyance. Je trouvais quelque chose de touchant et de philosophique dans cette sollicitude qui ressemblait à de la tendresse, et qui paraissait redouter pour le vulgaire les atteintes du doute, comme on craint pour la pudeur de l'enfance la honte du scandale.

Ici, j'avoue que je suis au bout de mes conjectures charitables. Je n'ai pas pu venir à bout de comprendre pour quel grave motif M. Renan a renoncé à cette règle de conduite.

Je le comprends d'autant moins que le procédé employé par M. Renan dans sa petite édition populaire exclut toute idée et tout soupçon d'enseignement.

M. Freppel fait remarquer avec beaucoup de justesse que l'écrivain a supprimé toute discussion, tout éclaircissement, toute note, toute citation. Je ne crois pas, si ma mémoire est fidèle, qu'à part le nom de l'historien Josèphe, inscrit par hasard comme renvoi au bas d'une page, il y ait dans toute l'étendue du volume rien qui ressemble à une preuve alléguée, ou à un moyen de justification proposé au lecteur.

Dès lors, la méthode employée dans le petit opuscule abrégé et intitulé *Jésus*, est donc purement et simplement la méthode d'autorité. On peut parcourir ces pages et se convaincre par soi-même de l'embarras qu'éprouverait, à contrôler tant d'assertions diverses, un homme, même de la science la plus étendue et de l'érudition la plus exacte. La

grande édition n'y est pas même citée, et cependant les intelligences plus inquiètes et plus curieuses que les autres pourraient y trouver les moyens de s'y renseigner.

Il ne s'agit donc point pour le peuple de demander à cet évangile nouveau aucune conviction réfléchie. Il ne s'agit point de le mettre à même de choisir entre la révélation qu'on lui propose d'abandonner, et cette science nouvelle à laquelle la critique contemporaine le convie.

La révélation chrétienne est admise par le sens commun à attester en sa faveur l'autorité des docteurs et des martyrs, dix-huit siècles de croyance, de civilisation et de vertu. Mais la critique devrait avoir aujourd'hui trop de prétention à l'évidence des démonstrations scientifiques pour souffrir jamais qu'on la croie sur sa parole, sans même lui demander comment elle prouve. On peut lui dire, sans blesser, je pense, son amour-propre, que son autorité à elle est bien jeune, bien récente, bien novice. Il ne manquera pas d'esprits malins pour prétendre que c'est là une manière singulière d'appeler le peuple à la réflexion et à la critique, que de lui refuser avec tant d'aplomb, dans les mêmes pages, la légitime satisfaction de pouvoir vérifier ce qu'on lui atteste. La critique n'est plus alors une discussion à laquelle on le convie, mais un dogme nouveau qu'on lui impose.

XII

Je n'insisterai pas davantage sur l'audace de cette méthode, plus particulièrement étrange chez des hommes qui s'attribuent la mission de revendiquer l'indépendance de l'esprit humain.

Je me demande seulement, pour entrer dans le système qu'ils professent, de quelle utilité peut être pour le peuple la biographie de ce Jésus qu'ils appellent un homme.

Le peuple, dont ils parlent sans l'avoir pratiqué, ne connaît point ces raffinements et ces nuances qui ouvrent toujours une porte de derrière à toutes les assertions de la critique. Comprenez donc ce que vous faites ; et, s'il est bien dans votre dessein d'aller jusque-là, sachez prévoir et sachez vouloir cette révolte des âmes dont il vous plaît d'être les promoteurs.

Le peuple ne subtilise pas : il ne sait pas prendre les choses autrement que par leur grand côté. Si le Christ n'est pas le Fils de Dieu, si cependant il s'est cru tel, s'il a souffert ou voulu que l'humanité l'adorât, ne cherchez pas d'équivoque et ne nous proposez pas de palliatif; il faut de toute nécessité qu'il soit ou un fou qui nous a séduits, ou un imposteur qui nous a trompés.

Je ne m'inquiète pas de savoir si, avec tous les raffinements dela critique et de la science, on pourrait bien échapper par quelque ingénieux détour à

cette accablante alternative. J'irai plus loin, et, pour vous faire la part plus belle, je m'empresse de vous le concéder sans discussion. La véritable question n'est pas là. Il s'agit de savoir si vous empêcheriez jamais le peuple, au cas où vous auriez le malheur de le convaincre, si vous l'empêcheriez de ramasser de la boue et des pierres pour les jeter à son tour à celui qui aurait ainsi trompé sa prière et surpris ses adorations.

XIII

Je regrette que M. l'abbé Freppel n'ait pas développé davantage ses remarques sur l'édition populaire de la *Vie de Jésus*. Il était plus autorisé que personne à présenter une réflexion que je me contenterai d'indiquer en quelques lignes.

Si la vie, si la mort de Jésus-Christ ne sont pas en effet la vie et la mort d'un Dieu descendu sur la terre pour le salut des hommes, bien des choses ne s'expliquent plus dans cette existence, dès qu'on les rabaisse à notre mesure et qu'on les réduit pour les expliquer au point de vue purement humain.

Je me rappelle que j'apprenais, dans mon catéchisme, ces belles paroles : « Jésus-Christ a souffert comme homme, et comme Dieu il a donné un prix infini à ses souffrances. » Ne pourrait-on pas, dans une certaine mesure, retourner la proposition? Ne pourrions-nous pas dire à notre tour : « Jésus-

Christ a parlé et a agi comme Dieu; mais comme homme, s'il n'avait été que cela, il aurait dû parler, il aurait dû agir d'une autre façon? » Il me semble que plus d'un ouvrier, puisqu'il vous convient de les mettre en scène et de leur adresser votre appel, s'écriera encore de notre temps, en recevant d'une bouche purement humaine ces conseils de renonciation et de sacrifice, ce que murmuraient autrefois les pharisiens en présence de Jésus : « *Durus est hic sermo*, cette parole est dure. » Venues d'un Dieu, de pareilles exhortations sont des préceptes qui ordonnent et persuadent. Venues d'un homme, elles vous choquent et vous rebutent; elles vous arment contre la perfection au lieu de vous y aider.

XIV

Je ne dirai plus qu'un mot pour terminer.

M. Renan pense et écrit que « le peuple a perdu la foi (1). »

Cette assertion est doublement inexacte.

Elle est inexacte d'abord en ce qu'il prend la partie pour le tout.

Elle est inexacte en ce qu'il ne se rend pas un compte fidèle de l'état moral où se trouvent aujourd'hui, même les âmes dont il parle, tant qu'elles demeurent éloignées de la religion.

« A quel peuple, dit éloquemment M. l'abbé

(1) Avertissement de l'édition populaire, p. VI.

« Freppel, à quel peuple s'adresse M. Renan? Est-« ce au peuple français? Nous en sommes tous et « nous voulons en être. Est-ce aux populations des « campagnes, aux ouvriers des villes? Qui lui a donné « le droit de les insulter en disant « *que le peuple « a perdu la foi, qu'il serait inutile de le ramener « aux vieilles croyances surnaturelles ?* » Où donc « lui, enfant de la Bretagne, a-t-il vu ce peuple-là? « Ignore-t-il que la foi catholique est vivante dans « ces braves familles de cultivateurs et d'artisans « qui sont l'honneur et la force du pays? Ses sou-« venirs sont-ils tellement effacés qu'il ne sache « plus qu'à l'époque de l'année où nous sommes, « depuis la capitale jusqu'au dernier hameau des « Pyrénées, les fidèles se pressent dans les églises « trop étroites pour les recevoir? Qu'il se donne « donc la peine de sortir un dimanche matin de son « cabinet, pour assister à un office de sa paroisse : « il verra si le peuple a perdu la foi (1). »

Il faut bien reconnaître cependant, comme l'évidence l'atteste, qu'un certain nombre d'hommes se sont écartés des pratiques et paraissent avoir renoncé aux abris tutélaires de la foi.

C'est peut-être sur ces natures rebelles en apparence, que s'atteste avec le plus de force l'empire de la religion.

Qui n'a entendu prononcer, à propos de ces révoltes passagères et de ces éloignements momen-

(1) Page 158.

tanés, la touchante parole que les pères ne manquent point de faire entendre lorsqu'ils se voient délaissés par leurs enfants : « Il reviendra ! » Ils savent bien en effet qu'ils reviendront alors que les passions seront calmées, alors que les tentations ne leur conseilleront plus de se réfugier dans le doute. Ils reviendront ! N'est-ce pas dire hautement que, partie des régions paisibles de la croyance, l'âme est faite pour y revenir infailliblement, comme ces astres qui semblent s'égarer dans l'immensité des cieux, et que ramène à leur point de départ la loi même du mouvement qui les emporte ?

Si l'on venait dire à ces hommes qui vivent aujourd'hui avec tant de sécurité en dehors des enseignements et des pratiques de la foi, qu'il leur faut y renoncer et que tout retour leur sera fermé impitoyablement, vous les verriez aussitôt, non pas, comme on pourrait se l'imaginer, prendre leur parti avec une sécurité froide, mais, tout au contraire, jeter un coup d'œil d'inquiétude et d'anxiété sur cette mère qu'on va leur ravir à tout jamais. Ils veulent bien la négliger et s'éloigner d'elle, mais ils aiment à se répéter tout bas, au milieu de leurs rébellions et de leurs infidélités, qu'elle est là pour les recevoir et pour les accueillir, que leurs révoltes ne décourageront pas sa tendresse, ni leurs égarements son pardon.

Ceux qui ont charge d'âmes et qui passent leur vie à déplorer ces longs intervalles d'indifférence et de doute par lesquels la vie morale et religieuse

de tant de personnes se trouve pour ainsi dire suspendue, ne se plaignent pas de la dureté des cœurs, mais de l'ignorance des esprits. A cet égard, j'ai entendu dire, ces jours derniers, un mot qui m'a frappé.

La femme d'un notaire de province qui, déjà âgée, promène habituellement un regard de surveillance sur ce qui se passe dans l'étude de son mari, voyait avec un vif regret la *Vie de Jésus* circuler de table en table et de pupitre en pupitre. En vain la pieuse dame épuisait-elle sa rhétorique à convaincre ces jeunes hommes du danger que cette lecture offrait à l'ignorance de leurs esprits : « Croiriez-vous, Monsieur, me disait-elle, qu'ils en « étaient pour la plupart à ignorer leur religion, à « ce point que le livre de M. Renan leur a véritablement révélé la vie et les paroles de Jésus-« Christ! *Ils ne pouvaient pas croire que Notre-« Seigneur eût fait tant de choses.* »

Je terminerai mon chapitre sur cette dernière parole. N'est-ce pas un des signes de notre temps que des gens, nés chrétiens et ayant reçu le sacrement du baptême, en viennent à cette extrémité, d'apprendre à connaître la religion dont ils portent le nom, dans les ouvrages mêmes de ceux qui écrivent pour la détruire?

CHAPITRE III

MONSEIGNEUR MEIGNAN

I

Lorsque j'ai entrepris de faire connaître à mes lecteurs les principaux ouvrages qu'avait suscités, de la part des écrivains catholiques, la *Vie de Jésus* de M. Renan, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver dans ces analyses tant d'intérêt et surtout tant de variété.

Il est bien entendu que le mérite de la critique n'y est absolument pour rien. Ce qui fait la portée de ces travaux, c'est que chacun y a apporté le plus pur de son esprit et le meilleur de ses connaissances. Jamais ne s'est mieux vérifiée cette loi de l'entendement humain, qui nous montre la vérité, une par son essence, et cependant accessible par mille chemins divers. Autant il y a de façons différentes de l'attaquer et de la méconnaître suivant le caprice de nos erreurs ou

de notre révolte, autant il y a de démonstrations correspondantes, toutes armées d'arguments nouveaux, toutes apportant avec elles une évidence originale.

Le lecteur va vérifier sur-le-champ l'exactitude de cette remarque.

Après le résumé de tant de controverses et la reprise si souvent répétée du même débat, il va lui sembler qu'il aborde pour la première fois cette thèse de la certitude historique, victorieusement opposée à l'incrédulité contemporaine, tant la polémique de Mgr Meignan va lui paraître neuve et inattendue.

II

La forme du livre, intitulé : *Les Évangiles et la Critique au* XIXe *siècle*, doit d'abord être remarquée.

L'auteur prend soin de nous rappeler, dans une préface de quelques lignes seulement, que ce volume tout entier n'est pas autre chose qu'une série de leçons professées à la Sorbonne pendant l'année 1863, à la faculté de théologie dont Mgr Meignan était l'un des professeurs les plus distingués.

L'usage de publier ses leçons est trop répandu dans le monde des lettres pour qu'il soit à propos de soulever à cet égard aucune difficulté, ou de hasarder aucune réserve.

On pourrait se demander cependant jusqu'à

quel point les conditions de la leçon parlée rentrent dans les conditions d'un chapitre écrit.

Il n'est presque point de professeurs qui apportent dans leur chaire, comme le faisait Jean-Baptiste Say au cours d'économie politique des Arts et Métiers, des pages amenées à leur forme définitive, et telles qu'on pourrait les destiner à un volume sur le point d'être livré à l'impression. Jean-Baptiste Say donnait scrupuleusement lecture à son public des lignes qu'il avait tracées à l'avance ; il n'y ajoutait ni une réflexion ni un renseignement ; il n'en changeait ni un mot ni une syllabe.

Ce n'est point là le procédé des professeurs de nos facultés ; ce n'est point en particulier la méthode de Mgr Meignan.

La parole n'est pas faite pour garder la même sobriété et la même retenue que le style écrit. Ce dernier doit avoir horreur d'un mot superflu ; la parole doit au contraire compter, dans une certaine mesure, sur le relâchement d'esprit et les distractions des auditeurs. Elle doit songer que celui qui écoute n'a point la ressource de ramener son regard sur la page précédente et d'y rafraîchir sa mémoire. Elle doit, si elle est prudente, descendre, sans le laisser soupçonner, au niveau des esprits médiocres et inattentifs, de façon à ne laisser personne en arrière. L'orateur devient ainsi comme le centre d'un groupe. Il est des auditeurs qu'il pousse en avant et dont la pensée devance sa parole; il en est d'autres auxquels il est obligé de

tendre la main et qu'il lui faut remorquer après lui, sans que sa pensée en soit retardée ni sa démarche alanguie.

Quelque travail que l'écrivain prenne la peine de faire subir aux premières données de l'orateur, les chapitres d'un livre ainsi conçu et ainsi exécuté n'en demeurent pas moins de véritables leçons avec leurs allures et leurs conditions propres.

III

Le professeur qui s'adresse au public, dans une chaire de faculté, ne doit pas perdre de vue que son auditoire est essentiellement libre et essentiellement mobile. A côté de l'homme studieux qui y cherche une science sérieuse et suivie, vient s'asseoir fréquemment l'amateur tout à la fois distrait et curieux, qui ne demande que l'attrait et l'intérêt du moment. Il n'est pas possible, pour peu qu'on veuille observer tout à fait envers son auditoire les égards qui lui sont dus, de renvoyer sans précaution les spectateurs de la leçon actuelle à la leçon suivante, ou de continuer de plain-pied, dans l'enseignement du jour, la démonstration commencée la semaine précédente.

Une des conditions essentielles de l'enseignement, en face d'un auditoire qui s'abstient ou qui se présente à son gré, c'est de faire de chaque leçon une sorte de tout complet. Si les arguments antérieurs y deviennent nécessaires, il faut abso-

lument les reproduire en raccourci, avec une clarté suffisante pour les rendre accessibles à qui les entend pour la première fois. La démonstration ne saurait impunément rester suspendue. Il faut qu'elle aboutisse, au moins en partie; qu'elle apporte avec elle, si ce n'est la fin de toute difficulté, à tout le moins une solution provisoire bien nette et bien arrêtée. Il ne faut pas qu'aucune des personnes présentes à la leçon puisse s'imaginer qu'elle y a perdu son temps. Il ne faut pas qu'elle se trouve assignée à la leçon prochaine, sous peine de n'être arrivée à rien après une heure d'attention et d'efforts.

IV

Ces conditions, transportées de l'enseignement au livre, donnent à un ouvrage une physionomie particulière. Elles y entraînent tout à la fois des inconvénients et des avantages.

Je n'aurai pas le mauvais goût d'insister sur les inconvénients. J'aurais l'air de faire un reproche au livre que j'analyse; rien n'est plus loin de ma pensée. On voit d'ici, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le détail, qu'une pareille méthode est faite pour rompre l'unité de composition et introduire parfois des divisions factices. Les différentes parties d'un sujet ne sauraient guère se prêter d'elles-mêmes à des compartiments aussi exacts et aussi rigoureusement équilibrés.

J'aime mieux faire ressortir les avantages d'un livre ainsi distribué.

Il ne faut pas, aujourd'hui moins que jamais, compter sur un bien grand nombre de lecteurs attentifs, studieux, résolus, déterminés à passer courageusement par-dessus les difficultés qui peuvent se rencontrer sur leur route. On aime fort de notre temps à parcourir des chemins battus. Que dis-je? Les voies les plus larges et les plus commodes ne suffisent pas encore à notre paresse ; nous trouvons que, même avec ces facilités, il est encore trop pénible d'y mettre, par notre propre effort, un pied l'un devant l'autre. Nous voulons y être portés et voiturés. A cette condition seulement, nous daignerons suivre l'écrivain dans le progrès de ses raisonnements et la série de ses pensées.

Il faut avouer, sous ce rapport, qu'un livre distribué en leçons orales présente à la lecture de singulières facilités. La clarté en a déjà été expérimentée sur un auditoire ; les divisions en ont été habilement ménagées de manière à ne pas dépasser la portée et les limites de l'attention humaine ; chaque partie forme un petit tout, soigneusement séparé de ce qui précède et de ce qui suit, un tout présenté avec art, de façon à avoir un commencement, un milieu, une fin.

Un pareil livre peut, sans inconvénients, se prendre et se quitter à volonté. Quel avantage précieux pour nos courts moments de bonne vo-

lonté, et pour notre attention qui se fatigue si vite! Il y a bien peu de gens assez amoureux de la vérité pour lire un livre sans en détendre leur esprit, et sans en perdre de vue, à plusieurs reprises, le dessein et la pensée principale. Ce n'est pas un médiocre avantage, avec ces distractions, tantôt forcées et tantôt volontaires, avec ces défaillances de notre esprit qui tantôt se laisse aller à la fatigue et tantôt absorber par d'autres occupations, de pouvoir rentrer sans effort dans le fil des raisonnements.

Sous ce rapport, je n'hésite pas à déclarer que le livre de Mgr Meignan est un véritable chef-d'œuvre. Il est impossible de pousser plus loin l'art de resserrer une leçon dans son résumé, ou de rappeler la leçon précédente par une récapitulation. Ces analyses ont le double mérite d'être tout à la fois suffisantes pour se souvenir de ce qu'on sait, et capables de suppléer à ce qu'on ignore. Elles ne sont point assez longues pour exposer les esprits à la monotonie d'une répétition, ni assez rapides pour fatiguer les intelligences par la difficulté de les saisir.

On comprend que ce mérite tout particulier est le moindre de ceux que j'aurai à signaler dans le livre de Mgr Meignan. Le fond n'y est pas moins remarquable que la forme. On en jugera par l'analyse qui va suivre.

V

Rien de plus simple, et en même temps rien de plus net que le plan de l'ouvrage. Il peut tenir à l'aise dans un bien petit nombre de lignes. Chaque partie se prête avec un égal avantage, aussi bien aux développements qui la démontrent qu'aux affirmations qui la résument.

Il me semble que je ne laisse rien en dehors du livre, en le réduisant tout entier aux points qui suivent :

— 1° Du rôle et de la nature de l'exégèse. Erreur et injustice de l'exégèse anticatholique.

— 2° Des miracles et des prétendus arguments par lesquels on prétend démontrer l'impossibilité métaphysique des miracles.

— 3° Du rôle et de l'importance des Évangiles dans l'économie générale du Christianisme.

— 4° Preuves de l'authenticité et de l'intégrité des Évangiles, tirées : les unes de leur considération intrinsèque et des connaissances dont ils témoignent ; les autres de motifs extrinsèques et d'attestations apportées aussi bien par les hérétiques et les païens que par les historiens chrétiens et les Pères de l'Église.

VI

Ce rapide coup d'œil sur la teneur de l'ouvrage

est déjà suffisant pour en faire apprécier la méthode.

L'argumentation de Mgr Meignan présente en effet une nuance toute spéciale de la controverse. Il convient de la caractériser ici en peu de mots.

La lutte entre l'incrédulité et la foi peut se présenter sous trois aspects différents :

— Tantôt, c'est l'incrédulité qui provoque et la foi qui se défend. Cette attitude est le plus souvent celle que l'audace effrénée de la négation a faite à la vérité religieuse. Depuis le temps du paganisme, les défenseurs de la religion chrétienne ont porté le nom d'*apologistes*.

— D'autres fois, et c'est là le caractère de la polémique véritable, les défenseurs de la tradition ont pris les armes à leur tour et livré bataille au scepticisme des esprits forts. Ils ont entrepris avec un généreux courage de troubler la quiétude de leur doute, de les déposséder de cette paix trompeuse où s'endormait à plaisir la sécurité de leurs négations.

— Enfin d'autres docteurs ont considéré avec raison qu'en dehors du vif échange des attaques et des ripostes, l'entêtement de l'incrédulité vient le plus souvent de son ignorance. Il ne s'agit donc pas surtout de répondre à des difficultés encore plus apparentes que réelles, mais plutôt d'obtenir de leur obstination et de leurs préjugés un moment de calme, d'attention et de bonne foi. L'important n'est pas de discuter avec eux ni de dé-

ployer, pour les réduire au silence, les subtiles ressources de la dialectique, mais bien plutôt de tourner leurs difficultés afin de les prendre pour ainsi dire à revers. Il ne s'agit pas de leur prouver qu'on n'en est pas réduit à se taire en présence de leurs objections. Combien n'est-il pas plus habile et plus sûr de couper, pour ainsi dire, ces objections par leur racine, en leur montrant les vérités qui les préviennent, en leur donnant d'avance les enseignements qui les écartent.

Cette dernière méthode est celle qu'emploie avec un rare succès l'auteur du livre des *Évangiles et de la Critique au* XIXe *siècle*. Il y a, dans une pareille façon de procéder, toute la distance qui sépare un plaidoyer d'une leçon et une controverse d'une doctrine.

VII

Je ne veux pas reprendre en détail chacun des points essentiels dans lesquels j'ai cru pouvoir résumer l'ensemble de l'ouvrage.

Il y a, dans les *Évangiles et la Critique au* XIXe *siècle*, des idées fondamentales qui se retrouvent et doivent se retrouver en effet dans toute controverse sur ce sujet. Puis, à côté de ces arguments réduits ici au seul mérite de la forme, se trouvent en abondance des détails vraiment neufs, originaux, inédits, et dont mes lecteurs me sauraient mauvais gré de ne pas leur donner à tout le moins un échantillon.

Les conclusions de l'auteur en ce qui concerne l'exégèse de l'incrédulité sont aussi nettes et aussi décisives qu'il est possible de l'imaginer. L'auteur résume lui-même, dans la page qui va suivre, les résultats auxquels il aboutit sur ce point et sur la question des miracles.

« Cette exégèse représente-t-elle le progrès des « études historiques, aidées des puissants moyens « que la philologie et l'archéologie modernes met- « tent aux mains de la science? Est-elle l'application « d'une sage méthode, d'une critique patiente et im- « partiale, ou bien obéit-elle à l'esprit de système ? « N'est-elle que l'expression des opinions philoso- « phiques qui aspirent depuis cent ans à régner « sur les ruines du christianisme traditionnel ?

« Voilà la première question que nous avons « traitée. Un examen sérieux et aussi impartial « qu'il nous a été possible, nous a convaincus que « l'exégèse rationaliste n'avait été que l'applica- « tion à la Bible d'un faux criterium, puisé dans « les philosophies qui se sont, l'une après l'autre, « disputé l'empire de l'opinion. L'ordre et la na- « ture des variations du rationalisme nous en a « fourni la preuve. L'exégèse n'a donc à nos yeux « d'autre valeur que celle des philosophies dont « elle s'est faite servante, à savoir, de la philosophie « athée, déiste et panthéiste. Dès lors l'exégèse ra- « tionaliste est jugée. D'un principe faux découlent « des conséquences illégitimes. Bien entendu que « nous ne prétendons nier ni l'érudition ni la

« science que cette exégèse a à son service ; seule-
« ment nous déplorons l'emploi abusif et incorrect
« de ces moyens puissants de servir la vérité. Nous
« ne prétendons pas non plus que tous les adver-
« saires de la divine autorité de la Bible soient né-
« cessairement athées, déistes ou panthéistes ; mais
« nous croyons que, volontairement ou non, soit
« qu'ils en aient la conscience ou qu'ils ne l'aient
« pas, ils se sont laissé dominer par des influences
« illégitimes.

« Ne pouvant réfuter en détail l'athéisme, le
« déisme et le panthéisme, nous avons voulu du
« moins combattre une erreur commune aux ra-
« tionalistes, et au nom de laquelle ils nient la
« véracité de nos saints Évangiles, nous voulons
« dire l'impossibilité prétendue des miracles. La
« seconde question que nous avons donc posée est
« celle-ci : les miracles sont-ils possibles ? Nous
« avons reconnu qu'aux yeux de quiconque admet
« un Dieu personnel, libre, tout-puissant, Provi-
« dence et amour, le miracle est possible, car il
« est la résultante de tous ces attributs divins.
« Enfin nous avons reproduit avec loyauté, et ré-
« solu, nous le croyons, de manière à convaincre,
« les objections faites contre les miracles, au nom
« de l'immutabilité de Dieu, au nom des sciences
« physiques, de l'histoire, et d'autres préjugés po-
« pulaires (1). »

(1) Septième leçon, p. 122-124.

VIII

Deux leçons, la septième et la huitième, sont consacrées à discuter l'importance et le rôle des Évangiles dans l'économie générale du christianisme.

On retrouve ici le docteur chrétien habitué à porter ses vues par de là et au-dessus des difficultés du moment.

Ce n'est pas assez d'établir l'intégrité et l'authenticité des Évangiles, considérés comme témoignage historique du fait le plus essentiel qui se soit passé dans les annales du genre humain. Il faut prendre garde à ne pas en exagérer non plus la portée doctrinale, et à n'y point réduire imprudemment toute la religion.

On connaît le mot célèbre de S. Augustin : « Je n'ajouterais point foi aux Évangiles si l'Église ne me les attestait. » Il y a donc lieu ici de faire de sages réserves, afin de ne pas se laisser aller, sans y avoir pris garde, à la pente facile du protestantisme. Il ne s'agit pas seulement de remporter aujourd'hui la victoire contre l'objection du moment, mais encore et surtout de prendre garde que la vivacité de la défense n'entraîne quelque imprudence de parole, capable de compromettre l'immutabilité de la doctrine en face de l'objection du lendemain.

Les lecteurs chrétiens, appelés par la force des

choses ou les nécessités de leur position à s'expliquer sur ces matières délicates, feront bien de méditer ces deux chapitres. Ils y trouveront des précautions utiles à observer en présence d'adversaires prompts à saisir leurs avantages, et habiles à prévoir les conséquences d'une définition ou les entraînements d'une erreur.

IX

J'arrive à la partie la plus piquante et la plus inattendue du livre de Mgr Meignan.

Je dis piquante et inattendue.

En effet il va être question d'érudition archéologique, et ceux qui ont eu le malheur d'avoir à dévorer poliment quelque indigeste dissertation de leurs collègues, dans n'importe quelle société scientifique ou littéraire, savent, hélas ! que l'agrément n'est pas le premier fruit qu'on attende en général de ces sortes de travaux.

Mgr Meignan se conforme avec rigueur aux antiques divisions de l'École.

Il distingue entre les preuves intrinsèques et les preuves extrinsèques ; il en traite séparément.

D'abord les preuves intrinsèques.

L'authenticité des Évangiles, à ne considérer que la teneur de leur texte au point de vue purement humain et historique, ressort des trois ordres de considérations suivantes.

Il aurait été moralement et matériellement impossible à un faussaire qui aurait imaginé ces récits à une époque postérieure, de connaître d'une façon aussi complète l'histoire de son temps, d'avoir des notions aussi exactes sur la valeur, l'emploi, l'équivalence des monnaies, l'emplacement de chaque localité et la distance qui les sépare.

Il y a plus : il a fallu toute l'exactitude et tous les progrès de nos informations et de notre science moderne, pour arriver à vérifier complétement la connaissance profonde des faits contemporains que proclame chaque page pour ainsi dire des livres sacrés.

Rien de plus victorieux et de mieux établi à cet égard que les arguments présentés dans la leçon neuvième.

L'auteur y montre la conformité des Évangiles avec les renseignements les plus précis et les plus minutieux de l'histoire. Rien de plus compliqué que les différents rameaux de la famille d'Hérode. Sous ce rapport, leur généalogie et leurs droits respectifs paraissent aussi difficiles à connaître et à établir exactement que les unions et la descendance des petits princes allemands. Il faut lire le parallèle, ou plutôt la confrontation instituée entre les documents fournis par l'historien juif Josèphe et les affirmations répandues dans les Évangiles.

De même, en présence des rapports multiples et complexes qui s'étaient établis entre les Romains et les Juifs, on ne peut qu'admirer la scru-

puleuse fidélité avec laquelle les livres saints respectent et confirment les données de l'histoire. Il n'est pas jusqu'aux sectes juives, alors si nombreuses, si voisines les unes des autres malgré l'acharnement de leur hostilité, si difficiles à discerner et à ne point confondre dès qu'on s'en trouve à une certaine distance, qui n'attestent l'authenticité des Évangiles. « Il eût été impossible, » dit très-bien Mgr Meignan, « à un Juif ignorant du IIe siècle, « de comprendre et de représenter fidèlement l'état « social et religieux de la Judée au temps de Jésus-« Christ (1). »

X

Les confirmations de l'Évangile empruntées à la science de la numismatique, ont quelque chose de tout à fait neuf et de tout à fait imprévu.

On sait tous les progrès qu'ont faits dans ces derniers temps et que réalisent chaque jour la numismatique et l'archéologie. Un chrétien ne saurait voir sans un sentiment de reconnaissance envers Dieu et de satisfaction pour sa conscience, que nulle science ne peut faire des progrès, sérieux sans enrichir aussitôt d'un nouvel argument l'heureux trésor de l'apologétique chrétienne.

Dans un livre tel que le Nouveau Testament, il ne peut, selon la remarque de l'auteur, être question

(1) Sommaire de la neuvième leçon, p. 483.

des monnaies que d'une manière incidente et à propos des événements qu'amène de lui-même le courant de la vie. Mais on ne peut pas s'empêcher d'être frappé de la connaissance si parfaite, si minutieuse, si irréprochable des moindres détails que témoigne chacune des paroles écrites dans l'Évangile.

XI

Un exemple à l'appui de ces remarques.

Jésus-Christ paye l'impôt du temple, et, pour le payer, il a recours à un miracle.

« Formons-nous une idée exacte de la manière « dont se passaient les choses. La loi de Moïse obli- « geait tous les Juifs à contribuer aux dépenses du « temple. La somme était fixée à un demi-sicle, et « voici le mode de perception de l'impôt tel qu'il est « exposé dans la Mischna (traité des sicles). Plusieurs « semaines avant le mois Adar, dernier mois de l'an- « née, le moment de payer l'impôt était arrivé. Des « receveurs s'établissaient sur les places publiques, « aux portes des villes. Assis devant une table sur la- « quelle se trouvaient deux vases pour recevoir l'ar- « gent, ils disaient aux passants : Payez-vous l'im- « pôt ? Ils ne contraignaient personne. Le pauvre, « l'enfant, la femme, ne payaient pas, mais tous les « autres étaient sollicités avec instance. Voici un texte « de l'Évangile qui se rapporte à ces circonstances de « l'impôt. *Comme on arrivait à Capharnaüm, ceux*

« *qui recevaient le didrachme s'approchèrent de*
« *Pierre et lui dirent : Votre maître ne va-t-il pas*
« *payer le didrachme? Pierre répondit : Oui. Et,*
« *comme il entrait dans la maison, Jésus passa de-*
« *vant lui et lui dit : Que t'en semble-t-il, Simon?*
« *De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou*
« *le cens? Est-ce de leurs enfants ou des étrangers?*

« Interrompons ici le texte ; demandons-nous la « raison de cette expression : Payez-vous le didra- « chme? Le didrachme était une monnaie grecque « qui équivalait à peu près à la moitié du sicle ; c'é- « tait l'impôt du temple. Quatre drachmes faisant « un peu plus qu'un statère ou sicle, payer le demi- « sicle, le didrachme, le demi-statère, étaient des ex- « pressions synonymes. On comprend pourquoi, au « temps de Jésus, on ne disait pas : payer le demi- « sicle, mais payer le didrachme. Les sicles, essen- « tiellement juifs, étaient devenus très-rares sous la « domination des princes syriens. Ce fut seulement « sous la restauration asmonéenne que Simon, Jo- « nathan, etc., frappèrent quelques sicles ; mais au « temps de Jésus, l'usage des drachmes avait prévalu; « elles étaient communes, tandis que le sicle était « rare.

« La venue de Jésus à Capharnaüm, dont il est « ici question, avait lieu un mois à peu près avant « la Passion. C'était précisément le mois Adar, « puisque le Christ est mort dans le Nisan. Jésus- « Christ trouvait à leur poste dans la Galilée tous « les collecteurs d'impôts.

« *Jésus dit donc à Pierre : Pour que nous ne les*
« *scandalisions point, va au lac, et jette l'hameçon;*
« *retire le premier poisson qui se prendra, puis, ou-*
« *vrant sa gueule, tu y trouveras un statère;*
« *prends-le, et donne le pour toi et pour moi.*

« D'après ce que nous avons dit, le lecteur com-
« prend cette nouvelle expression. — Le statère,
« c'était la valeur de l'impôt pour deux personnes ;
« il égalait quatre drachmes; deux devaient satisfaire
« pour Jésus et deux pour Pierre. Si l'Évangile de
« saint Matthieu avait été rédigé au IIe siècle, le mot
« didrachme aurait été remplacé par le mot sicle :
« car le Talmud évalue l'impôt en sicles et non en
« drachmes, et il n'y avait plus au IIe siècle, parmi
« les Israélites, que le langage strictement juif. On
« sait enfin par Josèphe (*Antiq. Juiv.*, XXIII) que les
« didrachmes étaient très-communs à l'époque des
« Séleucides ; le demi-sicle était alors très-rare.

« Ainsi, rien de plus exact et de mieux justifié
« que le langage des Évangiles relatif à la drachme,
« au statère et à l'évaluation de l'impôt en mon-
« naie grecque (1). »

XII

Monseigneur Meignan fait remarquer avec quelle précision les Évangélistes mentionnent la différence qui existe entre la monnaie juive et la monnaie romaine. Les Romains ne voulaient connaître que

(1) *Les Évangiles et la Critique au* XIXe *siècle*, dixième leçon, pp. 201-204.

leur système monétaire, et ils ramenaient tout au denier. Les Juifs au contraire s'obstinaient à tout rapporter au sicle. Offrir un sicle à un Romain, c'était lui présenter une monnaie qu'il tenait à honneur de ne pas connaître. Offrir un denier au temple, c'eût été un scandale ; jamais un Israélite ne l'eût osé; de là les changeurs aux portes du temple, comme auprès des bureaux des douaniers.

Les écrivains du Nouveau Testament ne devaient pas confondre l'impôt payé au temple, qui était un demi-sicle, et la valeur du cens, impôt de capitation payé à César (1).

Cette distinction entre les deux monnaies en usage ne cesse pas un seul instant d'être observée, et les confirmations les plus inattendues concordent ici avec les paroles du texte sacré.

Lorsqu'il est question de l'impôt sur lequel les pharisiens interrogèrent Jésus, un faussaire qui aurait écrit au second siècle de l'ère chrétienne, comme ne craignent pas de l'imaginer et de le redire les adversaires du christianisme, n'aurait pas manqué de parler de l'impôt véritable levé par les Romains, depuis l'époque où ils devinrent les maîtres de la Palestine. Cet impôt est l'ancienne redevance que les Juifs payaient au temple, et que les Romains, en leur qualité de vainqueurs, n'avaient point manqué de s'attribuer : il se montait à deux drachmes. Du temps de Jésus-Christ, au contraire,

(1) Dixième leçon, p. 200.

les Romains ne demandaient encore aux Juifs pour tribut qu'une simple capitation, cotée uniformément à un denier par tête d'homme.

« La pièce présentée à Jésus-Christ pour payer le « *cens* est un denier, et ce denier porte l'effigie de « César. La numismatique m'apprend que l'effigie « de César n'était pas sur le drachme, tandis qu'elle « était presque toujours sur le denier. Chose plus « remarquable encore, il y avait au temps de Jésus, « selon Ackermann, un denier fort commun, et « particulièrement connu sous le nom de « *denier* « *de César* (1). »

Si les Juifs employaient sans scrupule la monnaie à l'effigie de l'empereur pour s'acquitter envers les Romains, ils n'auraient pas laissé que d'éprouver quelque répugnance à verser dans le trésor du temple des pièces qui auraient présenté des effigies d'hommes ou d'animaux. Et cependant comment faire, en l'absence presque complète de monnaies hébraïques? Les rois Machabées eux-mêmes, pendant leur domination, n'avaient guère frappé que des sicles, c'est-à-dire une monnaie d'une valeur relativement supérieure. Voilà pourquoi, afin de faciliter le payement de l'impôt du temple avec des drachmes romaines, on avait apporté de Rome et répandu sur le marché des pièces spécialement fabriquées à Rome dans ce dessein : elles ne portent plus, au lieu des figures ordinaires, que le pal-

(1) Dixième leçon, p. 207-208.

mier, les épis de blé, les vases de sacrifices, représentations étranges à côté des noms d'Auguste, de Tibère, de Julie, de Claude et de Néron.

Au contraire, s'agit-il de la somme au prix de laquelle Jésus-Christ devait être livré par Judas, les apôtres ne confondront pas la monnaie romaine avec la monnaie juive : « C'était du trésor du tem« ple que les prêtres devaient tirer cette somme de « trente pièces d'argent. Or dans le temple tout « était évalué en sicles... Voilà donc un indice « nouveau de l'exactitude des Évangiles. Trente de« niers, c'est-à-dire environ vingt-quatre francs, « était une somme qui ne répondait pas à l'impor« tance du service, et semble être un chiffre tout à « fait arbitraire, tandis que trente sicles, équivalant « à peu près à quatre-vingt-seize francs, étaient « juste, d'après l'Exode, le prix d'un esclave. »

XIII

Il est malheureusement bien évident, malgré mon vif désir de voir mes lecteurs me laisser là pour prendre une bonne résolution et avoir recours directement à l'ouvrage de Mgr Meignan, que tout le monde ne se donnera pas la fête de lire d'un bout à l'autre cette dixième leçon. On y trouverait cependant encore de bien charmantes histoires, et des arguments aussi décisifs qu'inattendus. Il y a là des rapprochements entre les mœurs juives et les habitudes parisiennes, à propos par

exemple des moineaux vendus sur le Pont-Neuf, dont l'originalité piquante est le moindre mérite. Le prix des aliments, l'évaluation des journées de travail, tout se trouve confirmé par la science moderne, avec une exactitude désespérante pour la vaine hypothèse d'un Évangile remanié ou constitué sur des éléments apocryphes.

Il y a plus : on peut remarquer chez les évangélistes ce dédain supérieur des vraisemblances vulgaires, lequel est ordinairement la marque de la véritable sincérité.

Rien de plus frappant, sous ce rapport, que la fameuse histoire des parfums de Madeleine.

« *Elle vint trouver Jésus à Béthanie, dans la* « *maison de Simon le Lépreux, et versa sur la tête* « *du divin Maître un vase rempli du nard le plus* « *fin et le plus précieux. Le nard, en se répandant,* « *embauma tout l'appartement.*

« Ce parfum, dit Judas, aurait pu être vendu « plus de trois cents deniers. Trois cents deniers « équivalent à peu près à deux cent quarante francs.

« L'Évangile fait remarquer que c'était du nard « fin, non mélangé. Mais, dira-t-on, une fiole de « parfum coûtant deux cent quarante francs, c'est « énorme, c'est impossible.

« Ce n'est point impossible. Pline évalue le prix « du nard (*Hist. nat.*, XIII, 2, 8), et voilà qu'il s'ac- « corde si exactement avec l'appréciation de Judas « que l'on pourrait vraiment en être surpris. Se- « lon l'apôtre infidèle, le parfum répandu est si pur

« et si fin qu'on ne se trompe pas en l'évaluant à « trois cents deniers. Ce chiffre indique précisé- « ment, selon Pline, le prix le plus élevé du meil- « leur parfum. La mesure commune de ce parfum « valait au temps du savant naturaliste de vingt- « cinq deniers à trois cents.

« A Athènes, la cotyle du baume oriental (elle « ne s'élevait pas au poids d'une livre) coûtait, d'a- « près le témoignage d'Hipparque et de Ménandre, « de cinq cents à mille drachmes.

« Voilà une confirmation fort curieuse d'un mot « pour ainsi dire échappé aux Évangélistes (1).

Je veux citer encore un fait qui relève à la fois de la numismatique et de la géographie. On y verra de nouveau avec quelle précaution il faut y regarder, avant d'élever quelque objection contre l'exactitude et la fidélité des livres du Nouveau Testament.

Les Actes des apôtres racontent la conversion du magistrat romain qui gouvernait l'île de Chypre, conversion due aux prédications de l'apôtre saint Paul. Ce magistrat, dans le texte sacré, est qualifié de proconsul. Là-dessus, triomphe des critiques : l'île de Chypre, disent-ils, à l'époque où saint Paul la visita, était gouvernée non point par un *proconsul*, mais par un *propréteur*. Auguste en effet s'en était réservé l'administration, et ils citent à l'appui de leur dire un passage du livre XVII de Strabon.

(1) Leçon X, pp. 209-210.

« Mais plus tard on découvrit un texte de Dion, « d'après lequel Auguste avait cédé au sénat, en « échange de la Dalmatie, l'île de Chypre qui fut « dès lors régie par un proconsul. On trouve la con- « firmation de cette particularité dans une pièce de « monnaie du temps de Claudius César, époque à « laquelle saint Paul visita l'île de Chypre. Cette « pièce porte d'un côté l'effigie de Claude ; sur « l'autre on lit le titre de proconsul, donné à Co- « minus Proclus. C'est ce titre-là que devait porter « Sergius (1). »

Il y aurait à faire pour la géographie bien des citations semblables à celles que nous avons données pour la numismatique. En particulier, la discussion critique des preuves à l'aide desquelles on établit le lieu exact de la naissance de l'enfant Jésus, les témoignages non interrompus qui ont permis de reconnaître l'emplacement exact du Calvaire, ces monuments païens élevés en haine du christianisme et dans le but de profaner plus directement par un hommage aux divinités les plus licencieuses les souvenirs de douleur et de rédemption. Ce sont là autant d'études et autant de démonstrations, dont un lecteur chrétien n'a pas besoin qu'on lui enseigne le prix.

XIV

Les six dernières leçons, de la quatorzième à la

(1) Leçon XI, pp. 220-221.

vingtième, sont toutes consacrées au développement des preuves extrinsèques sur lesquelles s'appuie l'authenticité des Évangiles. Rien de plus net et de mieux entendu que l'ordonnance et la distribution de ces divers témoignages. Ici les adversaires, là les défenseurs du christianisme naissant : d'un côté les païens et les hérétiques, de l'autre les Pères de l'Église et les docteurs.

Les témoignages hétérodoxes peuvent se diviser en quatre catégories, lesquelles répondent précisément à quatre leçons : d'abord les païens érudits, ceux que j'appellerais volontiers les docteurs de l'antiquité païenne, Celse et Julien l'Apostat ; puis les hérétiques, divisés en trois sectes principales, lesquelles n'ont rien de commun entre elles, si ce n'est leur haine du christianisme : les Ebionites, les Marcionites, et enfin les Valentiniens. On remarquera surtout, dans la seizième leçon consacrée tout entière à l'hérésiarque Marcion et à ses disciples, le résumé plein de profondeur et de perspicacité que l'auteur donne en passant du système philosophique des gnostiques.

Les leçons dix-huit, dix-neuf et vingt sont consacrées à l'exposé et à la discussion des témoignages des Pères. Enfin la leçon vingt-unième et dernière, qui dépasse de beaucoup en étendue toutes les autres leçons renfermées dans le volume, peut être considérée comme le résumé dogmatique de tout ce qui précède, et comme le dernier mot de l'auteur sur la question des Évangiles.

XV

Je ne crains pas de dire que cette dernière partie, réduite à si peu de place par l'infidélité involontaire de mon analyse, est peut-être celle qui suscitera dans l'esprit d'un chrétien sérieux les plus vives et les plus salutaires réflexions.

Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir entendu répéter, les unes après les autres, les objections que ses adversaires de tous les temps ont élevées contre le christianisme. C'est sans doute un travail salutaire que de venir ainsi, par l'étude et la réflexion, au-devant de ses propres doutes. Mais ce qu'il n'est vraiment pas permis d'ignorer, c'est, en l'absence même de toute attaque et dans le silence de toute opposition, la suite des preuves et des témoignages historiques sur lesquels repose d'une facon inébranlable la certitude de la religion chrétienne. A cet égard, l'ignorance de notre éducution va si loin, que beaucoup d'entre nous se contentent pour toute leur vie du catéchisme qui suffit aux enfants du peuple. On se demande en vain, sans pouvoir le découvrir, pourquoi ils ne feraient pas à la science religieuse la même part qu'à la science profane.

De là ces étonnements naïfs et désarmés, lorsque quelque critique contemporain, comptant avec trop juste raison sur l'ignorance universelle, vient leur jeter à la face les assertions les plus

étranges et les plus fantastiques. Il arrive, là comme ailleurs, que leurs assertions se contredisent entre elles jusqu'à se détruire les unes les autres, tellement que leur meilleure réfutation serait peut-être leur exacte connaissance.

Au reste, il y a déjà quelque temps qu'on l'a écrit avec beaucoup de finesse et de vérité, le malheur et la faiblesse de la plupart des chrétiens de nos jours, c'est d'aller chercher leurs connaissances et leurs renseignements théologiques, précisément dans les œuvres de leurs adversaires les plus acharnés. Le simple bon sens pourtant suffit pour admettre qu'il ne faut point prendre connaissance de sa propre cause ni la juger sur le plaidoyer de la partie adverse. Tout au contraire, pour s'embarquer dans ces discussions empreintes souvent d'une mauvaise foi involontaire, et dans tous les cas d'une incontestable passion, il faudrait avoir déjà pardevers soi une science exacte et complète, ou, à tout le moins, les notions les plus élémentaires relativement aux témoignages chrétiens sur lesquels s'appuie la certitude historique des Évangiles.

XVI

Je ne résisterai pas à donner un exemple, tout à la fois de la présomption de nos lectures et de l'ignorance de notre foi.

Il faudrait n'avoir jamais ouvert une de ces *Re-*

vues que de notre temps on trouve en si grande abondance partout, pour ne pas connaître les fables diverses que l'on a forgées, et qu'on ne se lasse pas de répéter relativement à l'origine des Évangiles. L'assertion a beau être purement arbitraire : elle ne laisse pas à la longue d'agir sur les imaginations, plus encore peut-être que sur les esprits, absolument comme un son perpétuellement répété finit par s'incruster pour ainsi dire dans nos oreilles. Il semblerait vraiment, à les entendre, que personne n'a jamais connu les Évangiles, que personne ne les a invoqués, et qu'on en est à ignorer complétement de quelle façon et à quelle époque ils ont été rédigés et remis à la tradition de l'Église sous leur forme définitive.

Il n'est aucun lecteur, parmi ceux qui me font l'honneur de me suivre, qui n'ait des connaissances étendues et diverses dans la littérature profane : et cependant, que chacun d'entre nous mette ici la main sur sa conscience, et qu'il dise s'il serait bien en mesure d'indiquer, même approximativement, un texte décisif relatif à l'histoire des Évangiles.

Je trouve par exemple, dans les notes de la 18e leçon, deux passages souvent invoqués et rarement reproduits dans les apologétiques chrétiennes. Que mes lecteurs veuillent bien en prendre connaissance, et qu'ils me disent eux-mêmes s'il devrait être permis à un homme qui porte le nom de chrétien, d'ignorer de tels documents, faits pour

prévenir tant de doutes et pour trancher tant de difficultés.

Voici d'abord un passage tiré du sixième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe.

« Dans les mêmes livres, Clément d'Alexandrie « nous a transmis, en ces termes, touchant l'ordre « de la composition des Évangiles, une tradition « qu'il avait reçue des plus anciens prêtres. Il di- « sait que des différentes parties de l'Évangile, on « avait d'abord écrit ce qui a rapport à la généalo- « gie du Seigneur.

« Pour l'Évangile de Marc, il fut écrit à cette « occasion. Lorsque Pierre à Rome eut prêché pu- « bliquement la foi et promulgué la bonne nou- « velle avec l'assistance de l'Esprit, ses auditeurs, « qui étaient nombreux, prièrent Marc, parce qu'il « avait suivi depuis longtemps l'Apôtre et qu'il re- « tenait fidèlement ses paroles, d'écrire ce que « Pierre avait dit ; et Marc, l'ayant fait, donna son « œuvre à ceux qui la lui avaient demandée ; ce « qui ayant été connu de Pierre, il ne mit point « d'obstacle à ce dessein, bien qu'il n'eût pas en- « gagé Marc à écrire.

« Jean, le dernier de tous, voyant que dans les « Évangiles des autres était renfermé tout ce qui « regarde l'humanité du Christ, inspiré à son tour « par l'Esprit divin, écrivit un Évangile spirituel, « à la prière de ses amis (1). »

(1) Leçon VIII, p. 356.

Voici maintenant le témoignage de saint Irénée, un des disciples de saint Polycarpe, lequel avait été lui-même le disciple de l'évangéliste saint Jean. Ce texte est tiré du premier chapitre du troisième livre *Contre les hérétiques*. Je le donne, ainsi que le premier, dans la traduction de monseigneur Meignan.

« Ainsi Matthieu, chez les Juifs, écrivit un Évan-
« gile en leur langue, tandis que Pierre et Paul à
« Rome prêchaient la bonne nouvelle et jetaient
« les fondements de l'Église. Après la mort de
« ceux-ci, Marc, disciple et interprète de Pierre,
« nous laissa par écrit ce qui avait été enseigné
« par Pierre lui-même. Luc, de son côté, fidèle
« compagnon de Paul, a renfermé dans un livre
« l'Évangile que l'Apôtre prêchait. Enfin Jean
« lui-même, disciple du Maître et qui reposa sur
« sa divine poitrine, a publié un Évangile tandis
« qu'il demeurait à Éphèse d'Asie. »

XVII

J'ai soumis à différentes reprises cette série d'analyses à une personne d'un grand sens et d'une haute raison, afin qu'elle jugeât par elle-même si je n'avais pas eu le malheur d'affaiblir par quelque inexactitude les arguments que je reproduisais. Comme nous causions de la force imposante que présentent à un esprit impartial tant de témoignages accumulés et tant de preuves in-

vincibles, cette personne laissa échapper ce mot profond : « Vraiment, je ne comprends pas com-« ment il peut y avoir encore des incrédules ! »

Hélas ! Ne pourrait-on pas dire de même, avec la même autorité et la même vraisemblance : « Je « ne comprends pas comment il peut y avoir des « voleurs, des assassins, des parricides ! » Croit-on, de bonne foi, que l'intelligence, elle aussi, ne soit pas soumise à des tentations semblables à celles qui assaillent et qui égarent la volonté ? N'est-il pas certain que, pour des causes diverses, en expiation de telle ignorance volontaire, de tel consentement fâcheux, de telle action regrettable, l'intelligence perd, dans une certaine mesure, la lucidité de son jugement et la puissance de ses facultés ? Voilà pourquoi il y a des incrédules, et, si l'on veut avoir égard à l'état dans lequel ils se sont eux-mêmes jetés, des incrédules d'une bonne foi relative.

Voilà pourquoi aussi le spectacle du doute d'autrui ne saurait agir sur notre foi ni ébranler notre croyance. Si des preuves aussi nombreuses et aussi solides laissaient encore à notre raison la moindre chance d'erreur, la sagesse humaine déconcertée n'aurait plus d'autres ressources que de se précipiter dans le désespoir et dans le scepticisme ; il ne lui serait plus possible de croire à un Dieu qui l'aurait ainsi trompée. Il faudrait alors répéter les paroles éloquentes que je trouve dans l'une des conférences du révérend Père Monsabré.

« Oh ! il est temps, mon Dieu, que j'en appelle « encore une fois à votre providence ! Vous nous « laissez séduire par l'universalité, l'indéfectibilité, « l'intelligence, les vertus, l'amour, le dévouement « de votre Église.....

« Cette si grande nuée de témoins qui pèse sur « notre raison, la fait ployer jusqu'à terre, dans une « adoration profonde de votre présence et de votre « intervention au sein de l'humanité ; pleins de res- « pect pour votre parole, nous l'écoutons en si- « lence... et cependant voici autour de nous des « légions d'hommes d'esprit et de savoir, terrible- « ment acharnés contre ce qu'ils appellent notre « crédulité. Ils écrivent sous mille formes, en des « livres superbes, que nous nous trompons ; que « nous vous voyons où vous n'êtes pas, que « nous vous entendons où vous ne parlez pas. « Est-ce que cela peut être vrai ? Je n'y com- « prends rien : car alors pourquoi faire vibrer à « nos oreilles ces grandes voix du témoignage ?.... « Hélas ! seriez-vous cet être froid et égoïste que « des esprits mal faits ont rêvé ? Seriez-vous ce « Dieu caché dans le manteau de sa gloire et repu « de son bonheur, qui, repoussant d'un pied dé- « daigneux le monde échappé de son sein, lui « donna pour guide le destin et pour roi le mal- « heur ? Seriez-vous une abstraction stérile, enfan- « tée par nos intelligences trop inquiètes de leur « propre grandeur ? Seriez-vous l'esprit de la ma- « tière, le bien et le mal, broyés, pétris et mélan-

« gés par le hasard, dans une même nature ? « Seriez-vous le néant ?.... Trahi par votre indul- « gence pour un crime revêtu de tant de gloire, « un crime qui a dévoré tant de vies, attendant « en vain les foudres de votre justice, forcé de « n'être plus chrétien, il faut que je sois athée. « Que de fois, Messieurs, je me suis dit cela, et « que de fois j'en ai conclu qu'il fallait être chré- « tien (1) ! »

(1) *Conférences sur la question des témoignages*, données par le R. P. Monsabré, de l'ordre des Frères Prêcheurs, dans la chapelle des Carmes ; septième conférence.

TROISIÈME PARTIE

L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

—

M. WALLON

—

I. *La Vie de Jésus et son nouvel historien.* — II. *La Vie de N.-S. Jésus-Christ selon la concordance des quatre évangélistes.* — III. *De la croyance due à l'Évangile.* — IV. *La sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses raisonnements.*

I

Nous avons suivi jusqu'ici le mouvement littéraire chrétien, qui s'est produit, à l'occasion de la *Vie de Jésus*, dans les œuvres des philosophes et des polémistes.

Nous abordons une troisième série d'ouvrages.

Nous allons parler des historiens.

Au premier rang je place l'homme qui occupe si dignement la chaire illustrée par M. Guizot à la Sorbonne, M. Wallon, membre de l'Institut et collègue de M. Renan à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il représente la foi comme M. Renan y représente l'incrédulité.

II

J'ai inscrit en tête de ce chapitre les titres de quatre ouvrages différents : deux seulement sont postérieurs à la *Vie de Jésus* et ont été publiés dans le dessein exprès d'y répondre et de la réfuter. Ces deux ouvrages sont, dans leur ordre de publication ; le premier, *la Vie de Jésus et son nouvel historien*, lequel a paru en 1864 ; l'autre, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la concordance des quatre évangélistes, avec une introduction sur l'autorité des Évangiles et sur les derniers systèmes qui l'ont attaquée, et des notes sur les points les plus débattus de l'histoire*. Ce dernier ouvrage a été imprimé vers la fin de l'année 1864, et porte, suivant l'usage de la librairie, le millésime de 1865.

Quant aux deux autres ouvrages, *la Sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements*, et *la Croyance due à l'Évangile, examen critique de l'authenticité des textes et de la vérité des récits évangéliques*, ils ont été écrits l'un et

l'autre et livrés à la publicité bien avant qu'il fût question de la *Vie de Jésus*. Par parenthèse, ce n'est pas un des spectacles les moins émouvants et les moins curieux que la lecture de ces calmes recherches scientifiques, au moment où s'apprêtaient cet orage et ce scandale. Comme la vérité désintéressée et paisible se trouve délaissée en présence des passions et des inquiétudes volontaires de tant d'esprits ! Les hommes sont-ils bien sincères, lorsqu'ils mettent si orgueilleusement en avant leur besoin de connaître et leur désir de savoir ? Combien y a-t-il, je ne dirai pas de personnes, mais simplement de chrétiens, dans cette foule amassée autour du livre de M. Renan, qui se soient inquiétés de prévenir des doutes semblables par une plus ample provision de connaissances et d'études ? Combien y en a-t-il qui, ébranlés dans leur foi mal affermie, aient songé au devoir d'écouter au moins l'apologie, alors qu'ils avaient prêté une oreille si complaisante à la critique ?

M. Wallon est de la grande race de ces esprits fermes et éclairés qui voient venir de loin le péril et que l'heure du combat ne trouve point désarmés. Il avait préparé et offert à notre génération, si légère et si ignorante, ce qu'elle aurait eu besoin de savoir pour accueillir la *Vie de Jésus* avec le sourire un peu dédaigneux qu'elle mérite.

III

Mais nous sommes tous ainsi faits, que l'erreur a un grand attrait pour nous, ne fût-ce que celui du scandale. Nous poussons si loin le respect humain, qu'en fait de religion, nous sommes plus curieux des objections proposées par nos adversaires que des réponses établies par nos défenseurs. Nous faisons comme ces soldats courageux et vaillants des peuples non civilisés, qui, à la guerre, livrent inconsidérément leurs approches et ne se résignent à prendre les armes qu'au moment où ils se sentent serrés de près.

M. Wallon a donc recommencé, après l'apparition de la *Vie de Jésus*, ce qu'il avait déjà si bien accompli auparavant. Seulement, au lieu de donner à son apologie la forme désintéressée d'une exposition ou d'un panégyrique, il a approprié ses démonstrations aux difficultés qui avaient été soulevées, combattu et renversé les obstacles que la critique avait accumulés devant lui.

IV

Nous n'aurons point à craindre, malgré tant de réflexions que nous avons déjà faites nous-même sur cet inépuisable sujet, d'être exposé à l'inconvénient même d'une seule et unique répétition.

L'œuvre de M. Wallon est une des dernières

venues parmi tant de réfutations opposées au nouvel historien de Jésus.

M. Wallon est le premier à nous en prévenir à la seconde page de son *Avertissement*. Il nous apprend lui-même comment et pourquoi il s'est décidé à entrer en lice.

« Quand parut la *Vie de Jésus* de M. Renan, plu-
« sieurs personnes m'avaient fait l'honneur de
« croire que je me proposais d'y répondre ; des
« journaux l'avaient dit ! Je n'y songeais nulle-
« ment, je n'avais pas même encore lu le livre :
« et quand je l'eus fait, je n'y inclinai pas davan-
« tage. Assez d'autres réfutations avaient paru,
« pleines de sens, de raison et de force, et il me
« répugnait de prendre part à un débat où je sem-
« blerais sortir des rapports de déférence mutuelle
« que les Académies créent parmi leurs membres,
« pour relever chez un confrère des procédés qui
« mettent en cause le critique et le savant. Mais
« M. Renan ne s'est pas contenté du succès litté-
« raire de son ouvrage. Il en a voulu tirer un petit
« livre destiné à répandre dans le peuple un por-
« trait de *Jésus* qui n'a rien de commun avec le
« Christ de l'Évangile, et à propager des doc-
« trines qui sont le contre-pied de la doctrine de
« *Jésus-Christ*. C'est pour *consoler les attristés*
« *de ce monde* qu'il vient leur ôter l'espérance d'un
« avenir meilleur au delà de cette vie ; c'est au nom
« de celui qui a dit : *Faites pénitence, parce que*
« *le royaume de Dieu est proche*, qu'il leur ensei-

« gne qu'en dehors de l'idylle de Galilée le royaume « de Dieu est une vaine chimère; et, sans plus te- « nir compte de ces paroles: *Qui croira et sera « baptisé sera sauvé*, il prêche une religion qui « dispense et de la foi et du baptême, disant au « peuple : *Vous êtes des saints*, et faisant en quel- « que sorte Jésus-Christ complice de ceux qui, « dans les républiques corrompues, vont courtisant « la multitude (1) ! »

V

Il y a donc, suivant M. Wallon, une double tâche à accomplir.

C'est à cette double tâche que répondent les deux ouvrages sur lesquels nous attirerons plus particulièrement l'attention de nos lecteurs.

« Mettre à nu l'artifice de l'œuvre nouvelle (2) »: telle est la tâche du premier volume intitulé : *la Vie de Jésus et son nouvel historien*.

Secondement, « reproduire dans sa simplicité cette grande figure de Jésus-Christ par la seule concordance des textes sacrés (3). »

C'est là l'objet du deuxième volume intitulé : *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la concordance des quatre Évangélistes*. Ce dernier

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien.* — Avertissement, pages 1-3.

(2) Avertissement, p. 6.

(3) Avertissement, p. 5.

tome contient en outre une remarquable *Introduction*, dans laquelle se trouvent fortement résumées les dernières controverses.

VI

La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ est présentée ici avec autant d'art que de science : la partie critique et polémique se trouve presque partout rejetée au bas des pages, dans des notes courtes, substantielles, et distribuées avec une rare discrétion.

L'auteur, comme il devait nécessairement arriver, a mis à profit ses travaux antérieurs, mais non point à la façon de tant d'écrivains qui trouvent moyen de rééditer leurs œuvres passées et de les découper plus ou moins habilement en morceaux, de manière à leur donner une apparence de nouveauté. M. Wallon use de ses études, mais il se garde bien de les reprendre pour les répéter. Il se contente de les résumer et d'en extraire les résultats les plus essentiels. Il y met une telle discrétion que le lecteur regrettera peut-être, dans cette dernière œuvre, de se voir renvoyé à des passages qu'il lui aurait été plus agréable et plus commode de trouver dans son volume.

M. Wallon a distribué la vie de Notre-Seigneur en un certain nombre d'époques saillantes. Il a trouvé moyen de la renfermer en onze chapitres d'une dimension sensiblement égale. Il y a trois

chapitres *sur la première, la seconde et la troisième Pâque*, deux sur *les fêtes des Tabernacles et de la Dédicace*, un consacré au *sermon sur la montagne*. Le livre s'ouvre par le récit de la *sainte enfance*, et il se termine par quatre chapitres intitulés : *la Dernière Semaine*, — *la Cène*, — *la Passion*, — *la Résurrection*. La conclusion qui vient après n'a que quatre ou cinq pages ; elle est aussi remarquable par sa brièveté que par sa force.

VII

J'ai vivement regretté dans le volume intitulé : *la Vie de Jésus et son nouvel historien*, l'absence d'une table des chapitres. Je l'ai regretté d'autant plus que les divisions sont parfaitement indiquées dans le courant du texte, et qu'elles forment tout à la fois une excellente analyse du livre de M. Renan, en même temps qu'un remarquable plan de critique.

M. Wallon a distribué son sujet en treize paragraphes qui portent chacun un titre et un chiffre séparés.

Sur ces treize paragraphes, les cinq premiers sont consacrés à nous donner une idée rapide de la méthode historique et critique, glorifiée et pratiquée par M. Renan.

Vient ensuite la vie de Jésus.

M. Wallon introduit ici, dans l'exposition un peu confuse et un peu flottante de M. Renan,

une division dont la parfaite justesse m'a frappé.

Il trouve que l'histoire de Jésus, telle qu'elle a été exposée par M. Renan, peut se diviser en quatre périodes, et que dans chacune de ces périodes le Jésus de l'écrivain rationaliste nous apparaît sous un aspect nouveau : tantôt comme le *charmant docteur* dont s'éprenaient les jeunes filles de Galilée ; tantôt comme le novateur audacieux qui cherchait son point d'appui dans des idées communistes ; bientôt après comme le politique habile qui exploite à son profit la réputation de S. Jean-Baptiste et accepte, pour faire triompher sa cause, de se laisser appeler et de se faire croire le Fils de Dieu ; enfin comme le *géant sombre* qui, irrité, impatient, débordé, ne trouva plus d'autre refuge que la mort, contre son impuissance à maîtriser la fortune et à réaliser ses desseins.

L'avant-dernier paragraphe résume le système de l'adversaire, et la conclusion, tout à la fois émue et sévère, nous donne le dernier mot de l'auteur.

VIII

Le sentiment qui ne m'a point quitté depuis le jour où j'ai commencé ces études sur les ouvrages consacrés à la discussion du système de M. Renan, c'est, je dois le dire, celui d'une tristesse profonde, comme il arrive toujours lorsqu'on a le droit de se croire la victime d'une injustice raisonnée et persistante.

Il y a eu des époques dans l'histoire, et il ne serait pas bien difficile d'en citer, où le seul fait d'être chrétien, catholique, croyant et pratiquant, était pour toutes les carrières un obstacle dirimant, suffisant pour ôter à ce réprouvé d'une nouvelle espèce tout espoir de succès et toute chance d'avancement. Non point que de pareilles pratiques aient jamais été érigées en maximes ; ce serait montrer une franchise que l'incrédulité n'a pas, et courir le risque d'un scandale qu'elle tient pardessus tout à éviter. Il n'en est pas moins vrai qu'en pareil cas les supérieurs gouvernent par des sous-entendus. Ceux-là mêmes qui sont les victimes de ces procédés n'ont rien à dire, puisqu'on ne leur en parle pas et qu'on ne les allègue jamais.

Il se passe un phénomène analogue dans l'ordre des croyances.

Ceux qui nous combattent sont trop polis pour nous dire tout ce qu'ils pensent de nous. S'ils nous regardent comme des hypocrites, pour pratiquer dans notre conduite ce que nous ne saurions admettre dans notre esprit ; comme des fous, pour nous imaginer des croyances à l'encontre de notre raison ; comme des esprits faibles et imbéciles, pour ne savoir pas même discerner les vraies conditions de la certitude, « on a, pour nous le dire, des mots « moins mal sonnants et toute une grande théorie. « On commence par assigner à la religion un rang « à part dans le monde. On gourmande fort ces « critiques à courte vue qui la veulent prendre

« comme une chose de raison; et, avec l'accent de « l'admiration la plus profonde, on réclame pour « elle le privilége de n'avoir pas le sens commun. « Les écrivains sacrés auront leur part de cette in- « signe prérogative. Jusqu'à présent, on avait eu « assez bonne opinion de l'entendement humain, « pour croire que, dans tous les âges, l'homme a « dû avoir la conscience de la réalité des choses : « distinguer ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il « touche; et on ne conçoit guère qu'un être puisse « passer pour doué d'un esprit, s'il n'est point ca- « pable de ces premières opérations de l'esprit. Le « bon Descartes (car il le faut ranger parmi les « simples) était même assez disposé à reconnaître en « tout le monde une part égale de bon sens; et il en « faisait le fondement de la méthode qui renouvela « la philosophie. Aujourd'hui (étrange idée que se « font de l'esprit humain ceux qui lui veulent rap- « porter tous les miracles!) nos philosophes se- « raient bien plus portés à croire que le bon sens « n'appartient qu'à leur temps et, dans leur temps, « à eux seuls peut-être (1). »

Cependant pourquoi serions-nous les seuls exceptés de la liberté commune et les seuls à qui l'on refuse le respect?

Pourquoi ne nous serait-il pas permis de dire que nous sommes chrétiens, comme à eux de montrer qu'ils ne le sont plus?

(1) *De la Croyance due à l'Évangile*, pages 454, 455.

A quoi se réduit en définitive notre système sur les Évangiles ?

Il est bien simple.

« Nous soutenons que nos Évangiles selon saint « Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean « sont bien de saint Matthieu, de saint Marc, de « saint Luc et de saint Jean. Là-dessus on se ré- « crie et l'on est prêt à nous excommunier de la « science ! — Mais quoi ! n'est-ce pas là un sys- « tème comme un autre, et n'avons-nous pas le « droit de le défendre comme si nous l'avions in- « venté? C'est un système comme un autre, et qui « en vaut, ce me semble, beaucoup d'autres ; car. « bien qu'il soit le plus vieux, il trouve encore de « nombreux partisans, et c'est ce qu'on ne peut « pas dire d'une foule de systèmes qui ne sont pas « de vieille date... Il a toutes les chances possibles « de leur survivre, non-seulement dans la croyance « des peuples, mais dans le champ de la libre dis- « cussion (1). »

IX

Je comprends que M. Wallon éprouve plus que tout autre le sentiment légitime d'une amère tristesse, et que, pour le contenir, il paraisse souvent faire appel à toute la fermeté de sa raison.

Ne connaît-il pas mieux que personne à quelle

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la concordance des quatre évangélistes*, pages 71, 72.

condition s'établit la certitude, dans l'ordre de connaissance où il est lui-même au premier rang parmi les maîtres? S'il appartient aux philosophes abstraits de se concentrer dans les limites de leur intelligence individuelle, sans vouloir consentir à jeter les yeux sur le monde qui les environne, M. Wallon a trop pratiqué l'histoire, il a trop étudié les annales de l'humanité, pour ne pas savoir comment un témoignage devient authentique et quand un récit peut être tenu pour certain.

Il y a mauvaise foi évidente à déplacer perpétuellement la question.

Il ne s'agit pas de déduire *à priori* un système religieux d'une métaphysique préconçue. La religion qui, par sa teneur, est un ensemble d'idées et de dogmes, retombe par son origine et par les témoignages qu'elle allègue dans une simple question de fait, à laquelle il est équitable d'appliquer au moins les règles communes. « Si l'on « montrait, à l'égard des livres anciens ou nou- « veaux, les exigences qu'on a pour le Nouveau « Testament, l'histoire serait encore à faire, faute « de témoins dûment constatés : nous en serions « toujours à l'âge mythologique (1). »

(1) *De la Croyance due à l'Évangile*, p. 463. — « .... Que « devient l'histoire ? dit Labruyère ; César a-t-il été assassiné au « milieu du sénat ? Y a-t-il eu un César ? Quelles conséquences, « me dites-vous, quels doutes ! quelle demande ! Vous riez et « vous ne me jugez digne d'aucune réponse ; je crois même que « vous avez raison. Supposons que le livre qui fait mention de « César ne soit pas un livre profond, écrit de la main des

Je n'ai trouvé jusqu'à présent personne qui, pour croire à l'existence de Louis XIV et au long règne qu'il a vu s'écouler sur le trône de France, ait osé demander sérieusement qu'on le rendît le témoin personnel de quelqu'un des faits que l'histoire nous en rapporte. Je ne vois pas qu'on se plaigne de n'avoir pu assister à la guerre de Hollande, ni qu'on prenne occasion du temps écoulé, pour révoquer en doute le fameux passage du Rhin.

Ici nous sommes aisément justes, parce que la justice ne nous coûte rien. Nous n'avons nulle raison de nous écarter du bon sens et de ces règles tacites qu'on applique d'instinct, lorsqu'il s'agit d'un événement qui nous est raconté. Est-il juste, est-il équitable de répéter sans cesse, lorsqu'il s'agit de faits attestés par l'Évangile, que nous *voudrions bien les avoir vus nous-mêmes ?* Est-il admissible d'attribuer à cette inquiétude déraisonnable la valeur d'un principe, comme si la religion ne pouvait être suffisamment prouvée au gré de nos exigences, qu'à la condition de nous compter au nombre de ses premiers disciples et de ses témoins privilégiés ?

L'intelligence humaine est si difficile à satis-

« hommes qui sont menteurs, qu'au contraire il soit inspiré, « saint, divin, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans « une société nombreuse qui s'est fait une religion de le garder, « avouez-le, Lucile, vous douteriez alors de César. » (Chapitre des *Esprits forts.*)

faire que ces disciples, ces témoins, ces apôtres pratiquèrent eux-mêmes une injustice semblable, en dépit des preuves qui leur étaient prodigués.

« Lorsque l'ange, lorsque Jésus lui-même se « montra à Marie-Madeleine et aux saintes femmes, « lorsque le témoignage qu'elles en rendirent de« vait leur remettre en mémoire les paroles du « Seigneur, ils n'y virent que du délire. Il fallut « que Jésus se montrât à Pierre, qu'il se montrât « aux deux disciples d'Emmaüs, qu'il parût au mi« lieu des apôtres rassemblés, qu'il revînt parmi « eux pour se montrer tout particulièrement à « Thomas et lui faire toucher les plaies de son « corps ressuscité, qu'il reparût sur les bords du « lac où il renouvela pour eux la pêche miracu« leuse, et sur la montagne de Galilée où il leur « avait promis de les rejoindre, et à Jérusalem « avant de se séparer d'eux, et alors encore il y « en avait qui doutaient ; car tous n'avaient pu le « voir. Dans sa dernière apparition, au moment « de monter au ciel en leur présence, Jésus repro« chait encore à ces incrédules la dureté de leur « cœur. Ils crurent alors ; mais ceux qui virent ne « sont jamais que le petit nombre. Quand Jésus se« rait ressuscité en présence de tous les Juifs, quand « il serait monté au ciel devant la terre entière, le « plus grand nombre serait encore appelé à le « croire sans l'avoir vu ; et c'est la vraie condition « de la foi. Avoir vu n'est donc pas un privilége ; « car il y a d'autres moyens de croire proposés à

« notre raison, et c'est à la foi seule que le Sei-
« gneur a promis le royaume des cieux (1).

X

Ce ne serait point assez pour caractériser le livre de M. Wallon, que de parler de la tristesse qui y règne d'un bout à l'autre. Cette tristesse y est partout accompagnée d'une indignation grave et concentrée, plus émouvante et plus communicative que les explosions mêmes de la colère.

Le respect me défend, même pour faire mieux saisir ma pensée, d'emprunter ma comparaison à un effet dramatique bien connu.

On sait que, pour provoquer les derniers abandons du rire, il est nécessaire, avant tout, à un acteur de garder une certaine gravité. Le contraste de cette impassibilité avec le comique des paroles entraîne infailliblement des effets irrésistibles.

Une âme honnête et qui veut conserver jusqu'au bout la réserve de l'homme du monde en même temps que la charité du chrétien, ne songe guère, préoccupé qu'il est avant tout des devoirs que lui impose sa conscience, à l'impression littéraire que produira dans son auditoire cette forte domination exercée sur soi-même. La critique littéraire est là pour constater l'émotion sourde qu'on entend frémir sous ce calme apparent. Le lecteur se pré-

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pages 350, 351.

cipite de lui-même bien au delà des sentiments dans lesquels l'écrivain a réussi à se contenir. L'effet de cette plainte sévère, discrète, et pourtant frémissante, va souvent jusqu'à un murmure d'indignation et un mouvement de colère.

J'ai connu un homme d'une patience exemplaire et véritablement angélique, dont la femme, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, mettait parfois à une rude épreuve cette longanimité qui lui rendait à elle-même la colère et l'irritation si faciles. Le mari, homme vif, impétueux, ardent, ne trahissait la souffrance de ce combat intérieur, de cette lutte livrée contre lui-même, par aucun signe apparent. Seulement, dans son regard ordinairement si calme et si doux, s'allumait un feu sombre ; ses yeux, d'un bleu tendre et azuré, prenaient des teintes profondes et noirâtres, semblables à cette couleur foncée et menaçante dont se revêtent les flots de l'Océan au premier frissonnement de la tempête.

C'est ainsi qu'apparaît l'homme dans le livre dont nous parlons.

M. Wallon fait entendre à ses lecteurs des paroles sages et dignes, incapables de donner prise à une remarque, — mais dans lesquelles l'oreille la moins susceptible et la moins avertie ne saurait méconnaître l'altération et le tremblement de la voix. Là même où le cœur du chrétien tourne son indignation en une prière, sa critique en un avertissement, un reproche amer en un vœu cha-

ritable, on sent bien encore le premier mouvement de l'homme.

Ce serait être injuste que d'en faire mal à propos un sujet d'étonnement ou de reproche.

Je ne connais rien de plus inique, qu'on me permette de le dire malgré le préjugé contraire, que le fameux vers du poëte :

Quoi ! vous êtes dévot et vous vous emportez !

Non pas que je veuille prendre la défense de la colère : il est aussi pénible de s'y sentir porté que de s'en trouver atteint, mais je voudrais bien savoir si la dévotion, quelque parfaite qu'on l'imagine, pour se donner ainsi plus de droits à la blâmer, vous dispense d'être homme et par conséquent de ressentir comme un autre tout ce qui est fait pour blesser le cœur, soulever la raison, ébranler le sang-froid le plus imperturbable. On peut, on doit, comme le faisaient déjà les héros du vieil Homère, mettre la main sur sa poitrine et s'adresser à soi-même l'énergique exclamation du poëte grec : « Patience, mon âme ! et supporte énergiquement ce qu'on te fait. » Dieu, qui nous commande de nous maîtriser, ne nous a point promis que nous ne serions pas émus. Quand il nous a imposé le pardon des injures à l'égard de ceux qui attaquent notre personne dans notre foi, il avait bien prévu qu'en effet nous ne serions point impassibles.

XI

J'ai constaté cette indignation sombre et muette : je dois mettre sous les yeux des lecteurs quelques-unes des raisons qui la commandent.

Il faudrait ici, pour être complet, suivre pas à pas M. Wallon dans chacune des divisions de son livre. Il faudrait examiner successivement avec lui la méthode de M. Renan, les quatre périodes par lesquelles passe tour à tour le caractère de Jésus-Christ d'après son étrange biographe ; enfin reproduire les conclusions de M. Wallon et les jugements définitifs qu'il porte sur cette affaire : vaste cadre qui demanderait, pour être rempli, non pas plus de temps, mais plus d'espace qu'il ne m'est permis d'en consacrer à l'achèvement de cette analyse.

Je me contenterai de faire ce qu'il y a de plus essentiel, c'est-à-dire de montrer une fois de plus et par des exemples nouveaux, ce que les assertions de M. Renan, relevées par M. Wallon, ont d'hypothétique, d'erroné, de blessant. Il faudra nous remettre sans cesse devant les yeux le devoir sacré de respecter la personne et les intentions de notre adversaire, pour ne pas appeler ces imaginations un roman, ces inexactitudes une contre-vérité, ces insinuations des injures.

XII

Je ne donnerai qu'un seul et unique exemple de ce qu'on peut appeler, sans sortir de la plus rigoureuse politesse, l'arbitraire des suppositions contenues dans la *Vie de Jésus.*

On voudrait savoir, dit M. Wallon, sur quel fondement M. Renan dit : « *Plusieurs personnages* « *qui avaient beaucoup aimé Jésus et fondé sur* « *lui de grandes espérances, comme Joseph d'A-* « *rimathie, Lazare, Marie de Magdala, Nico-* « *dème, n'entrèrent pas, ce semble, dans ces* « *Églises et s'en tinrent au souvenir tendre ou* « *respectueux qu'ils avaient gardé de lui.* » (P. 297.) « Aucun texte n'autorise ce retranche- « ment, et la tradition a gardé ces saints person- « nages parmi les principaux de l'Église. Est-ce « une raison pour que M. Renan avance qu'ils « sont restés, *ce semble*, en dehors (1) ? »

On me permettra un second exemple.

On lit à la page 193 de la *Vie de Jésus :*

« Un vieux mot, *Paradis*, résumait le rêve de « tous : un jardin délicieux où l'on continuerait à « jamais la vie charmante que l'on menait ici- « bas. » Et en note : « Luc, XXIII, 43 ; Cor., XII, 4, « etc. »

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon la concordance des quatre évangélistes*, p. 348.

M. Wallon fait, à propos, la remarque suivante :

« Le passage de S. Luc est le mot de Jésus-
« Christ au bon larron : *Aujourd'hui tu seras*
« *avec moi dans le Paradis.* Cette parole du Sau-
« veur sur la croix à l'homme qui partage son
« supplice, voilà un texte singulièrement choisi
« pour faire du paradis « *un jardin délicieux où*
« *l'on continuerait la vie charmante que l'on*
« *menait ici-bas* (1) ! »

Je crois donc qu'on peut, sans montrer trop de complaisance, se ranger à la conclusion que donne M. Wallon dans une de ses notes, et reconnaître quelle large part fait à l'arbitraire M. Renan, malgré ses prétentions à une érudition irréprochable et à une science définitive. Cette conclusion nous fournit encore un nouvel exemple d'une assertion sans aucune espèce de fondement.

« Un des procédés de M. Renan, c'est de poser
« les questions comme résolues, ou de les tran-
« cher et de les tenir dès lors pour démontrées.
« C'est ainsi qu'il dira (p. 239) : « *Sa naissance à*
« *Nazareth qui était de notoriété publique.* » On
« a vu comme il l'a prouvée (p. 19). Ou bien : « *Il*
« *faut se rappeler que la seconde partie du livre*
« *d'Isaïe depuis le chapitre XL n'est pas d'Isaïe.*»
Où l'a-t-il dit ? *On* l'a dit quelque part ; quelque autre part *on* a prouvé le contraire. Mais il est

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 65.

inutile de se rappeler ce dernier point : « *Il faut* « *se rappeler que la seconde partie d'Isaïe n'est* « *pas d'Isaïe.* »

XIII

On me permettra ici une citation sous forme de parenthèse.

J'emprunte cette citation à un ouvrage dont on trouvera l'analyse plus loin, *l'Homme-Dieu, Conférences prêchées à la métropole de Besançon*, par M. l'abbé Besson, supérieur du collége de saint François-Xavier.

La citation de M. l'abbé Besson est le plus beau commentaire que l'on puisse trouver de la stupéfaction éprouvée par M. Wallon en face de l'assertion dédaigneuse de M. Renan : « *Sa naissance à* « *Nazareth qui était de notoriété publique.* »

« Je rechercherai devant vous (4e conférence), « l'acte de naissance de Jésus-Christ, et, prenant « en main, non pas les Évangiles, mais les statis- « tiques de l'empire romain, je vous dirai avec « toute la précision de la science profane : — Il est « né à Bethléem, il est de la race d'Abraham, de « la tribu de Juda et de la famille de David ; le « huitième jour après sa naissance, il a été circoncis « et nommé Jésus.

« Entrons dans quelques détails : trois statisti- « ques ont été dressées sous le règne d'Auguste ; « la première date de l'an de Rome 726, elle ne

« fut que partielle, et la Judée n'y est pas men-
« tionnée ; la seconde qui fut générale, au rapport
« de Tacite, commence en l'an de Rome 746 ; la
« troisième ne fut achevée qu'après la mort de
« l'empereur, en 759. Ce fut au sénateur Sulpicius
« Cyrinus, l'un des hommes les plus considéra-
« bles de l'empire, que l'on donna la surintendance
« du recensement dans tout l'Orient (1). Il com-
« mença ses opérations avec mesure, car six mille
« pharisiens, attendant la venue du Messie, refu-
« saient de rendre hommage à Auguste. On
« compta seulement la population par tribus, con-
« formément à la constitution du peuple juif, afin
« de rétablir l'ordre généalogique des différentes
« familles, sans aller jusqu'à taxer les propriétés.
« Encore cette mesure ne fut-elle appliquée qu'aux
« anciennes tribus de Juda et de Benjamin. C'est
« dans ces circonstances que la Vierge Marie et
« Joseph son époux, qui appartenaient tous deux à
« la tribu de Juda et à la famille de David, se ren-
« dirent à Bethléem, pour obéir aux prescriptions
« de l'empereur. Cet ordre, s'il eût été exécuté en
« vertu des usages des Juifs, n'aurait compris que
« Joseph. Mais nous apprenons par Denys d'Hali-
« carnasse que chez les Romains le recensement
« s'appliquait aussi aux femmes ; voilà pourquoi
« le voyage de Marie était nécessaire, malgré sa

(1) Cf. Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, ch. I et II.

« grossesse et les rigueurs de la saison (1). Bien « plus, Lactance nous en avertit, non-seulement « on exigea dans les provinces la présence des « femmes, mais le nom des enfants même en bas « âge était écrit sur les tables du recense- « ment (2).

« Voilà donc l'acte de naissance de Jésus-Christ, « vérifié par un païen dans la ville de Bethléem. « Cet acte constate son nom, sa famille, le lieu de « son apparition au monde. Cyrinus envoya à « Rome les tables qu'il avait dressées : témoin saint « Justin, qui les cite au juif Tryphon, et qui, par « cette citation, laisse tous les contradicteurs sans « réplique (3) ; témoin Tertullien qui déclare avoir « vu le registre officiel où était écrit le nom de Jé- « sus et que l'on gardait dans les archives de l'em- « pire (4) ; témoin saint Chrysostome, qui fait « mention de la même statistique, assurant qu'on « la montrait encore à Rome de son temps, que « chacun pouvait la lire, et qu'il était facile d'y re- « connaître l'époque de l'avénement du Christ (5) ; « témoin Julien, ce philosophe apostat et couron- « né, qui, devant toutes ces preuves, renonçait à

(1) Dion. Halicarnass.

(2) Voir, pour plus de détails, Sozomène, *Hist. ecclés.*, v, 4 ; Huet, *Démonstr. évangél.*, IX ; Lardner, *Credibil.*, t. I, p. 284 et suiv., et surtout M. Wallon, *De la Croyance due à l'Évangile*, pp. 296, 341.

(3) S. Justin, *Apolog. pro christian.*, 34, ad finem.

(4) Tertull., *Advers. Marcion.*, cap. XIX.

(5) S. Joan. Chrys., *Hom. in diem Nativit.*

« contester la famille du Messie et le lieu de sa « naissance (1). Or, après de tels noms et de telles « autorités, de quels poids, je vous le demande, « pèse la critique ignorante du XIXe siècle pour « contre-balancer les témoignages accablants des « premiers âges du christianisme ? Quand un séna- « teur romain a constaté la naissance de Jésus à « Bethléem dans un recensement universel, quand « saint Justin, Tertullien, saint Chrysostome, ont « cité cet acte authentique, quand Julien l'Apostat « s'est tu devant ces témoignages, de quel droit, à « quel titre, sur quelle autorité, la plume légère « d'un romancier vient-elle nous dire au mois de « juin 1863 : « Jésus est né à Nazareth (2) ! »

« Ah ! qu'a-t-il donc trouvé pour contredire les « hymnes dans lesquelles la poésie a chanté l'étable « de Bethléem, les chefs-d'œuvre dont cet aimable « et touchant sujet a doté la peinture, les homélies « qu'il a inspirées aux Pères des premiers siècles, « les pèlerinages qui, depuis les apôtres, ont con- « duit tant d'âmes pieuses de toutes les extrémités « du monde à cette ville, témoin des premiers va- « gissements de l'Enfant-Divin ? Qu'a-t-il trouvé ? « Quelque blasphème de Celse ou quelque hérésie « de Marcion ! Mais Origène a répondu à Celse : « S'il est quelqu'un à qui l'Évangile ne suffise pas « pour le convaincre que le Christ est né à Beth- « léem, qu'il sache et qu'il se rappelle qu'à Beth-

(1) S. Cyrille, lib. VI, cap. *Jul.*
(2) *Vie de Jésus*, II, p. 19.

« léem on montre la caverne dans laquelle Jésus « est né, et dans cette caverne la crèche où il fut « enveloppé de langes. Sur les lieux mêmes il ne « rencontrera personne qui ne publie et ne se « plaise à répéter, contre les ennemis de la foi, « que c'est bien là qu'est né ce Jésus que les chré- « tiens admirent et adorent (1). » Mais Tertullien, « s'adressant à Marcion, lui a dit avec une fou- « droyante ironie : « Faites disparaître et ce dé- « nombrement de César qui m'importune, et cette « misérable hôtellerie, et ces langes méprisables, « et cette crèche si dure (2) ! » Non, le prophète « n'a point parlé au hasard quand il a promis à « Bethléem la gloire d'être le berceau du Christ. « Non, les princes des prêtres et les scribes du « peuple n'ont pas hésité quand, ouvrant les livres « saints pour découvrir le lieu de cette mystérieuse « naissance, ils ont montré à Hérode et aux ma- « ges le passage fameux où la modeste bourgade « est élevée, sept cents ans d'avance, au premier « rang des cités (3). Non, saint Jérôme n'a pas « baisé une vaine poussière, quand il a enseveli ses « passions, ses luttes, ses veilles, ses vertus, dans « cette grotte où il cherchait contre lui-même un « sûr asile et de divins souvenirs. Non, le genre « humain ne fait point fausse route quand il visite « Bethléem aussi bien que le Calvaire. Ce n'est

(1) *Origen. contra Celsum*, lib. I, n° 51.
(2) Tertull., *De carne Christi*, n° 2.
(3) Matth., II, 3, 4, 5, 6.

« pas d'un trait de plume qu'on efface tant d'au-« torités et de traditions ; et la goutte d'encre « tombée de cette plume ignorante, sur le nom « immortel de la ville de David, n'empêchera pas « les yeux des générations à venir de s'arrêter, « comme ceux des mages, à la triple lueur de « l'astronomie, de la prophétie et de l'histoire, sur « la cité bénie où Jésus a ouvert les yeux au « monde. »

XIV

Avant de quitter les citations simplement hypothétiques, pour passer à celles qui sont décidément fausses, à celles qui, suivant l'expression de M. Wallon, « dépravent les textes (1), » je dois recommander encore à mes lecteurs une discussion qu'ils trouveront aux pages 155-156 de notre auteur. Cette discussion se termine par une conclusion vraiment charitable et présentée sous la forme d'une explication pleine de probabilités.

M. Renan veut prouver (pp. 265-266) que Jésus-Christ était : « Un sorcier tout-puissant qui « fait peur et dont on aime à se débarrasser. » Il cite, à l'appui de son dire, une quinzaine de passages; et il indique soigneusement le nom de l'évangéliste, le chiffre du chapitre et le numéro du verset. C'est ce qu'en toute autre occasion, on appellerait à bon droit donner ses autorités. Or

(1) P. 75.

il se trouve, dans cette circonstance, qu'*aucun* des passages cités ne prouve, même de loin, l'assertion à l'appui de laquelle il est ainsi invoqué. Ici se place la supposition charitable de M. Wallon.

« La raison la plus favorable que l'on puisse « donner, n'est-ce pas que l'auteur, voulant prou- « ver qu'on avait peur de Jésus comme d'un sor- « cier, a pris ses citations au mot *timere* dans une « table de concordance, sans rechercher davantage « à quoi la chose s'appliquait » (1) ?

Le malheur d'une telle supposition, car tout a son mauvais côté, c'est qu'elle ne réussit à sauver la bonne foi de l'homme qu'aux dépens de l'amour-propre de l'écrivain. Elle donne à M. Wallon le droit d'adresser à son collègue, dans la conclusion du livre, ce grave et énergique conseil :

« Revenez aux principes de la critique. Vous vou- « lez juger une doctrine ? Allez aux textes, mais « n'en citez pas que vous n'ayez lus et contrôlés ; « défiez-vous des concordances et du supplément « d'érudition qu'elles semblent offrir ; c'est un « moyen qui peut tromper les autres, quelque- « fois à l'insu de l'auteur, mais toujours en fin « de compte à ses dépens (2). »

XV

J'ai donné, d'après M. Wallon, des exemples

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 156.
(2) *Ibid.*, p. 215.

d'assertions purement hypothétiques, et que l'homme le moins méticuleux est en droit de regarder comme plus que hasardées.

J'aurais aimé, je l'avoue, à en voir signaler un plus grand nombre dans l'ouvrage de M. Renan. Ce sont peut-être les plus excusables ; voici pourquoi.

Une imagination qui s'égare traverse, l'un après l'autre, deux et même trois états successifs.

Elle commence par errer dans ce que Leibniz appellerait la pure région des possibles. Elle met tant de complaisance et une si grande force d'invention dans ses rêves, qu'elle se laisse aller à les prendre pour la réalité.

Les esprits systématiques et prévenus n'ont garde d'en rester là ; ils ne s'en tiennent point à réaliser leurs abstractions ; ils roulent sans cesse, à leur insu, de mauvais desseins contre les vérités qui les incommodent. De là, à fermer les yeux aux faits les mieux établis, à se refuser aux raisonnements les plus irrésistibles, à s'armer contre l'évidence la plus triomphante, il n'y a pas même la distance qui sépare la bonne de la mauvaise foi.

« Notre cœur, écrivait une femme d'une trop « grande expérience (1), nous fournit toujours « autant d'erreurs que nous pouvons le souhaiter. » Cette remarque est profonde. Elle suffit à nos yeux pour justifier la charité obstinée de M. Wallon, en

(1) Madame de Tencin, dans le petit roman intitulé : *Les Peines de l'amour*.

face des suppositions que le gros du public jugerait les moins pardonnables. Il faut remarquer, à ce propos, que le bon sens vulgaire n'est guère porté, en cette matière délicate, à la tolérance ni aux ménagements. Si on le laissait faire, il en viendrait bien vite à des mots et à des jugements dont la critique ne saurait accepter la solidarité, même alors qu'elle en provoque la rigueur.

Je passe aux assertions de la seconde espèce, à celles qui sont inexactes parce qu'elles ont des textes qui les contredisent, ou des faits qui les démentent.

XVI

Ici, le livre de M. Wallon à la main, je n'ai vraiment que l'embarras du choix. Je puis le dire, en toute sincérité, la matière n'est que trop riche et que trop féconde.

« Jésus a dit : « *Bienheureux les pauvres d'es-« prit*, » c'est-à-dire ceux qui entrent dans l'esprit « de la vraie pauvreté ! M. Renan entend : *Bienheu-« reux les pauvres ;* » et il fait de Jésus le chef des « communistes tant anciens que modernes. Il a « dit : « *Malheur aux riches !* » c'est-à-dire à ceux « qui sont tout à leurs richesses, à celui qui dîne « bien, souffrant que Lazare meure de faim à sa « porte ; et M. Renan entend la malédiction de « toute une classe d'hommes (p. 180). Le riche, « comme riche, est un coupable. « *Il ne pardon-« nait aux riches*, dit-il, *que quand le riche, par*

« *suite de quelque préjugé, était mal vu de la so-*
« *ciété* (p. 187), et il cite Luc (XIX, 2 et suivants),
« où il est question de Zachée, citation qui en rap-
« pelle tant d'autres, interprétées, nous l'avons vu,
« de la même sorte. Zachée en effet n'était pas
« coupable parce qu'il était riche ; il ne fut point
« pardonné parce qu'il était publicain, mais parce
« qu'étant publicain, il se repentit de ses torts et
« fit réparation de son bien mal acquis.

« Mais Jésus n'est pas seulement venu soulager
« les pauvres ; il est venu recueillir tous ceux qui
« souffrent, guérir tous les malades ; et M. Renan,
« tout en rappelant ses admirables déclarations sur
« ce point, trouve encore moyen de fausser les plus
« beaux textes de l'Évangile. Son Jésus tient un
« peu, comme on l'a dit, du Dieu de Béranger dont
« il se raillait autrefois : « *Il n'appréciait les états*
« *de l'âme qu'en raison de l'amour qui s'y mêle.*
« *Des femmes, le cœur plein de larmes et disposées*
« *par leurs fautes aux sentiments d'humilité,*
« *étaient plus près de son royaume que les natures*
« *médiocres, lesquelles ont souvent peu de mérite*
« *à n'avoir point failli :* « c'est à ce propos qu'il
« est parlé des réhabilitations faciles (p. 187). Il y
« avait même de sa part, si l'on en croit l'auteur,
« une sorte de défi au sentiment commun : « *Loin*
« *qu'il cherchât à adoucir les murmures que sou-*
« *levait son dédain pour les susceptibilités sociales*
« *du temps, il semblait prendre plaisir à les ex-*
« *citer. Il préférait hautement les gens de vie équi-*

« *voque et de peu de considération aux notables* « *orthodoxes* (p. 188). » Toujours le même traver« tissement : mais comment s'avouer que ce qu'il « rebutait dans ces docteurs, c'était le superbe, et « ce qu'il recherchait dans ces gens rebutés du « monde, l'humilité (1) ? »

XVII

Mes lecteurs pourront choisir eux-mêmes des exemples d'assertions fausses, telles que, « pour « les réfuter, il ne s'agit que de citer textuellement « le passage dont M. Renan donne, comme pour « s'en appuyer, le chiffre au bas de la page (2). »

Ces méprises portent sur les points les plus graves. Je les indique dans M. Wallon.

(PP. 55 et suiv.) Réfutation de la discussion à l'aide de laquelle M. Renan prétend établir que Jésus-Christ a eu des frères et des sœurs, réfutation que M. Wallon ose conclure par ces imposantes paroles : « Ce n'est plus seulement émettre une « fausse interprétation, c'est commettre un faux. « — Faux matériel : on a les pièces sous les yeux ; « mais d'où j'écarte, je m'empresse de le dire, l'in« tention qui seule en matière de faux fait le « crime (3). »

— (PP. 69 et 138.) Le panthéisme d'Hégel attribué aux doctrines de Jésus-Christ.

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, pages 126, 127.
(2) *Ibid.*, p. 73. — (3) *Ibid.*, p. 57.

— (P. 70.) La prétendue condamnation du droit de propriété et l'enseignement du communisme par le Sauveur.

— (P. 74.) La négation d'une autre vie et l'immortalité de l'âme refusée à une grande partie du genre humain.

— (PP. 110, 112.) Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste mis en contradiction, et représentés comme luttant l'un contre l'autre par une sorte de rivalité sourde.

— (PP. 197, 198.) L'institution de l'Église, l'enseignement qu'elle donne, les dogmes qu'elle professe, les prières qu'elle nous recommande, niés et méconnus, malgré les témoignages formels et les textes décisifs des Évangiles.

Le lecteur peut prendre au hasard, parmi les différents passages que je lui signale. La discussion est partout courte et énergique, réduite à ses termes essentiels, mais toujours suffisante pour porter coup. On en jugera par deux exemples que j'ai réservés. Ce ne sont pas les seuls que mon énumération ait passés sous silence.

XVIII

« Selon M. Renan, c'est sur la terre que Jésus « met le royaume du ciel ; et l'auteur remarque « avec intention qu'il n'avait pas encore dit : Mon « royaume n'est plus de ce monde. *Bien des ténè-* « *bres*, ajoute-t-il, *se mêlaient à ses vues les plus*

« *droites. Parfois des tentations étranges traver-* « *saient son esprit ;* et il rappelle une des scènes de « la tentation pour suggérer qu'il avait bien pu « avoir un moment l'espérance *de fonder un* « *royaume par l'audace et le nombre de ses parti-* « *sans* (1). »

M. Wallon ajoute fort judicieusement :

« Quand Jésus annonçait que le royaume de « Dieu est proche, il ne prétendait pas dire qu'il « dût se substituer aux royautés humaines en ce « monde, ni que le monde fût près de finir. La fin « du monde n'a point de terme marqué dans l'É- « vangile. Si Jésus-Christ, comme ses disciples « l'interrogeaient touchant la ruine du temple et « son avénement à la consommation des siècles, « leur répond sur les deux choses dans le même « discours, il a soin, pour le temps, de les distin- « guer nettement l'une de l'autre : *En vérité*, dit- « il de la première, *je vous le dis, cette génération* « *ne finira point jusqu'à ce que toutes ces choses-ci* « *soient accomplies. Mais pour ce jour et cette* « *heure-là*, ajoute-t-il, *ni les anges mêmes qui sont* « *dans le ciel ne le savent pas, ni personne que* « *mon Père* (2). »

Le Commentaire de Bossuet, cité par M. Wallon sur ce même passage, emporte la pièce. On pourra le retrouver dans ses œuvres au soixante-seizième sermon des *Méditations*.

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 115.
(2) *Ibid.*, pages 116, 117.

Le grand orateur développe les versets du vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu :

« Voilà, dit-il, deux temps bien marqués. HÆC « et ILLA, en grec comme en latin, marquent deux « temps opposés ; l'un plus proche, l'autre plus « éloigné. Cette génération-ci verra toutes ces « choses-ci accomplies : GENERATIO HÆC... OMNIA « HÆC... OMNIA ISTA... Mais pour ce jour-là, pour « cette heure-là, DE DIE AUTEM ILLA ET HORA, per-« sonne ne le sait. Comme s'il disait : Je vous ai « parlé de deux choses, de la ruine de Jérusalem « et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui « doit arriver dans la génération où nous sommes « et dont les hommes qui vivent doivent être les « témoins, je vous en marque le temps ; et cette « génération ne passera pas qu'il ne s'accomplisse. « Voilà pour l'événement auquel nous touchons. « Mais pour ce jour-là, le jour où je viendrai juger « le monde, personne n'en sait rien et je ne dois « pas vous le découvrir. Il est donc marqué claire-« ment que la chute de Jérusalem était proche, et « l'Église le devait savoir. Mais pour ce jour-là, « pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en « trouble et où le Fils de l'homme viendra en per-« sonne, on n'en sait rien : on ne sait ni s'il est « loin ni s'il est près ; et le secret en est impéné-« trable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à « l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le « Fils de Dieu. »

Il y a des procès qui se jugent sur pièces et qui

n'ont pas besoin de plaidoirie; c'est ici le cas de répéter ce que disait avec moins de justice Cicéron dans sa *Milonienne :* RES IPSA LOQUITUR, ou les paroles qu'adresse un président de tribunal à l'avocat qu'il interrompt : « La cause est entendue. »

XIX

Je trouve, dans M. Wallon, un passage qui atteste jusqu'à quel point M. Renan a pris l'habitude d'interpréter les textes, de façon à leur faire dire ce qu'aucune intelligence ne s'aviserait jamais d'y trouver.

« Jésus, dit M. Renan, à la page 211 de son livre, « Jésus qui envisageait les ouvrages d'art comme « un pompeux étalage de vanité, voyait tous les « monuments de mauvais œil ; » et il cite, comme autorités à l'appui, un certain nombre de passages tirés de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

Évidemment ici la question religieuse n'est plus en cause.

Que Jésus-Christ ait eu ou non des goûts d'artiste ou une antipathie prononcée contre les édifices, cela n'intéresse en rien l'authenticité de la tradition ni la divinité du christianisme. On peut donc dire qu'ici, l'auteur de la *Vie de Jésus* est comparativement désintéressé. S'il s'écarte de la vérité exacte, s'il prête aux textes qu'il apporte un sens que ces textes n'ont jamais eu, ce sera l'effet d'ha-

bitudes imprudentes contractées par le critique, et point du tout le résultat d'une hostilité préméditée. Rien donc ne nous permettra de juger d'une façon plus définitive la méthode de M. Renan.

Voici la remarque de M. Wallon sur la citation qu'on vient de lire et sur les passages des évangélistes indiqués à l'appui.

« On lit dans le premier passage : *Malheur à* « *vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce* « *que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis,* « *qui au dehors paraissent beaux aux yeux des* « *hommes, et au dedans sont pleins d'ossements de* « *morts et de toute pourriture.* En quoi M. Renan « est-il blessé de ce passage? et comment y voit-il « une preuve que Jésus-Christ méprisait les œuvres « d'art? Et quand il continue : *Malheur à vous,* « *scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez les* « *sépulcres des prophètes et ornez les monuments* « *des justes* (v. 29). Est-ce cette œuvre qu'il « condamne? Maudit-il ceux qui élèvent des sépul- « cres aux prophètes, ou ceux qui, ornant les mo- « numents des justes mis à mort par leurs pères, « tuent comme leurs pères ceux qu'ils ont parmi « eux?

« Les derniers textes s'appliquent à la ruine pro- « chaine de Jérusalem : *Voyez-vous tous ces grands* « *bâtiments? En vérité, je vous le dis, ils seront* « *tellement détruits qu'il n'y restera pas pierre sur* « *pierre.* Et le sentiment qui anime Jésus n'est « pas d'un homme qui voit de mauvais œil les mo-

« numents de l'art, comme le prétend M. Renan : « c'est le sentiment qui lui faisait dire, dans le « passage précédent : *Jérusalem, Jérusalem,* « *qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te* « *sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassem-* « *bler tes enfants, comme une poule rassemble ses* « *petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Et* « *voilà que vos maisons demeureront désertes* (1) ! »

XX

J'ai donné des exemples des réfutations apportées par M. Wallon aux assertions tour à tour hypothétiques ou inexactes; mais l'auteur de la *Vie de Jésus* ne se contente pas de se passer des textes ou de s'en écarter à plaisir ; il se laisse entraîner par un progrès, hélas ! trop naturel, du doute qui suspecte ou de l'incrédulité qui nie, jusqu'à l'outrage et jusqu'à l'insulte. Il y a, dans les suppositions qu'il fait et dans les explications qu'il invente, quelque chose de si particulièrement blessant, non pas pour un cœur de chrétien, mais simplement pour un cœur d'honnête homme, qu'on rougirait de voir porter sur soi-même les jugements qu'on ose élever ici contre Jésus-Christ.

On a déjà signalé bien des fois le passage tristement célèbre où M. Renan réclame une mesure spéciale pour la sincérité des héros, et nous défie

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, pages 65-66.

de « faire avec nos scrupules ce qu'ils firent avec « leurs mensonges. » « Jésus-Christ devait choisir « entre ces deux partis : ou renoncer à sa mission, « ou devenir thaumaturge » (p. 157). L'auteur range hardiment « ceux qui se scandalisent parmi « les impuissants ; » il raille « leurs susceptibilités « mesquines » (p. 452). Il prend en pitié « leur « timide honnêteté » (p. 253). Ici M. Wallon intervient avec une autorité qui dépasse celle d'un juge; il ajoute le conseil à la sentence :

« Cette théorie des mesures diverses dans la « sincérité, cette réhabilitation du mensonge, qui « est une insulte de plus au caractère de Jésus, est « un outrage à la morale publique et à l'histoire. « Que l'auteur se hâte, nous l'en conjurons, de ré- « pudier une pareille doctrine, s'il ne veut que son « nom y reste attaché (1). »

« Telle est la faiblesse de l'esprit humain, dit « M. Renan, que les meilleures causes ne sont ga- « gnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons » (p. 258).

« Beaucoup de circonstances semblent indiquer « que Jésus ne fut thaumaturge que tard et à con- « tre-cœur » (p. 264).

« Il est impossible, parmi les récits miraculeux « dont les Évangiles renferment la fatigante énu- « mération, de distinguer les miracles qui ont été « prêtés à Jésus par l'opinion, de ceux où il a con-

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 209.

« senti à jouer un rôle actif. Il est impossible sur-« tout de savoir si les circonstances choquantes « d'efforts, de frémissements et autres traits sen-« tant la jonglerie sont bien historiques » (p. 259).

C'est ainsi que Jésus « affectait de savoir sur « celui qu'il voulait gagner, quelque chose d'in-« time » (p. 162).

Ses disciples probablement jouaient leur rôle dans cette comédie. Tandis que « le malentendu « entre Jésus et ses disciples devenait à chaque in-« stant plus profond » (p. 372). Ses meilleurs amis cherchaient encore, « par un redoublement de res-« pect extérieur, à vaincre la froideur du public » (p. 373).

XXI

Est-ce assez d'injures? et après nous être donné la douloureuse tâche de les reproduire sans commentaire, faut-il encore que nous prenions la peine de les résumer sous leur forme la plus simple, la plus crue et la plus véritable?

Jésus-Christ, selon M. Renan, est un hypocrite, un menteur, et, si l'on veut être sincère, le pire des menteurs et des hypocrites, puisqu'il trompe de propos délibéré les multitudes par son consentement tacite ou sa participation publique aux miracles qu'on lui attribue.

M. Renan, à propos du mot *jonglerie* qu'il ose prononcer, « cite Luc, VIII, 45-46; Jean, XI, 33-38.

« — Ces traits qui sentent la jonglerie, c'est le mot « de Jésus : *Qui m'a touché?* Mot qui amène à se « produire au grand jour la foi naïve de cette femme « qui s'écrie : *Si je touche seulement le bord de* « *son vêtement, je serai guérie;* c'est son frémisse- « ment devant la tombe de Lazare, et ces pleurs « qui faisaient dire aux Juifs : *Comme il l'ai-* « *mait* (1) ! »

XXII

Je me contiens pour ne pas dire ce que j'éprouve, lorsque j'entends appeler imposteur mon Sauveur et mon Dieu.

Je ne sais pas toutefois si je ne souffre pas davantage lorsque je l'entends traiter de cruel, lorsqu'on l'accuse de manquer de cœur, lorsqu'on lui refuse cette tendresse pour nous, qui l'a fait appeler le *doux Jésus* par toute l'humanité.

« On nous le montre donc ennuyé d'une répu- « tation qui lui pèse, » en proie « à une bizarrerie « en apparence inexplicable, n'exécutant souvent « ses miracles qu'après s'être fait prier et avec une « sorte de mauvaise humeur » (p. 264).

Ici toute discussion cesse, et il est permis à l'intelligence qui a vérifié l'inexactitude sans prétexte de pareilles assertions, il lui est permis de se laisser emporter de la science qui raisonne à l'indignation qui éclate. Que Bossuet parle pour nous,

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 150.

et qu'il exprime ce que nous avons tous éprouvé en face de ces insultes gratuites :

« O mon Sauveur ! Par cette même sensibilité « qui vous a fait compatir à nos autres maux, « vous avez compati à nos maladies ; et vous n'avez « jamais guéri les malades, ou ressuscité les morts, « ou considéré nos maux, que cette tendre compas- « sion de votre cœur attendri ne ne vous ait ému. « Ainsi vous pleurâtes avant que de ressusciter « Lazare. Ainsi vous multipliâtes les pains, touché « de compassion du peuple épuisé de travail. Dans « une occasion semblable, vous dites encore : *J'ai « pitié d'une si grande multitude d'hommes, et je « ne veux pas les renvoyer sans manger, de peur « que les forces ne leur manquent*. Ces aveugles, qui « connaissaient combien vous êtes sensible à nos « maux, vous disaient à cris redoublés : *Ayez pitié « de nous, Seigneur, fils de David!* Vous écoutâtes « leur voix ; touché de compassion, vous mîtes vo- « tre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de « la lumière, et ils reçurent la vue. Lorsque vous « vîtes ce sourd et ce muet, vous commençâtes par « gémir en levant les yeux aux ciel. Vous pleurâ- « tes sur les malheurs prochains de Jérusalem. Ce « sentiment de compassion vous suivit toujours, « quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. C'est ce « cœur tendre et compatissant, ce cœur ému de « pitié qui sollicitait votre bras puissant en faveur « de ceux dont vous voyiez les souffrances. Ainsi « cette compassion fut la source de vos miracles. Ce

« qui a fait dire à votre évangéliste que, lorsque « vous *guérissiez tous les possédés et tous ceux qui « se trouvaient mal, cela se faisait pour accom- « plir cette prédiction du prophète : Il a pris nos « infirmités et il a porté nos maladies*. Vous les « portiez véritablement par la compassion, et vous « soulagiez votre cœur en les guérissant (1). »

XXIII

Il faut que le lecteur s'arme de courage, et qu'il supporte encore quelques-unes de ces assertions douloureuses que M. Wallon réfute, particulièrement dans le dixième chapitre intitulé : *Quatrième période de la Vie de Jésus* (2).

Jésus-Christ, suivant M. Renan, au moment où approchait la fin de sa mission, devient méchant et absurde :

« Sa douceur naturelle semblait l'avoir aban- « donné ; il était quelquefois rude et bizarre. Ses « disciples par moments ne le comprenaient plus, « et éprouvaient devant lui une espèce de senti- « ment de crainte. Quelquefois sa mauvaise hu- « meur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à « des actes inexplicables et en apparence absur- « des » (p. 319). Jésus-Christ en est venu jusqu'à perdre le sentiment et la possession de sa liberté :

« Entraîné par cette effrayante progression d'en-

(1) *Méditations sur l'Évangile*, dernière semaine, CXV.
(2) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, p. 162.

« thousiasme, commandé par les nécessités d'une « prédication de plus en plus exaltée, Jésus n'était « plus libre » (p. 318).

Non-seulement il n'était plus libre, mais il n'était plus même raisonnable :

« Parfois on eût dit que sa raison se troublait... « La grande vision du Royaume de Dieu sans cesse « flamboyant devant ses yeux, lui donnait le ver- « tige » (p. 318).

Il n'était pas seulement en dehors de la raison, mais en quelque sorte à côté de la nature :

« Son tempérament, excessivement passionné, « le portait à chaque instant hors des bornes de la « nature humaine » (p. 318). « Il était, si on peut « le dire, totalement hors de la nature : la famille, « l'amitié, la patrie, n'avaient plus aucun sens pour « lui » (p. 316). « Une sorte de pressentiment « grandiose jetait de plus en plus ce géant sombre « hors de l'humanité » (p. 312).

XXIV

Si quelque chose peut ajouter à la stupéfaction que doivent entraîner après elles des assertions aussi inconvenables, c'est de trouver dans le livre de M. Renan des renvois indiqués au bas des pages, comme si l'auteur de la *Vie de Jésus* n'avait fait en ceci que répéter les Évangiles.

On sait déjà à quoi s'en tenir, et nous en avons vu assez, dans le livre même de M. Wallon, pour

constater ce que peut valoir cette fantasmagorie de citations. Il est toujours permis de s'étonner de ces étranges « combinaisons de textes. » On peut toujours regretter que les droits imprescriptibles de la vérité aient été ainsi compromis par les complaisances de l'imagination et par les aspirations irrésistibles du doute. Mais, lorsque les hypothèses s'éloignent de la réalité au point de blesser toutes les sympathies de notre cœur et les plus tendres sentiments de notre croyance, il est permis non plus seulement de s'étonner, mais encore de gémir et de se plaindre. C'est un droit, c'est aussi un devoir de réclamer et de ne pas laisser peser sur Jésus-Christ, notre Dieu fait homme, telle calomnie dont nous ne supporterions pas la moitié s'il s'agissait du plus indifférent de nos amis.

XXV

On lit dans M. Renan à la page 316 :

« Parfois on est tenté de croire que, voyant dans « sa propre mort un moyen de fonder son Royaume, « il conçut de propos délibéré le dessein de se « faire tuer. »

Ou je me trompe fort, ou une pareille assertion ressemble beaucoup à la pensée d'un suicide.

« Veut-on savoir sur quoi se fonde cette der- « nière assertion ? L'auteur cite saint Matthieu, « XVI, 21-23, et XVII, 12, 21-22. *Dès lors Jésus « commença à déclarer à ses disciples qu'il fallait*

« *qu'il allât en Jérusalem et qu'il souffrît beaucoup* « *de choses de la part des anciens du peuple, des* « *pontifes et des scribes, qu'il fût mis à mort, et* « *qu'il ressuscitât le troisième jour. Et Pierre, le* « *tirant à part, se mit à le reprendre, disant : A* « *Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera* « *pas* (XVI, 21-23). *Et Jésus l'ayant menacé, le* « *démon en sortit; et l'enfant fut guéri dans l'heure* « *même. Pendant qu'ils séjournaient en Galilée,* « *Jésus leur dit : Le Fils de l'homme sera livré en-* « *tre les mains des hommes et ils le feront mourir;* « *et il ressuscitera le troisième jour. Et ils en fu-* « *rent extrêmement affligés* (XVII, 12, 21, 22). Que « l'on rapporte ces prédictions de la Passion aux « temps qui l'ont suivie, cela rentrerait dans le « système appliqué par l'incrédulité aux paroles « des prophètes; mais les laisser à Jésus-Christ « pour en induire qu'il conçut de propos délibéré « le dessein de se faire tuer, c'est vraiment trop « fort (1) ! »

XXVI

« On ressent moins d'amertume encore que de « tristesse, quand on voit chez ces hommes (qui « nient Jésus-Christ) tant de science et d'intelli- « gence uniquement appliquée à extirper de leur « cœur, et à attaquer dans les autres les racines de « la foi qu'ils ont reniée (2). »

(1) *La Vie de Jésus et son nouvel historien*, pages 169-170.
(2) *De la Croyance due à l'Évangile*, p. 152.

Il y a, suivant moi, une chose plus triste ! C'est la seule à laquelle je ne me résignerai jamais.

Je passe à nos adversaires, puisque la charité nous commande de les leur passer, la dureté de leurs négations, la sévérité de leurs jugements, la complaisance de leurs hypothèses.

Je leur passe cette révolte de l'incrédulité dont ils se font un mérite, et cette propagande du doute qui leur paraît une glorieuse obligation.

Mais ce que je ne leur passe pas, ce qui me choque en eux plus que leurs inexactitudes et le scandale de leurs inventions, c'est ce manque de sincérité, cette illusion préméditée qu'ils se ménagent vis-à-vis du lecteur confiant et naïf.

Personne plus qu'eux n'emploie et ne prodigue les mots de Dieu, de religion, d'idéal. Cependant ils savent qu'au moment où ils écrivent ou prononcent de telles paroles, ils poursuivent au dedans d'eux-mêmes une certaine pensée, et le lecteur une autre. Celui-ci, engagé et attiré par des paroles qui lui sont familières, se livre sans défiance ni réserve. Il se laisse entraîner, des jugements qui sont là pour le satisfaire, aux appréciations qui finissent par le surprendre. On en conviendra : s'il y eut jamais une matière où l'assentiment doit être gagné et non pas surpris, c'est lorsqu'il s'agit de nous arracher à la foi de nos pères pour nous engager dans l'incrédulité.

Je voudrais donc, et je ne crois pas demander trop, que les lecteurs de ces nouveaux évangélistes

fussent bien prévenus. Toute cette discussion, toutes ces recherches, toutes ces critiques n'ont qu'un seul et unique but, et on peut bien avoir le courage de l'annoncer puisqu'on a l'audace d'y tendre : elles vont à établir que Jésus-Christ est un homme : — qu'il n'était point le Fils de Dieu ; — que Dieu lui-même, providence du genre humain et créateur libre de l'univers visible, n'y existe plus, tel que nous l'avons connu, aimé et adoré : — qu'enfin il ne nous reste plus, après avoir adjuré notre foi, renié nos croyances, renoncé même en grande partie à l'antique bon sens du genre humain, il ne nous reste plus qu'à nous réfugier entre les bras de la philosophie panthéiste et à nous en remettre à ses enseignements.

Je regrette tant de circonlocutions faites pour surprendre les esprits, mais je regrette plus encore les sentiments qu'une pareille lecture doit laisser au fond des cœurs.

Vous avez beau parler de respect, d'admiration, de grandeur. Vous avez beau, vous, délicats et raffinés, vous, membres des académies et des sociétés savantes, faire vos réserves et tenir compte, grâce à votre érudition, du milieu social dans lequel Jésus a dû vivre. — Au fond, vous êtes des hommes de trop d'expérience, des philosophes de trop de savoir, pour ignorer que la grande masse ne saurait ni suivre ni goûter ces distinctions-là.

Vous l'avez dit vous-mêmes : « La conscience « morale de l'homme du peuple est vive et juste »

(p. 382). Il n'est donc pas étonnant qu'elle se refuse à entrer dans les excuses que vous imaginez avec tant d'art. Elle est plus logique que vous.

Dès que Jésus-Christ n'est pas Dieu, dès qu'il a consenti cependant à le laisser dire ou aidé à le faire croire, il ne peut plus être question désormais, de la part d'une âme droite, d'aucune admiration ni d'aucun respect artistique ou archéologique. Un cœur sincère ne peut plus lui garder aucune sympathie ni aucun amour. Notre raison ne saurait se sentir autorisée à le condamner, sans que notre cœur soit en même temps disposé à le haïr.

Voilà le résultat auquel vous ne manquez pas d'aboutir. Il faudrait fermer les yeux à toute réalité pour méconnaître ce fait, que vous ne transformez jamais un croyant en incrédule sans en faire en même temps, à l'égard du christianisme, non pas seulement un adversaire, mais un ennemi.

Il faut voir les choses comme elles sont. Non, il n'est donné à personne d'être vraiment indifférent par rapport à la religion de Jésus-Christ. Cette indifférence est une prétention dont leur orgueil se vante, ce n'est jamais une règle que leur justice pratique.

Je ne leur en veux pas : ce calme est au-dessus de leurs forces. Les plus superbes, les plus triomphants dans leur incrédulité, n'ont jamais pu se défendre d'une amertume secrète, d'une ironie involontaire qui perçait sous l'apparence de leur

sérénité. Je ne leur demande donc ni le sang-froid ni l'entière possession d'eux-mêmes, puisque le nom de Jésus les trouble et les agite, mais simplement la franchise qu'ils nous doivent. Je leur demande de renoncer à cette fausse impartialité qui paraît laisser le lecteur entre le doute et la foi, et de nous dire tout simplement ce qu'ils veulent : supprimer le christianisme dans l'histoire, arracher l'univers au gouvernement de la Providence, et enfin débarrasser l'homme de Dieu.

CHAPITRE II

LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

M. LOUIS VEUILLOT

I

Je range parmi les ouvrages écrits pour répondre à la *Vie de Jésus* de M. Ernest Renan, l'ouvrage de M. Louis Veuillot intitulé : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Je ne voudrais pas, sur cette indication, que mes lecteurs fussent exposés à prendre le change.

La réputation de M. Louis Veuillot comme controversiste et comme polémiste n'est pas à faire. Personne n'ignore quelle est la vigueur de ses coups, dès qu'il peut tenir une plume ; chacune de ses attaques est une charge à fond. Il ne suffit même pas d'avoir raison pour se défendre contre lui, tant le lecteur se sent subjugué par sa verve et entraîné par son éloquence.

Fut-il jamais pour un polémiste une plus belle occasion de combattre ! S'il est permis de s'aban-

donner à l'espérance du triomphe et à l'ardeur de la discussion, c'est assurément lorsqu'on s'arme pour défendre la cause de Dieu, lorsqu'on se sent du côté de la vérité éternelle, contre les faiblesses et les incertitudes de l'incrédulité. Si mes lecteurs s'avisaient de chercher dans le livre de M. Veuillot un ressouvenir des luttes qui lui ont fait sa merveilleuse réputation de journaliste, je les préviens d'avance qu'ils n'y trouveront rien de pareil.

Je dirai plus : il y a quelque chose de particulièrement remarquable au point de vue du style comme de l'exécution dans cet ouvrage, lequel marque ce que j'appellerai la seconde manière de l'auteur.

II

Le nom de M. Renan n'est pas même prononcé dans l'ouvrage de M. Veuillot. C'est à grand' peine si, à la dernière page de l'*Introduction*, il y est fait, en passant, une allusion discrète. Les vingt-quatre chapitres qui forment le volume ne signalent aucune des erreurs que le trop célèbre auteur a mises en avant. M. Veuillot ne discute aucun de ses raisonnements, ne relève aucune de ses hypothèses, ne propose enfin aucune réponse à ses objections. Pour quelqu'un qui, par impossible, n'aurait pas entendu parler de M. Renan et de son livre, la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, telle que l'a écrite M. Louis Veuillot, apparaîtrait comme une histoire, une explication, un commentaire. Rien n'y trahit

la préoccupation ni le besoin de prévenir ou de réfuter les arguments d'un adversaire.

III

Cette façon de concevoir et d'exposer son sujet est, de la part de M. Louis Veuillot, le résultat d'un parti pris. Malgré la sobriété avec laquelle il en parle, ce n'est pas moins qu'une théorie tout entière.

L'esprit de discussion paraît à M. Veuillot un esprit d'un ordre inférieur. L'homme en effet, comme je le lisais récemment, dans la correspondance d'Ozanam, n'a pas deux vies : l'une pour discuter, l'autre pour agir. Aussi longtemps qu'il se consume à chercher ce qu'il doit rejeter ou croire, il ne fait, à vrai dire, que préparer sa destinée ; il n'y a point encore mis la main. Toutes ses facultés actives, sa liberté, sa vertu même, demeurent suspendues. Suivant que son intelligence prendra le parti de l'incrédulité ou de la foi, suivant qu'elle tiendra Jésus-Christ pour un homme ou pour un Dieu, ou, si l'on veut se borner au domaine de la philosophie pure, suivant qu'elle regardera l'âme comme un composé fortuit de molécules matérielles, ou bien comme une substance morale créée à l'image de Dieu, tout apparaît dans la vie sous un nouvel aspect : notre destinée n'a plus le même but, notre conduite les mêmes motifs; nos devoirs changent de nature en même temps que de raison d'être.

Si donc, comme il arrive souvent, l'homme attend pour se décider le terrible voisinage de la dernière heure, ce moment où l'aiguille qui marche n'achèvera pas sous ses yeux le tour du cadran, indépendamment de toute autre crainte et de tout autre jugement, ne peut-on pas dire que cet individu a vécu dans la région inférieure des âmes?

Leibniz, s'exprimant avec quelque dédain sur le système de son illustre prédécesseur, osait écrire *que M. Descartes était resté dans les antichambres de la vérité.* Je dirai de même que ceux-là qui se sont contentés du doute, ou qui s'y sont embourbés sans en pouvoir sortir, sont demeurés dans les antichambres de la vie. Leurs principes, leurs idées, leur conduite, n'ont été que provisoires. Ils n'ont pas connu le véritable emploi de leur intelligence. Cette faculté ne nous a pas été donnée, comme une arme de combat, prête à soutenir les paradoxes de l'erreur aussi bien que les conquêtes de la vérité. Elle nous a été confiée, ne l'oublions point, pour nous pénétrer des vérités qui nous sont utiles, au point non-seulement de les admettre, mais encore de les aimer; non-seulement de les aimer, mais encore de les mettre en pratique.

IV

Ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me sui-

vre dans les analyses que je leur ai présentées jusqu'ici, comprendront, sans que j'aie besoin d'insister davantage, toute la profondeur de cette théorie.

Je les prie de se recueillir et de la vérifier par leur propre exemple.

Quel fruit ont-ils retiré des longues dissertations dont j'ai mis sous leurs yeux les arguments les plus puissants et les plus décisifs ?

Ils sont convaincus, je suppose, que la vérité n'est pas du côté de M. Renan. On leur a fait toucher du doigt la gratuité des hypothèses, l'impuissance des arguments, le néant des conclusions.

Ils seront donc plus convaincus, s'il est possible, de la vanité des attaques dirigées contre la divinité de Jésus-Christ, plus certains de l'existence de l'*Homme-Dieu*.

Assurément c'est là un résultat considérable, et il faudrait y mettre de la mauvaise foi pour en contester l'importance.

Mais c'est encore une chose différente de se convaincre d'une vérité ou de s'en pénétrer. L'espèce d'indifférence avec laquelle il nous arrive d'employer l'une ou l'autre de ces deux expressions, sans nous donner la peine de choisir entre elles, tient au peu de soin que nous apportons à faire le discernement entre ces deux états de l'âme.

J'expliquerai ma pensée avec les détails qu'elle demande ; aussi bien il s'agit de résoudre ici un étrange problème. Tout homme qui pense n'a pas

manqué de se le poser. Le résoudre est encore la meilleure façon de faire comprendre le dessein élevé qui a présidé à l'œuvre de M. Veuillot.

V

On ne sait pas, en général, ce que veulent dire ces mots : *se pénétrer d'une vérité.*

On ne veut jamais voir, dans le fait d'une affirmation, que l'action de l'intelligence, comme s'il appartenait à notre raison seule de transformer le doute en certitude.

On se figure communément que, pour convaincre un homme, il suffit de lui montrer le vrai avec quelque clarté, comme s'il ne pouvait en effet se refuser à la certitude et se dérober à l'évidence.

Rien n'est plus faux et plus en dehors des faits que ce préjugé.

De même que l'homme voit le bien et fait le mal sous la responsabilité de son libre arbitre, de même le sceptique est armé contre la vérité. Il peut, par l'entêtement, opposer à l'évidence le dessein bien arrêté de la méconnaître, absolument comme la passion oppose au sentiment du devoir le désir de la jouissance ou l'égoïsme de l'intérêt.

Ne dit-on pas à chaque instant, en parlant des résistances que vous oppose un adversaire : « J'ai « eu beau lui donner mille preuves de ce fait, il « ne *veut* pas l'admettre ; il ne *veut* pas le croire ? »

Il ne suffit donc pas d'avoir par-devers soi des

raisons péremptoires pour admettre une proposition, il faut encore le vouloir et se trouver libre de tout motif qui nous intéresse à nous y refuser.

Pour résumer toute ma pensée en deux paroles, je dirai que l'évidence elle-même ne suffit pas pour entraîner la certitude et déterminer le consentement de l'esprit ; il faut encore que notre cœur ne se sente point porté à la révolte. S'il refuse de se laisser conquérir, tous les raisonnements du monde n'y pourront rien. On aura beau nous montrer la vérité, nous aurons beau la discerner et l'apercevoir pour ainsi dire malgré nous, nous ne laisserons pas pour cela de refuser de nous y rendre : la résistance de notre cœur suffira pour paralyser entièrement la bonne volonté de notre raison.

VI

Demande-t-on des preuves à l'appui de ces remarques, elles s'offrent partout d'elles-mêmes.

D'où vient le plus souvent que deux hommes d'une intelligence égale se comportent si différemment vis-à-vis d'une même vérité, quand on la leur propose avec son cortége de preuves et son appareil de démonstrations ?

L'un des deux trouve que la lumière surabonde ; il est persuadé, avant même qu'on soit arrivé au bout de la démonstration. Il ne comprend pas qu'on puisse refuser son acquiescement à tant de clarté et de certitude. L'autre, sans révoquer en

doute l'authenticité des preuves, sans avoir rien à reprendre à la correction des arguments, n'est cependant pas convaincu. Il ne saurait dire lui-même ce qui lui manque pour être persuadé, et cependant il ne peut prendre sur lui de donner les mains à la vérité qui le sollicite.

Songez-y bien : ce n'est point dans l'intelligence de ces deux hommes, ni dans un développement inégal de leurs facultés pensantes qu'il faut chercher la raison des impressions diverses produites sur leur esprit par le contact de la vérité. Ils ne sont pas inégalement convaincus parce qu'ils sont inégalement intelligents, mais parce que des sentiments divers s'émeuvent dans leurs cœurs. Ce sont ces sentiments qui rendent à l'un la persuasion facile, et à l'autre presque impossible. Ici le cœur résiste à la certitude malgré l'évidence ; là il emporte la conviction en dépit de l'incertitude.

VII

Veut-on une autre preuve de cette puissance de la sensibilité morale dans l'ordre des affirmations intellectuelles ?

Il y a des gens qui vivent dans le doute et qui s'en sont fait pour leur conscience un oreiller commode et doux. Ils ont fini, après avoir souffert sans doute des objections qui les éloignaient de leurs antiques croyances, par s'accommoder de ces objections au point de les regarder comme irréfu-

tables, tellement qu'à les entendre, il faudrait, pour les ramener à la foi, des arguments victorieux et des démonstrations triomphantes.

Malgré cet endurcissement dans lequel ils se complaisent et dont ils s'enorgueillissent fort mal à propos, il arrive à chaque instant que ces incrédulités inébranlables se trouvent ramenées tout d'un coup à la foi la plus naïve, la plus sincère, la plus abandonnée.

Comment croyez-vous que s'opèrent ces transformations, si contraires à toutes les probabilités humaines ?

Gardez-vous de croire qu'il leur ait fallu, ainsi qu'ils le demandaient avec tant de présomption, des arguments nouveaux, des doctrines plus fortes, des preuves plus péremptoires. Leur orgueil était le seul à professer de pareilles exigences, mais au fond leur raison savait bien à quoi s'en tenir. Le véritable motif de leur doute n'était point le murmure de leur intelligence, mal satisfaite par des vérités inachevées, c'était le trouble et la confusion de leur cœur, hésitant à pratiquer les devoirs impérieux qui devaient résulter de ces principes austères.

Aussi, c'est presque toujours par un ébranlement de leur cœur, par une secousse morale de leur âme qu'ils sont ramenés violemment du doute à la foi, du doute où ils se complaisent à la vérité qu'ils redoutent. La véritable distance qui sépare le scepticisme de la certitude, ce n'est pas l'inter-

valle d'un raisonnement qui attendrait sa conclusion, mais l'opposition qui existe d'un sentiment à un autre sentiment. La conviction ne traverse pas l'esprit pour arriver jusqu'au cœur, comme l'enseignent les analyses incomplètes de tant de philosophes ; elle part des régions du cœur et de la volonté, pour communiquer sa physionomie à l'intelligence et ses décisions à l'esprit.

VIII

Par là s'explique la touchante nouveauté du livre qu'a écrit M. Louis Veuillot.

Il y a, parmi nous autres chrétiens, bien des âmes plus éloignées du Christ par le cœur que par la raison. Elles auraient horreur de nier la divinité de Jésus ; elles s'indignent à cette pensée qu'on l'attaque ; elles aiment à la voir défendre et venger de tant de fausses objections. Cependant, si elles y prennent garde, leur foi est plus chancelante qu'elles ne se l'imaginent. Elles connaissent Jésus-Christ sans l'aimer, admirent sa doctrine sans la connaître et pratiquent la lettre de ses commandements sans en avoir le plus souvent pénétré l'esprit : âmes chancelantes et indécises que l'habitude maintient par la routine, et qui, à l'inverse de tant d'autres hommes, ne se trouvent plus retenues au rang des croyants que par le respect humain de leur foi.

Tout ce monde-là se croit inaccessible aux ob-

jections, invulnérable aux attaques, en dehors et au-dessus de toutes les difficultés tirées de l'histoire ou du dogme, et il est peut-être plus voisin du doute qu'il ne le pense. Si l'intelligence de ces hommes est docile, si elle se croit soumise parce qu'elle ne marchande ni son consentement ni sa foi, il se trouve que, par le cœur, ils sont aussi loin que possible du véritable esprit de Dieu et de la religion. Ils ne goûtent point ces vérités supérieures ; ils en ignorent la douceur et le charme ; ils ne saisissent point les rapports secrets et délicats qui unissent ces révélations mystérieuses aux vérités conquises par la raison humaine. Leur âme ne s'est point éveillée à ces problèmes profonds ; et, comme ils ne se sentent point l'inquiétude de les poser, ils ne sauraient s'émouvoir à la satisfaction de les résoudre. Tandis qu'ils s'intéressent à tout autre ordre de vérités, souvent jusqu'à s'en faire une passion, ils conservent le plus souvent, malgré la foi qu'ils professent, une tiédeur et une indifférence presque absolue pour les vérités de l'ordre religieux. Ils savent que Jésus-Christ a existé, qu'il a vécu, que sa vie a été racontée par les quatre évangélistes, que l'histoire des premiers temps de l'Église se trouve dans les Actes des apôtres et dans leurs Épîtres ; mais, suivant la belle expression de M. Veuillot, ils n'ont jamais médité les évangélistes, de façon *à y recueillir la divinité de Jésus-Christ*. Ils se contentent, chaque jour de dimanche ou de fête, de parcourir d'un œil dis-

trait les fragments de la parole de Dieu que remet sous leurs yeux l'office du jour : peut-être le hasard leur permet-il d'entendre quelque commentaire ou quelque explication qui s'y rapporte ; mais l'idée d'aller chercher à la source cette doctrine divine, de lui accorder un peu de leur attention et de leur intérêt, n'est jamais venue ni à leur esprit ni à leur cœur.

Je ne vois entre eux et les incrédules, au point de vue de l'état de leurs âmes, aucune différence, si ce n'est qu'à les entendre, ils croient, tandis que les esprits forts ne croient pas ; mais, au fond, il n'y a guère en eux plus d'idées et de préoccupations religieuses que s'ils étaient en effet au nombre de ces esprits forts.

IX

C'est pour ces hommes que M. Veuillot a écrit la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

La prétention que l'auteur avouerait n'est pas de rendre la foi à ceux qui l'ont perdue, ni même de les raffermir dans la vérité. Son véritable but est de conduire jusqu'à la piété les chrétiens déjà en possession de la foi.

Vous avez beau savoir que feu votre père était un homme d'honneur, plein de loyauté, plein de dévouement à son devoir, prêt à tous les sacrifices en faveur de ses amis, il ne vous en est pas moins agréable d'entendre raconter sur lui quelque trait

de justice et de probité, de dévouement et d'héroïsme. Vous pensiez bien déjà qu'il était capable de cette belle action ; déjà vous aviez dans votre mémoire un grand nombre de faits semblables ; il ne vous en est pas moins doux de vous complaire dans ce pieux récit et d'enrichir votre pensée de cet heureux souvenir.

Voilà l'image du livre de M. Veuillot.

Il est écrit pour ceux qui savent et qui croient, et qui cependant ont besoin tout à la fois de croire davantage et d'aimer plus. Il entreprend de substituer à leurs vagues réminiscences sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un récit complet et détaillé. Il me reste à en faire connaître la suite et à en marquer l'esprit.

X

Même lorsqu'on expose l'histoire de Notre-Seigneur telle qu'elle apparaît dans les Évangiles, on ne se trouve point complétement à l'abri des objections que soulève l'incrédulité. Celle-ci, en effet, a divers moyens de contredire le christianisme et de nier la divinité de son auteur.

Tantôt elle s'attaque à la date et à l'authenticité des Évangiles, ou à tel d'entre les livres saints ; tantôt elle s'efforce de nous les montrer en contradiction les uns avec les autres sur les points les plus décisifs et les plus considérables de l'existence de Jésus-Christ.

Un historien qui serait seulement un historien,

aurait donc encore, en supposant qu'il ne voulût pas entrer dans la discussion des origines, à concilier entre elles ces contradictions apparentes, à rapprocher les textes, de façon, non-seulement à organiser la suite du récit, mais encore à le mettre à l'abri de toute contradiction.

Voilà quelle serait la tâche d'un historien de profession. Il lui appartient en effet, après avoir discuté la valeur des monuments, d'aborder tour à tour les difficultés que comporte chaque point. Il lui faut de toute nécessité, ou adopter les solutions déjà proposées, ou en émettre pour son compte de plus satisfaisantes.

M. Louis Veuillot a pris son parti là-dessus avec un sang-froid et une résolution remarquables.

Personne ne connaît mieux que lui les difficultés soulevées par la controverse ou imaginées par la mauvaise foi. Il ne cherche point à les dérober à la connaissance de ses lecteurs. Il en parle sans embarras et sans affectation, comme d'une chose connue sur laquelle il serait superflu d'insister désormais. Non-seulement il ne prend point la peine de chercher pour son propre compte aucune explication nouvelle, aucun commentaire plus satisfaisant des textes sur lesquels se sont arrêtés les controversistes, mais encore il ne daigne même pas répéter à l'occasion les explications les plus accréditées et les réponses les plus satisfaisantes. Il ne prend pas seulement la peine d'y faire allusion. Il

se contente de passer son chemin, comme si les lecteurs, à son exemple, n'avaient nul besoin d'être raffermis contre le trouble passager d'une objection imprévue.

Je trouve que M. Veuillot a bien raison d'agir ainsi. Ce serait renoncer complétement au véritable esprit de son œuvre que de se conduire autrement, et de s'écarter de l'exposition pour se jeter dans la controverse.

XI

Je me souviens à cet égard d'une remarque du comte de Maistre, qui m'est restée dans l'esprit depuis le jour où elle m'a frappé.

Il s'agissait du fameux Zodiaque de Denderah et de l'antiquité fabuleuse que, suivant les esprits forts de l'époque, il mettait la science en demeure d'attribuer à l'humanité. Le Zodiaque de Denderah était alors la cheville ouvrière de l'incrédulité, absolument comme telle autre invention l'est devenue aujourd'hui. On sait avec quelle autorité et quelle évidence décisive toute cette argumentation a été renversée : le fameux Zodiaque n'était qu'un tracé de fantaisie, et il ne fallait pas lui attribuer d'autre valeur que celle d'un pur ornement.

Là-dessus le comte de Maistre fait remarquer avec beaucoup de raison qu'une difficulté isolée, quelle qu'en puisse être la nature apparente, ne saurait jamais prévaloir, en bonne logique, contre un en-

semble de preuves fortement établies et solidement démontrées. Un chrétien convaincu de la vérité et de l'authenticité des Évangiles, confirmé dans la foi par le secours de la grâce qui lui a permis de goûter les lumières du cœur en même temps que celles de la raison, était bien en mesure, alors même qu'il ne lui aurait pas été donné encore de se tirer de l'objection du Zodiaque, d'attendre, sans rien renier et sans renonçer à aucun des articles de sa foi, que la science moderne, par un immanquable progrès, eût écarté cette difficulté. Il est certain de même que les lecteurs de M. Veuillot sont supposés assez convaincus et assez éclairés, pour ne point laisser mettre en doute leur croyance et leur conduite, même par une difficulté à laquelle ils ne se trouveraient pas avoir une réponse toute prête. Le supplément de lumière que M. Veuillot est dans le dessein de leur procurer ne doit pas leur venir des discussions de la controverse, mais de la pleine et intime possession des vérités chrétiennes, de façon à saisir dans chacun des faits du Nouveau Testament son rapport mystérieux avec le fait qui l'a prédit et les conséquences qu'il entraîne.

XII

Ici je me rappelle deux beaux vers du *Polyeucte* de Corneille.

A quoi sert, dit Pauline,

« A quoi sert de parler de ces trésors cachés
« A des esprits que Dieu n'a point encore touchés ? »

Si l'on mettait entre les mains de quelqu'incrédule de profession la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* je suis convaincu que le pauvre homme ne manquerait point d'en sourire et de prendre son hilarité pour une réfutation. Il y a quelque chose de tellement inattendu, de tellement saisissant dans le sens allégorique des Écritures, tel que les Pères ont pris soin de l'expliquer dans leurs commentaires sur les deux Testaments, qu'au premier abord notre esprit en est déconcerté. Il lui faut quelque temps pour se remettre, et pour entrer avec une intelligence suffisante dans la plénitude des conseils divins, au sujet de la divinité de Jésus-Christ.

Chacun des faits de l'histoire du peuple hébreu n'est pas seulement un récit authentique se rapportant à un événement arrivé, il est encore la figure en même temps que la promesse de la vie de Jésus-Christ et de l'établissement de l'Église. Il est ainsi tout à la fois une réalité dans l'histoire du temps passé, et une promesse figurative par rapport aux événements de la rédemption qui se préparait. De même, les actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont en même temps les faits de la vie réelle vécue en ce monde par le Sauveur des hommes, et tout à la fois elles se trouvent être, par un double rapport dans le passé et dans l'avenir,

l'accomplissement textuel des prophéties relatives au Fils de l'homme, et les témoins des promesses faites au successeur des apôtres et à son Église.

Sur tous ces points, M. Veuillot use de l'enseignement des Pères avec une abondance d'érudition et une aisance de plume qui peuvent à bon droit faire regarder cette exposition comme un modèle. Ce n'est point le pédant qui accumule les recherches et multiplie à dessein les citations, jusqu'à donner à ses pages la physionomie repoussante d'un mémoire critique. Encore une fois, il ne s'agit pas pour l'auteur de prouver la sûreté de sa science, pas plus que de mettre en jeu la verve de son argumentation. Il use librement des lumières que lui a laissées sa lecture assidue des Pères de l'Église dans leurs interprétations de l'Écriture. D'un seul mot, et sans sortir du texte, sans avoir recours à un chiffre ni à un renvoi, il se contente de rappeler, en passant, à quelle source il a puisé l'explication qu'il propose ou le rapprochement sur lequel il insiste. Il n'y met aucune prétention à la science, aucune affectation de fidélité, aucune ambition d'être original; et cependant, lorsqu'il lui arrive, dans des matières nouvelles, d'appliquer au monde moderne les enseignements qui ressortent de l'Évangile, il rencontre des vues et ouvre des perspectives vraiment neuves et vraiment dignes qu'on y insiste.

Je ne me refuserai pourtant point au plaisir de donner un exemple. Je me dédommagerai ainsi

de n'avoir pas reproduit encore un seul mot de l'auteur dans toute cette analyse.

XIII

Il s'agit des deux miracles de la multiplication des pains.

Jésus-Christ les bénit « de cette bénédiction par « laquelle, au commencement, le Verbe a donné « aux créatures la vertu de croître et de multiplier, « et ils multiplièrent entre ses mains comme le « grain multiplie dans la terre. Tous mangèrent et « furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent on « remporta sept corbeilles pleines.

« Outre divers sens particuliers, tous abondants « et très-beaux, les deux miracles de la multiplica- « tion du pain ont un sens général qui leur est com- « mun et qui les complète l'un par l'autre. Avant « de l'examiner, jetons les yeux sur la solution que « l'enseignement qui résulte de ce miracle pour- « rait donner à l'une des grandes difficultés du « monde actuel. Il s'agit de la multiplication et du « partage des richesses.

« Le problème est de nourrir tout un peuple : « cinq mille hommes la première fois, quatre mille « la seconde, plus les femmes et les enfants ; ce qui, « dans les deux occasions, a dû doubler au moins « le chiffre. Pour faire face au besoin, il n'y a rien. « On est dans le désert. Les apôtres, qui représen- « tent le pouvoir, s'inquiètent de la situation. Ils

« proposent à Jésus ce que la sagesse humaine peut « proposer : Renvoyez cette foule, afin que chacun « se pourvoie comme il pourra. Jésus répond : Don- « nez-leur vous-mêmes à manger.

« Les apôtres, alors, pensent à acheter du pain, « et veulent généreusement y mettre tout ce qu'ils « possèdent. Une prompte et triste réflexion les « décourage : Quand même nous y mettrions deux « cents deniers d'argent (probablement beaucoup « plus que ne contenait la bourse commune), ce « ne serait pas assez pour que chacun en eût un « petit morceau ! Et pourtant, rien autre chose à « faire. Les laisser se pourvoir comme ils pourront, « sans prendre soin des petits, des faibles, des in- « digents : sacrifier le pauvre, ou jeter dans le « gouffre l'épargne publique : sacrifier le riche, et « ce sacrifice ne suffira pas.

« Un troisième moyen est suggéré, mais comme « en rougissant, tant il semble inefficace. Dans « cette foule affamée, on a découvert un riche, un « enfant qui possède cinq pains d'orge et deux pe- « tits poissons. C'est plus qu'il ne faut pour lui. On « peut dépouiller ce riche, qui a trop, au profit de « ceux qui n'ont rien, et mettre en commun son « abondance, ses cinq pains d'orge et ses deux « poissons. — Or, dit l'inventeur du système, « qu'est-ce que cela à partager entre tant de bou- « ches !

« Abandonner le pauvre, le nourrir un instant « aux dépens de l'État en ruinant l'État, dépouiller

« le riche sans aucun profit pour personne et sans « tirer l'État de son péril. De plus en plus les gou- « vernements se voient fatalement serrés entre les « abîmes à travers lesquels aucune science politi- « que ne peut trouver d'issue.

« Dans l'histoire évangélique, Jésus intervient. « Au point de vue que nous prenons et qui nous « semble très-juste, Jésus est engagé envers ce « peuple qui l'a suivi au désert pour écouter sa « parole, et qui, par conséquent, a rempli le pré- « cepte de *chercher premièrement le royaume de « Dieu.*

« Il commande d'abord aux apôtres de mettre « de l'ordre parmi la foule, de les distribuer par « bandes de cent et de cinquante, de les faire as- « seoir sur l'herbe verte (figure des convoitises, « qu'il faut mépriser). Puis, quand la cohue a reçu « cette organisation qui place chaque troupeau et « chaque individu sous la direction d'un pasteur, « il se fait apporter les faibles provisions qu'on a « trouvées, et il les bénit. C'est à lui qu'on les ap- « porte, parce que c'est à lui qu'elles appartien- « nent comme créateur de tout bien et maître de « toute créature ; il les bénit en levant les yeux au « ciel, parce que c'est à Dieu qu'il faut demander « toute bénédiction et tout accroissement ; il les « distribue par les mains des apôtres, parce que sa « bénédiction les a multipliés ; il en reste après « que chacun en a mangé et s'est rassasié, parce « que Dieu donne tout avec abondance, et parce

« qu'il a fait cette loi, que l'aumône ne ruine pas « celui qui la répand, et tout au contraire l'enri- « chit.

« C'est là l'économie sociale de l'Évangile : ins- « pirer premièrement aux peuples le goût des cho- « ses de Dieu ; établir parmi eux l'ordre et leur « donner des pasteurs ; leur enseigner à mépriser « les convoitises qui les rendent insatiables ; de- « mander à Dieu de bénir et multiplier les vraies « richesses matérielles, celles qui sont nécessaires « à l'existence. Toute cette économie évangélique « paraît aujourd'hui digne de mépris ; mais l'abîme « du paupérisme s'est ouvert, et, pour remède, le « communisme est sérieusement proposé. L'on « peut déjà prévoir que les institutions communis- « tes ouvriront des cirques plus aisément qu'elles « ne donneront du pain (1). »

XIV

Je m'étais proposé, pour donner à mes lecteurs une idée du livre en lui-même, de mettre sous leurs yeux la table des chapitres. Elle est souvent le meilleur résumé d'un ouvrage. Ici surtout où il s'agit d'indiquer, chacun à leur place, l'ensemble des événements qui constituent la vie de Jésus-Christ. Mais je renonce à cette transcription : mes lecteurs ont trop présente à la mémoire cette suite de faits pour qu'il soit nécessaire de la lui rappeler.

(1) *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pp. 222, 225.

XV

Le livre de M. Veuillot n'est pas un de ceux qui ont fait le plus de bruit dans cette récente bataille des idées. Un assez petit nombre de critiques s'en sont occupés, et, s'il fallait juger de la publicité de l'œuvre par les signes extérieurs qui s'appliquent aux ouvrages ordinaires, le lecteur se trouverait entraîné à de bien fausses suppositions.

La critique de notre temps présente des phénomènes singuliers que les historiens de la littérature française auront à expliquer plus tard.

Il y a tel ouvrage destiné à mourir tout entier, ou peu s'en faut, chez l'éditeur, et dont cependant le nom et l'éloge se retrouvent à l'envi dans les comptes rendus de tous les jours de la semaine. Vous ne pouvez pas ouvrir un journal ou une revue sans y rencontrer le panégyrique indulgent de ce talent futur, ou la réclame due à ce génie en retraite. Au contraire, il y a des œuvres et des hommes, particulièrement les œuvres vraies des hommes sincères, dont il est sous-entendu, dans un certain monde critique, qu'on ne parlera pas et qu'on ne dira rien, surtout si cet homme est particulièrement incapable des accommodements qui, au besoin, le rendraient complaisant et facile, s'il est épris de la vérité au point d'y sacrifier, quand il le faut, ses plus vives sympathies, s'il est plus désireux de soutenir son langage au niveau de ses idées

que de s'abaisser jusqu'aux ménagements demandés par ses intérêts. Alors on se garde bien de l'attaquer et de le contredire : ses plus cruels ennemis se privent du plaisir de le tourner en ridicule ou de le réduire en poudre. On fera exactement comme s'il n'était pas, et, quoi qu'il arrive, son nom ne paraîtra jamais sous leur plume. C'est là ce qui s'appelle, dans l'argot de notre temps, la *conspiration du silence*. Pour moi je trouve que le mot conspiration est de trop. Il suppose des pourparlers pour s'entendre et des mesures pour s'organiser. Ici le silence va de soi. Toutefois, si le silence est en effet commode à la faiblesse des critiques qui ne se sentent point en mesure de combattre de tels adversaires, cette réserve affectée ne trompe point le public. Il accueille de pareils livres comme on accueille un de ses bons amis : celui-ci n'a pas besoin de se faire annoncer pour qu'on se hâte de lui ouvrir la porte.

QUATRIÈME PARTIE

LA THÉOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

LE CHRIST DE LA TRADITION

MONSEIGNEUR LANDRIOT

I

Les auteurs dont nous avons analysé jusqu'ici les ouvrages peuvent se diviser en trois catégories :

— En premier lieu les philosophes.

Ceux-là, sans entrer précisément dans la question religieuse, se sont chargés en quelque sorte d'en débarrasser et d'en conquérir les approches. Il leur appartient de renverser les obstacles que

l'esprit de système élève aux abords de la foi, et de détruire les doctrines qui contredisent d'avance, même les vérités de l'ordre naturel enseignées par la religion.

— Après les philosophes, les controversistes.

Ceux-là ont pour mission de prendre corps à corps chacun des arguments que l'incrédulité dirige contre la foi. Il ne suffit pas de savoir et d'attester, d'une façon générale, la supériorité triomphante de la religion ; il ne suffit pas de pressentir, même avec l'instinct le plus exercé et le plus sûr, la faiblesse des objections qu'on lui oppose. Il faut encore saisir et montrer le vice secret qui empêche les arguments de se tenir debout. Il faut démasquer les sophismes, discerner l'arbitraire des principes, la solution de continuité des raisonnements, la contradiction des conséquences. La polémique est fondée sur cette loi de l'esprit humain, qu'il ne suffit pas aux esprits bien faits d'avoir raison ; ils veulent encore voir par où et comment ils ont raison.

— Après les enseignements de la philosophie et les débats de la controverse, le progrès des idées conduit à faire appel au témoignage de l'histoire.

La religion, qui est divine par l'autorité qu'elle revendique et par l'enseignement qu'elle donne, rentre dans l'ordre humain par la série des faits qu'elle invoque pour établir et justifier sa mission. Le Christ, Fils e Dieu, a vécu sur la terre : il y est

né, il y a souffert, il y est mort. Ses actions comme ses paroles ont été attestées de la même façon que les événements de l'histoire profane. C'est le dernier coup porté à l'incrédulité que d'établir en fait l'existence du christianisme et l'authenticité des miracles, après avoir démontré dans l'ordre métaphysique la possibilité de cet ordre surnaturel et la nécessité de cet enseignement divin.

II

J'aborde la quatrième et dernière section de ces études.

Après les philosophes, les polémistes et les historiens, je m'adresse aux théologiens.

La théologie proprement dite ne relève point de la critique littéraire. Elle ne saurait lui soumettre son fond, et une critique renfermée tout entière dans la forme aurait quelque chose de vain et de puéril.

Il faut donc distinguer dans la théologie elle-même deux enseignements, lesquels n'ont ni la même portée ni les mêmes procédés.

Autre chose est un livre dans lequel la théologie procède par les strictes définitions du dogme et les enseignements de la foi rigoureuse ; autre chose est la théologie appliquée, laquelle se contente d'emprunter ses principes à l'ordre divin, pour ne plus employer ensuite que des raisonnements hu-

mains auxquels elle n'épargne ni les démonstrations de la philosophie, ni les analogies de l'histoire, ni les ressources de la rhétorique et de la littérature.

Cette théologie constitue à elle seule un genre à part. Elle a pour types ces sermons, ces exhortations, ces homélies que la chaire chrétienne prodigue avec une fécondité inépuisable.

Ces sermons deviennent des livres, et c'est un de ces livres que nous avons en ce moment sous les yeux.

L'ouvrage de Mgr Landriot a été d'abord une série de conférences tenues dans la cathédrale de la Rochelle en 1861 et 1862. Ce même fond d'idées a servi ensuite au prélat pour prêcher aux Tuileries le carême de 1864. Enfin à ce double exercice de la parole est venu s'ajouter le travail écrit, lequel a donné aux pensées leur dernier tour et leur dernière éloquence (1).

III

L'auteur nous apprendra lui-même son dessein.

« Notre but est de faire connaître Notre-Sei-
« gneur, tel que nous l'étudions dans la tradition
« catholique depuis de longues années. Aussi nous

(1) « Nous avons revu ce travail avec soin, nous l'avons beaucoup augmenté, et nous nous décidons, en cédant à de nombreuses instances, à le livrer au public. » *Le Christ de la Tradition*, tome I, préface.

« avons intitulé cet ouvrage : *Le Christ de la Tra-*
« *dition ;* c'est le nom qui nous semble le mieux
« répondre à la pensée qui l'a inspiré. Nous
« croyons la figure auguste de Jésus-Christ trop
« peu connue, même parmi ses enfants. Nous en-
« tendons parler de cette connaissance à la fois
« simple et sublime, pleine de splendeurs élevées
« et de conclusions pratiques; de cette science
« ravissante pour l'intelligence et délicieuse pour
« le cœur, telle que nous l'enseignent les docteurs
« de l'Église. Si ce livre contribue à répandre cette
« admirable science, s'il parvient à réveiller dans
« les âmes quelques étincelles de cet amour gé-
« néreux et purifiant qui est l'essence même du
« christianisme, nous aurons atteint le but que
« nous nous sommes proposé, et nous aurons ob-
« tenu notre plus douce récompense. Nous serions
« heureux que ces conférences fussent aussi, par
« voie d'exposition, la réfutation de toutes ces atta-
« ques insensées et blasphématoires qui viennent
« de blesser profondément tous les cœurs vraiment
« chrétiens (1). »

IV

Il faut donc, avant d'ouvrir ce livre, que chacun s'interroge et qu'il sache exactement où il en est.

Ce livre n'est point destiné aux contempteurs

(1) Préface, p. v et vi.

de Jésus-Christ, mais seulement à ceux qui déjà par leur tendresse ont acquis le droit de s'appeler ses enfants.

L'éminent auteur n'a donc rien à démêler avec ceux qui demeurent obstinément assis à la porte du temple, et qui consument leur temps et leurs forces à jeter des pierres dans le dessein de le démolir.

Toutes les controverses sur l'authenticité des Évangiles, la possibilité des miracles, la liberté et la providence de Dieu, ne sont que les prolégomènes de la religion; elles n'en constituent point, elles n'en commencent pas même l'enseignement. Elles sont la préparation, et non point la matière de la foi.

Les incrédules auraient mauvaise grâce de se plaindre, s'ils éprouvent par eux-mêmes que ce volume n'est point fait pour eux.

V

Il n'est pas besoin d'aller chercher ses exemples bien loin pour expliquer aux esprits forts comment ce volume leur échappe.

Ouvrez un livre dans lequel se trouve discutée avec toute la clarté possible et imaginable la solution des équations du second degré, ou la formule si élémentaire de cosinus $A + B$, laquelle constitue un des premiers théorèmes de la trigonométrie rectiligne.

Ce n'est point faire tort à votre intelligence ni élever contre la force de votre esprit aucune insinuation désagréable, que de prévoir votre embarras et votre impuissance à saisir ce langage, si des études préliminaires ne vous y ont point préparé. Toute la puissance de votre pensée, toute la pénétration de vos facultés, toute la vigueur de votre attention, viennent échouer et se rompre devant l'obstacle que vous opposent l'imprévu des expressions et l'impénétrable obscurité des signes algébriques. Toutefois, comme il s'agit de science et que votre amour-propre ni vos passions n'y sont point engagés, il ne vous en coûte pas d'avouer votre défaite. Vous faites plus, et, avec une parfaite rectitude de bon sens, vous discernez très-bien pourquoi les dernières notions de ce long enchaînement ne vous sont pas accessibles de plain-pied. Vous trouvez tout simple de n'être point en mesure d'arriver, puisque vous n'avez point parcouru le chemin nécessaire, et vous vous gardez bien de taxer ces théorèmes d'absurdes, parce qu'ils vous demeurent provisoirement incompréhensibles.

VI

Ceux dont la vie se passe à ne point se départir de leur hostilité contre la foi n'apportent malheureusement pas la même mesure ni la même sagesse dans l'appréciation qu'ils font des livres religieux.

Ils ne résistent pas toujours à la satisfaction déraisonnable de se procurer, à peu de frais, une victoire apparente et puérile.

Ils ouvrent au hasard ces volumes écrits dans le recueillement de la prière ou l'effusion de la piété ; ils lisent d'un regard froid et moqueur ces pages brûlantes qui respirent tout à la fois l'amour et l'abandon ; ils répètent avec un accent sarcastique ces douces paroles pleines de tant de calme et d'innocence. Puis ils se prennent à sourire.

Bonnes gens, de quoi souriez-vous ? Puisque nous en sommes venus à mettre, comme on le dit, les points sur les *i*, laissez-moi vous l'expliquer catégoriquement à vous-mêmes. Vous êtes les premiers à n'en rien savoir.

VII

Voici de quoi vous souriez.

Vous souriez du contraste qui existe entre vos propres pensées et celles qui se présentent à votre esprit dans le livre que vous avez sous les yeux.

Vous trouvez bizarre, étrange, ridicule, et par-dessus tout divertissant, de voir adresser ces implorations ferventes au Dieu que vous avez fait sourd à nos prières en même temps qu'étranger à nos besoins. Vous trouvez comique cette effusion qui s'abandonne avec tant de confiance, et qui croit s'entretenir avec une personnalité fantastique. Vous n'avez pas assez de pitié railleuse pour

ce pauvre homme à genoux devant un sanctuaire que vous croyez vide, pour cet amour et pour ces doux noms de tendresse prodigués si imprudemment à la cause obscure qui résulte de l'univers.

Voilà votre situation.

Pour moi, si j'avais jamais le malheur d'en venir là, de me sentir l'âme gagnée et refroidie par ce désenchantement, je me fais hardiment cet honneur de penser que j'aurais moins envie de rire que de pleurer. Il n'y a pas de honte à regretter les illusions, même quand il faut les perdre. Si je me croyais forcé à bannir Dieu de l'univers, jamais on ne viendrait à bout de me persuader qu'en effet il ne me manque rien. Jamais surtout je ne me sentirais l'âme assez libre pour sourire de mon désastre, pour subir sans en être ému le contact de la foi vivante dans le cœur de ceux qui, plus heureux que moi, l'auraient gardée.

VIII

Vous souriez de nous qui croyons et qui prions, et notre langage vous paraît absurde parce qu'il vous demeure incompréhensible ; mais prenez-y garde ; vous vous trouvez précisément dans la même situation que le lecteur étranger aux mathématiques transcendantes. Vous n'avez pas l'intelligence de ce langage plein de foi, de confiance et d'amour. Vous ne pouvez pas comprendre cette

pénétration de l'âme par l'infini. L'effort de l'esprit qui se hausse jusque dans le voisinage de la Divinité transporte le croyant dans des régions qui vous sont fermées. Comme toutes les puissances de votre esprit sont tournées à le railler ou employées à le combattre, aucune de ces pensées n'arrive jusqu'à vous. Le sens du livre vous demeure étranger. Le ridicule auquel vous faites appel atteste, non point l'infériorité de la doctrine, mais l'impuissance de votre esprit.

En bonne logique, il devrait arriver dans l'ordre théologique ce qui arrive dans la sphère des sciences mathématiques. Les adversaires du christianisme devraient ici s'abstenir. Puisque les auteurs des ouvrages de piété n'ont jamais eu un seul instant le dessein de discuter avec eux, le meilleur pour eux serait de se chercher des adversaires parmi les apologistes militants. Quant à ceux qui prennent pour prémisses accordées la divinité du Christ et l'authenticité de la révélation, ils ont le droit de n'avoir pour auditeurs que des disciples convaincus des mêmes principes et désireux de s'en voir enseigner les conséquences.

IX

A un point de vue très-élevé, cette suite de raisonnements et de déductions constitue une démonstration d'une nature spéciale et qui ne ressemble en rien à une pétition de principes.

Tout le monde connaît ce que la logique appelle *la démonstration par l'absurde*.

Ce genre de preuve consiste à nier précisément la vérité qu'il s'agit d'établir, et à faire ressortir les contradictions et les inconvénients qu'entraîne la négation de cette vérité. Rien de plus fréquent, chez la plupart des orateurs, que ce mode d'argumentation. S'il n'emporte pas avec lui l'évidence qui éclaire, il ne laisse pas d'agir avec une force qui abat.

J'aime mieux l'argument que les anciens scolastiques appelaient *la preuve par les conséquences*. Je ne sais pourquoi nos logiques contemporaines le passent sous silence, ou bien ne nous en parlent qu'en passant. Cette sorte d'argument est toute la méthode et tout le livre de Mgr Landriot.

X

Puisque j'ai emprunté déjà une comparaison aux mathématiques, je leur demanderai encore de me venir en aide pour expliquer le mécanisme de cet argument.

Il arrive souvent, en mathématiques, qu'on cherche une ligne, un nombre, une quantité. Cette quantité, ce nombre, cette ligne, dont, par hypothèse, nous ignorons le chiffre, le signe algébrique, la direction, ne nous sont cependant pas entièrement inconnus. Nous savons, par les données générales du problème, à quelles conditions

ils doivent répondre. Par exemple, cette ligne doit être perpendiculaire sur une autre ligne donnée ; elle doit partager un angle connu en deux parties égales ; ce nombre doit être une moyenne proportionnelle entre deux nombres déterminés ; divisé par telle quantité, il doit donner tel quotient. A ces signes, le mathématicien ou le géomètre reconnaissent que la ligne est trouvée ou le problème arithmétique résolu.

Pourquoi ce procédé si puissant et si lumineux serait-il interdit au philosophe et au théologien, dans l'ordre des sciences morales et religieuses ?

Comment, tándis que l'homme va se heurtant de toutes parts aux lois de la création comme au problème de son origine, tandis que la faiblesse de son esprit et la présomption de son cœur lui font prendre les lacunes de sa science pour des désordres de la nature, ne serait-il pas frappé de la lumière paisible et égale qui rayonne sur tout l'univers, dès qu'on y introduit la solution chrétienne ? Une fois ces premiers mystères admis sur l'autorité de la religion qui les atteste, tout devient accessible et lumineux ; le raisonnement ne rencontre plus d'obstacle, et la raison voit reculer pour ainsi dire les limites de son vol. Le chrétien ne trouve pas seulement dans la foi qu'il professe des règles pour sa conduite et des tranquillités pour sa conscience ; les mystères de la foi jettent autour d'eux comme un reflet divin, comme une sorte de lumière diffuse. Une fois que l'intelligence s'est suf-

fisamment pénétrée de ces grandes harmonies entre les dogmes de la révélation et les conquêtes de la science, elle s'épouvante à bon droit de la somme de vérités, même profanes, auxquelles il lui faudrait renoncer tout d'un coup, le jour où elle oserait se jeter en dehors des lumières de la foi. Ce jour-là, il lui faudrait pourvoir, non-seulement au vide que laisserait dans sa pensée l'anéantissement des dogmes, mais encore à tout ce système de vérités transcendantales et de principes métaphysiques qui, de toutes parts, dans une ordonnance merveilleuse, viennent aboutir à la révélation chrétienne et y prendre leur point d'appui comme sur une clef de voûte inébranlable.

XI

J'emprunterai à Mgr Landriot lui-même l'analyse de son travail. Je la trouve à la page 7 de la première conférence.

Je cite le texte même du livre :

« — 1° Qu'est-ce que le mystère de l'Incarna-
« tion ?

« — 2° Symbole de ce mystère.

« — 3° Grandeur de l'homme et de tout l'uni-
« vers par suite de la Rédemption du Christ.

« — 4° Raison et haute convenance de l'Incar-
« nation.

« — 5° Réponse à quelques objections.

« — 6° Le Christ que nous adorons a toujours

« été et est encore, présent pour les vivifier, à tous « les temps, à tous les lieux, à toutes les âmes de « bonne volonté.

« — 7° Grandeur et beauté morale du caractère « de Jésus-Christ. »

XII

Il ne saurait entrer dans notre sujet d'accompagner l'auteur à travers le développement de ces grandes pensées. Je regrette de ne pouvoir pas même faire entrevoir à mes lecteurs tout ce que présente d'inattendu et d'inconnu, même à l'auditeur chrétien, ces développements sur des sujets que nous croyons, bien à tort, nous être familiers.

Quoi de plus beau, par exemple, que la IIIe et la IVe conférence, consacrées l'une et l'autre à ce que l'orateur appelle les *symboles de l'Incarnation?* N'est-ce pas une idée vraiment neuve et vraiment originale que de regarder la création elle-même comme une sorte d'incarnation de la Divinité?

« Vous savez qu'il y a en Dieu ce que la théolo- « gie appelle les *processions*, c'est-à-dire les origi- « nes de la seconde et de la troisième personne de « l'auguste Trinité. Ainsi le Père engendre son « Fils bien-aimé ; il l'engendre en lui communi- « quant dans un acte infini toute sa substance, et « ce Fils devient, par cet acte de souveraine fécon-

« dité, l'image complète, la vraie forme, le caractère, la splendeur du Père. — Du Père et du Fils « s'échappent des effluves d'amour, qui sont l'ori« gine d'une troisième personne, laquelle est « l'amour substantiel du Père et du Fils. Ce sont « ces actes intérieurs de l'Être divin que la théolo« gie appelle des processions, sorte de mouve« ments intimes qui donnent la vie. Or, reprend « saint Thomas, les créatures procèdent aussi de « Dieu, et les processions divines sont la cause et « le prototype de toutes les processions créées, « c'est-à-dire de tous les mouvements intérieurs « qui créent la vie en dehors de Dieu. Il y a tou« tefois cette différence, continue-t-il, que les « premières donnent la ressemblance substan« tielle de la nature intégrale, tandis que les se« condes ne sont que les ressemblances imparfaites « et manifestées extérieurement des idées qui « existent en Dieu (1). »

Ces grandes pensées nous rappellent les belles paroles de madame Swetchine. « J'ai toujours rêvé, « disait-elle, un panthéisme chrétien. — Montrer « Dieu partout, le faire descendre dans la création « en lui donnant la nature pour interprète, c'est là « un panthéisme orthodoxe et pieux (2). »

(1) T. I, p. 103, 104.
(2) Méditations, p. 237.

XIII

Si la création peut être considérée comme le premier symbole de l'Incarnation, il en résulte que l'Incarnation explique la création.

La hiérarchie des êtres a sa raison en Dieu. Il n'est plus besoin de chercher un autre fondement à l'existence et à la perpétuité des genres et des espèces.

Par là s'explique la beauté des créatures, beauté dont le cœur s'émeut et s'enivre en même temps que la vue de l'ordre satisfait notre raison.

Il est beaucoup de physiciens auxquels je conseillerais la lecture et la méditation de cet enseignement. Un peu de métaphysique ne gâte rien aux sciences d'observation, et la prétention exorbitante de s'en passer a souvent jeté tel ou tel de nos contemporains dans des suppositions bien étranges.

L'Incarnation a d'autres symboles encore.

On peut la voir dans l'écriture par laquelle l'homme rend sa pensée, dans l'Écriture sainte où Dieu a exprimé la sienne, dans la parole que les anciens appelaient le miroir de l'âme. Cette dernière vue est si féconde, que Mgr Landriot a cru devoir la reprendre et la traiter à part sous ce titre : *Conférences sur les relations qui existent entre le Verbe de Dieu et la parole de l'homme* (1). On nous

(1) T. I, p. 373 et seq.

donne dans l'Appendice du tome Ier toute une théorie sur le beau, sur l'art, sur l'éloquence et sur la rhétorique. Ce discours, qui commence par l'exposition et le commentaire des préceptes de Cicéron, se termine, grâce à une progression toujours ascendante, par des considérations sur les rapports que soutiennent entre elles les trois personnes de la sainte Trinité.

J'aime ces généralisations grandioses où l'âme passe, d'un vol égal et hardi, des vérités qu'elle découvre et qu'elle démontre, aux vérités qu'elle reçoit et qu'elle accepte ; où la foi continue la raison sans qu'il y ait, à vrai dire, entre elles de solution de continuité. L'âme va jusqu'à franchir, du même bond et du même élan, l'intervalle qui sépare la vie de la mort et le temps de l'éternité.

Tout le livre de Mgr Landriot n'est pour ainsi dire, d'un bout à l'autre, que l'application d'une des plus belles théories de saint Thomas.

Suivant lui la Providence se révèle à l'homme par quatre révélations successives :

— La raison qui parle à l'homme dans le for intérieur ;

— La révélation mosaïque contenue dans l'Ancien Testament et qui devait finir avec la loi de grâce ;

— La doctrine de Jésus-Christ contenue dans les Évangiles et vivante dans l'Église ;

— Enfin la révélation de la gloire divine promise au fidèle durant les béatitudes de l'éternité.

Tel est, même dans notre condition actuelle, le progrès de la science de l'homme. Vous pouvez marquer dans chaque question ce qu'il lui est possible de découvrir, enjoint d'admettre, permis d'entrevoir. Ce sont les trois degrés de notre vision distingués par saint Bonaventure (1) : la première, des choses corporelles ; la seconde, des questions intellectuelles dans l'ordre naturel ; la troisième, des mystères de la foi dans l'ordre surnaturel.

XIV

Les conférences IX et plus particulièrement VII et VIII sont consacrées, soit à l'*histoire du Verbe au sein des transformations successives de l'humanité*, soit à la discussion ou à la réfutation d'un certain nombre de difficultés qu'on entend soulever chaque jour contre tel ou tel point de cette doctrine.

Il ne faudrait pas croire que, pour employer presque constamment la forme de l'exposition dogmatique, Mgr Landriot éprouve quelque embarras à serrer de près un adversaire et à le prendre corps à corps dans la controverse. Qu'on lise, par exemple, dans la VIIIe conférence, la réponse à cette question : *Pourquoi l'Incarnation a-t-elle été si longtemps attendue? Pourquoi l'avénement du Christ a-t-il été limité à une courte période de*

(1) *Breviloquium*, pars II, cap. VII.

trente-trois ans (1)? C'est là, et dans la VI[e] conférence, intitulée *Grandeur du monde considéré à la lumière de l'Incarnation*, qu'on pourra trouver de belles réflexions sur l'enseignement chrétien comparé à l'enseignement de la philosophie ancienne. On y verra avec quelle discrétion et en même temps avec quelle fermeté Mgr Landriot arrive jusqu'aux questions contemporaines. Il évite tout à la fois la légèreté qui glisse sans appuyer, et cette science indiscrète qui, sous prétexte de mieux signaler les symptômes du mal, appuie jusqu'à faire crier le malade et jusqu'à lui inspirer l'invincible horreur du médecin.

Voyez, par exemple, avec quelle mesure il fait justice des superbes de notre temps.

« La philosophie ancienne avait dit d'admira-
« bles choses sur l'homme et la vertu, mais sa pa-
« role avait trop souvent glissé sur le cœur en en-
« flant l'esprit. Le cœur n'était point guéri, et
« l'orgueil n'avait fait qu'envenimer les plaies et les
« rendre presque incurables............ C'est là le
« côté faible des philosophies humaines.

« O mon Dieu, nous venons de toucher à la plaie qui
« dévore l'intelligence et le cœur de plusieurs phi-
« losophes. Ils ne savent pas être humbles et ils ne
« veulent pas reconnaître l'humilité du Christ : *Eru-
« bescendo de Sacramentis humilitatis Verbi tui* (2).
« Ils ne seront jamais grands, parce qu'ils s'ap-

(1) T. II, p. 83 et seq.
(2) Aug. *Conf.*, l. VIII, c. II.

« puient sur eux-mêmes et qu'ils veulent trouver « en eux le centre et le principe de leur grandeur ; « jamais ils n'auront la vraie foi, parce qu'ils sont « trop pleins d'eux-mêmes, et la vérité ne saurait « y entrer ; jamais ils n'auront la foi, parce qu'ils « répudient l'humilité, et que l'humilité est le seul « moyen de nous désemplir de nous-mêmes, pour « faire place à la Divinité (1). »

XV

Je donnerai un second exemple de ces allusions pleines de réserve, et dont cependant la portée est si grande. Il s'agit de la démagogie moderne. On remarquera avec quel art ce rapprochement est amené.

« La religion semble asservir l'homme par le « frein qu'elle impose à ses passions, et quand « l'homme a compris ce frein salutaire, qu'il s'est « laissé assouplir et gouverner par la loi du Ciel, « jamais il n'est plus libre et plus heureux. Le « monde parle sans cesse de liberté et d'indépen- « dance ; il semble que sous son empire tout soit « simple, facile, et que le bonheur perpétuel y « coule à pleins bords sur des rives fleuries. Si ja- « mais vous avez le malheur de donner dans ces « piéges de paroles, vous ne savez plus souvent où « vous vous arrêterez en fait de servitude, de lâ-

(1) T. I, p. 356-357.

« chetés souffertes ou commises, et de honteux spec-
« tacles. C'est absolument comme les démago-
« gues : quand ils vous parleront beaucoup de
« liberté et de fraternité, prenez d'abord vos pré-
« cautions pour ne pas aller en prison, et tremblez !
« A mesure qu'ils vous appelleront plus tendre-
« ment leurs frères, tremblez ! car vous êtes tout
« près de la fraternité à la manière de Caïn (1). »

XVI

Les conférences X et XI, par lesquelles se termine l'ouvrage, « sont plus spécialement consacrées, dit « l'auteur, à l'humanité sainte du Christ, à la « grandeur et à la beauté morale de cette riche na- « ture unie personnellement au Verbe (2). »

Pour composer les deux dernières conférences, « dit encore Mgr Landriot, j'ai simplement lu de « suite les quatre Évangiles, et j'ai esquissé rapide- « ment ce qui m'a le plus frappé dans le caractère « du plus beau et du plus aimable des enfants des « hommes (3). »

La Xe conférence renferme le développement et la preuve des quatre propositions suivantes :

« — 1° Le Christ avait un caractère droit et vrai ;

« — 2° Son caractère était doux, aimable et très-énergique ;

(1) T. II, p. 279-280.
(2) T. II, p. 440.
(3) T. II, p. 213.

« — 3° Le Christ était très-bon pour le pécheur ;

« — 4° Il a été admirable dans ses souffrances (1). »

Dans la VIe conférence l'auteur examine :

« — 1° Les caractères de la doctrine de Jésus-Christ ;

« — 2° Les articles principaux de cette doctrine ;

« — 3° Le Christ ami des hommes et aimé des hommes ;

« — 4° Le Christ bienfaiteur de l'humanité (2). »

XVII

Dans cette étude sur la personne du Christ se retrouve, au plus haut point, le caractère essentiellement dogmatique et religieux de la méthode employée par Mgr Landriot, telle que je l'ai caractérisée en commençant cette analyse.

Ceux qui auraient eu le courage et pris la peine de lire, dans les ouvrages que je leur ai signalés jusqu'ici, absolument tout ce qui se rapporte à la personne de Jésus-Christ, trouveraient encore Mgr Landriot absolument neuf. Il ne s'agit point, en effet, dans ces deux chapitres, de rien examiner ni de rien débattre parmi tant d'objections élevées contre les actions ou les miracles du Sauveur. Le point de vue auquel se place l'orateur est un point de vue par-

(1) T. II, p. 213.
(2) T. II, p. 267.

ticulièrement théologique. Il considère dans le Christ l'humanité unie à la Divinité, la nature divine donnant un prix infini aux souffrances et aux mérites de la nature humaine, la nature humaine agrandie et élevée au-dessus d'elle-même dans la personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Ce sont là de ces grandes harmonies et de ces grandes explications telles que l'auteur nous en a donné déjà, lorsqu'il traitait du problème de la création et du mystère de l'Incarnation, avec cette circonstance particulière que, si le problème de l'origine du monde est fait pour réveiller la curiosité de notre intelligence, la question des rapports de l'homme avec Dieu, tels qu'ils sont établis par l'intermédiaire du Verbe, touche de plus près notre cœur et intéresse plus vivement encore notre destinée.

XVIII

Je terminerai par un mot sur la forme de l'ouvrage et sur le style de l'auteur.

Je veux attirer l'attention de mes lecteurs sur un détail qui paraîtra singulier, les tables des discours qui se trouvent à la fin de chacun des deux volumes.

Une des choses dont les auteurs de notre temps paraissent, je ne sais pourquoi, avoir une horreur toute particulière, c'est l'achèvement de leurs ouvrages. Uue fois qu'ils en ont écrit l'essentiel, ou tout au plus le principal, ils se hâtent vers des

œuvres nouvelles et dédaignent volontiers une foule de petits détails commodes au lecteur, et dont les auteurs du temps passé nous avaient laissé la tradition salutaire. C'est le prote qui, le plus souvent, dresse, tant bien que mal, la table des chapitres : l'auteur ne prend pas même le soin de la revoir, bien loin de se donner la peine de la rédiger à nouveau en des termes plus exacts et plus concis. Il est certain, cependant, qu'une table bien faite apporte une aide singulière au lecteur. Elle lui permet de retrouver en son lieu un passage quil'a frappé et qu'il éprouve le besoin de revoir, soit pour en goûter de nouveau le charme, soit pour en éprouver la solidité. Une table est un véritable résumé fait par l'auteur lui-même ; le lecteur peut y chercher un avant-goût des développements que va lui fournir le texte ; il doit y trouver le tableau fidèle et la reproduction abrégée des démonstrations et des mouvements oratoires qui viennent de parler à sa raison et à son cœur.

XIX

Toutefois, des tables ainsi faites ne sont pas seulement le complément de l'ouvrage, elles sont encore les témoins de son mérite et la preuve de sa valeur.

S'imagine-t-on que les discours de tous les orateurs résisteraient à cette formidable épreuve de se voir disséqués et analysés point par point, para-

graphe par paragraphe? Croit-on que tous ceux qui parlent, aient assez mûri leur plan pour le retrouver, dans leur amplification, accusé par des lignes parfaitement nettes et parfaitement irréprochables? Croit-on que pour les orateurs, chaque nouveau développement contienne bien toujours l'idée annoncée, de manière à faire constamment avancer la pensée principale sans la précipiter par quelque élan téméraire, ou la ralentir par quelque digression oiseuse?

Je crois que peu d'ouvrages résisteraient à une analyse ainsi conduite, et que beaucoup d'écrivains seraient embarrassés, s'il leur fallait amener leur propre pensée à cette dernière clarté du résumé écrit. Aussi, au fond, ce n'est pas leur paresse que j'accuse, comme je semblais d'abord le faire par charité. S'ils nous privent de ces sommaires que l'on devrait trouver toujours dans les livres sérieux, je ne doute pas qu'ils n'obéissent à un sentiment de prudence, et si je ne peux les en louer, à tout le moins je les en excuse.

XX

Le style de Mgr Landriot abonde en comparaisons.

Il faut voir, dans l'usage de cette figure, non pas seulement l'heureux emploi d'une imagination vive et ardente, mais l'application préméditée d'une théorie à laquelle l'auteur paraît avec raison tenir

beaucoup. Il nous promet de publier quelque jour un petit travail où il démontrera, « par des consi- « dérations théoriques et par le témoignage des « plus grands écrivains, *que la comparaison est le* « *langage, non-seulement le plus naturel, mais le* « *plus philosophique, des intelligences unies à des* « *organes*. A notre avis, une des causes qui ont le « plus contribué à égarer la métaphysique, en l'en- « tourant de nébulosités, a été précisément l'oubli « de cette maxime fondamentale. Les auteurs ins- « pirés, les Pères de l'Église, les grands mystiques « et les grands philosophes sont la meilleure preuve « de la pensée que nous formulons en ce moment : « les comparaisons sont fraîches et nombreuses « dans leurs écrits, comme les fleurs de la prairie. « Combien d'autres auteurs sont obscurs, com- « passés, subtils, géométriques et semblables à des « montagnes arides ! Leurs idées sont comme les « rayons d'un soleil d'hiver ; c'est une lumière qui « glace et dessèche les âmes en les refroidissant. « Ils ne connaissent pas cette séve qui circule par- « tout dans la création.

« La création est, en effet, l'image et le reflet « de la vie universelle. C'est le livre de Dieu, livre « immense où la vie déborde partout ; les idées « immatérielles y sont incrustées, comme des hié- « roglyphes divins, sur chaque pierre du chemin ; « chaque fleur est une parole, chaque objet visible « est un écho, et l'univers tout entier est le peëme « de Dieu. —Telle est l'origine de la comparaison :

« c'est la science des rapports qui unissent les « deux mondes, c'est la compréhension intuitive « de la littérature de Dieu ; et comme cette litté- « rature est toujours claire, fraîchê, lumineuse, « vivante, il en résulte que le langage figuré a la « simplicité, la richesse, la fraîcheur et la vérité « de la création, lorsqu'il est convenablement em- « ployé, et que l'écrivain saisit, d'un coup d'œil « juste et rapide, ces mystérieuses harmonies. — « Le génie n'est autre chose qu'une plus parfaite « intelligence de cette musique universelle de tous « les êtres, et de la corrélation qui fait des diffé- « rentes parties de l'univers comme une série de « zones concentriques, dont l'une ne peut se mou- « voir sans faire résonner l'autre. Le vrai génie « ne consiste pas à inventer, mais plutôt à savoir « entendre, pressentir, deviner et rendre, sous une « forme saisissante, ces continuelles relations et « ces merveilleux accords (1). »

XXI

« La comparaison, dit ailleurs Mgr Landriot, ne « prouve pas la vérité ; elle la fait voir dans une « lumière réfléchie, elle nous met en face d'un mi- « roir où nous contemplons l'image du vrai que « nous cherchons. La comparaison est comme la « note d'une octave inférieure, qui se rapporte à la

(1) Préface, p. x et seq.

« note correspondante de l'octave supérieure, et il « semble que la vérité si bien exprimée dans le « monde des corps suppose la vérité philosophique « ou morale. Quoi de plus délicieux que les com- « paraisons des Livres sapientiaux et de l'Évan- « gile ? L'Esprit-Saint, qui connaît l'harmonie de « tous les mondes, et la manière dont toutes les « vérités s'enchaînent, se coordonnent et se sup- « posent, a voulu sans doute nous montrer, par le « langage des hommes inspirés, et surtout par les « paroles de l'Homme-Dieu, que les deux natures « corporelle et spirituelle étaient unies ensemble, « que leurs phénomènes étaient corrélatifs, et que « la corde de la nature faisait toujours résonner « une corde semblable dans notre intelligence ou « notre cœur. Aussi, la comparaison juste ren- « ferme toujours plus de clarté, et ordinairement « plus de force persuasive que le raisonnement « métaphysique. On dirait que c'est le langage na- « turel des intelligences unies à des organes, et « que la parole, en revêtant, pour ainsi dire, un « corps dans la nature par la comparaison, est « mieux comprise. » — « Ce n'est point un vain « jeu de l'imagination, dit madame de Staël (1), « que ces métaphores continuelles qui servent à « comparer nos sentiments avec les phénomènes « extérieurs... C'est la même pensée du Créateur « qui se traduit dans deux langages différents, et

(1) *De l'Allemagne*, IIIe partie, ch. x.

« l'un peut servir d'interprète à l'autre. Cette es-
« pèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le
« monde et l'intelligence, est l'indice d'un grand
« mystère. » — Ce mystère est expliqué par cette
« belle théorie, que les créatures intellectuelles et
« matérielles sont, dans un ordre différent, la réa-
« lisation des mêmes idées divines, et qu'elles se
« rencontrent en Dieu dans une commune har-
« monie (1). »

XXII

J'avais mis de côté, pour les présenter à mes lecteurs, un certain nombre de passages, destinés à leur donner une idée plus exacte de l'éloquence qui fait rarement défaut à la parole de Mgr Landriot ; puis il m'est venu ce scrupule, que j'aurais l'air d'entreprendre la démonstration d'une renommée déjà si parfaitement établie. Je suis sûr que le prélat se soucie peu de voir louer en lui la richesse de la forme, l'abondance des termes, la nouveauté des comparaisons, la verve du discours. J'ai rarement vu manier avec plus d'aisance une érudition plus vaste et plus sûre. Peu d'auteurs portent le scrupule aussi loin que Mgr Landriot. Les pensées qu'il emprunte sont le plus souvent rajeunies et renouvelées par la portée qu'il leur donne et la forme qu'il leur trouve. Il n'en persiste pas moins à reporter l'honneur de ses vues

(1) T. II, p. 389 et seq.

aux écrivains qui ont eu la fortune de les lui suggérer.

Les savants de profession trouveront dans les notes la plus heureuse collection de textes, choisis avec un tact parfait et accompagnés d'indications qui ne laissent rien à désirer pour celui qui veut prendre la peine de les vérifier. C'est surtout dans ces textes et dans ces notes qu'il est donné au lecteur d'entrevoir l'immense travail accompli au préalable par l'érudition de l'orateur. On ne s'étonne plus de trouver aussi sûre d'elle-même, une pensée qui a passé par d'aussi amples recherches et d'aussi longues méditations.

XXIII

Je ne suis pas de ceux qui s'associent aux critiques élevées par l'esprit de dénigrement contre les livres de piété mis par l'usage entre les mains des fidèles. Cependant, on peut avouer, je crois, sans rien compromettre, que tous n'ont pas le même mérite et ne sont pas médités par eux avec le même avantage. Il ne faudrait pas toujours mesurer leur valeur par leur réputation, et le bien qu'ils font par celui qu'on leur attribue.

Il est à souhaiter, dans l'intérêt de la religion qu'il défend avec tant d'éloquence et pour calmer tant d'âmes inquiètes qu'appaiserait cette parole pleine d'onction, que ces deux volumes de Mgr Landriot soient admis dorénavant au nombre de nos

livres de piété ordinaires. L'auteur a bien fait de planer au-dessus des querelles du moment : son œuvre joint au mérite de nous en consoler, le mérite plus grand encore de répondre aux besoins des hommes qui veulent avancer dans la contemplation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE II

M. L'ABBÉ BESSON

I. *L'Homme-Dieu.* — II. *L'Église, œuvre de l'Homme-Dieu.* Conférences prêchées à la métropole de Besançon, par M. Besson, supérieur du collége de Saint-François-Xavier.

I

M. l'abbé Besson, supérieur du Collége de Saint-François-Xavier, a prêché dans l'église métropolitaine de Besançon deux séries de conférences. Il en a fait deux volumes : le premier, intitulé *l'Homme-Dieu*, renferme dix-sept discours ; le second, intitulé *l'Église, œuvre de l'Homme-Dieu*, en renferme seize.

Le premier de ces deux ouvrages est, sous la forme d'une exposition dogmatique, une réfutation directe et saisissante de la polémique contemporaine ; le second peut être considéré comme une

série de conséquences découlant des principes établis dans le premier.

M. l'abbé Besson a vu juste. Si la pensée d'un Dieu mort sur la croix importune les âmes, la vue d'une Église debout humilie les réfutations des libres penseurs.

J'aurai le regret de ne point insister, autant que son mérite le demanderait, sur ce deuxième ouvrage. Je réserverai les forces et l'attention des lecteurs pour les dix-sept conférences réunies sous le titre commun de l'*Homme-Dieu.* L'impossibilité de tout dire nous impose la nécessité de ce choix.

II

L'œuvre oratoire de M. Besson est conçue suivant les règles et dans l'esprit de la grande apologétique chrétienne.

L'auteur ne procède point par les recherches de l'analyse, mais par les expositions de la synthèse.

La réfutation de ses adversaires n'est plus la préoccupation dominante de son esprit. La réfutation passe au second rang : elle devient la conséquence inévitable de son argumentation.

Les adversaires du christianisme affectent mal à propos, pour cette méthode, un dédain que rien ne justifie.

Il y a, entre l'apologie ainsi conçue et la polémique ordinaire, la même différence qui, dans la

rhétorique ordinaire, sépare un plaidoyer d'un panégyrique.

On se rappelle le héros romain répondant aux accusations malveillantes des tribuns qu'à pareil jour il avait sauvé la patrie, et invitant l'assemblée tout entière à monter avec lui au Capitole pour y remercier les dieux.

Le grand homme avait raison : quelques erreurs ou quelques faiblesses ne pouvaient point abolir la mémoire de ses services ni dispenser la patrie de la reconnaissance.

Les adversaires de Scipion ne pouvaient pas raisonnablement exiger qu'en ces temps mal définis, où son importance personnelle réglait en quelque sorte les droits et les devoirs de chaque citoyen, le vainqueur de ces grandes guerres fût injustement privé de la protection de sa gloire.

III

Je ne veux point attacher à cette comparaison plus d'importance qu'elle n'en mérite, mais seulement m'en servir pour faire voir l'injustice et l'erreur de ceux qui prétendent refuser toute valeur de controverse à cette exposition de la foi par un panégyrique continu.

Je veux bien que, dans une certaine mesure, il faille en effet se transporter sur leur terrain et ne point prendre légèrement pour accordé ce qu'ils contestent par des raisons capables d'être exami-

nées. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que cette condescendance d'un chrétien qui se prête à la discussion ne saurait aller jusqu'à l'obliger à changer de point de vue. Il ne saurait, pour l'agrément ou pour la commodité de son adversaire, se métamorphoser tout d'un coup en incrédule, et par une complaisance insensée replonger la tradition dans le néant pour se trouver aussi désespéré que le libre penseur. Je veux bien examiner avec vous les difficultés qui vous embarrassent ; mais je ne puis pas oublier que ces difficultés n'ont point été pour moi aussi désastreuses que pour vous. Je n'ai pas cessé de demeurer en possession d'un ensemble de vérités incontestables, de preuves éclatantes, de faits victorieux. Je suis dès lors autorisé par ma foi, par mes croyances, par un sain emploi de ma raison, à traiter avec vous de ces difficultés, non pas dans ce vide abstrait où vous voulez transporter mon intelligence, mais au point de vue des idées que je continue à posséder.

IV

Une comparaison rendra sur cette matière délicate et profonde ma pensée plus claire et la fera mieux saisir.

La philosophie pure emploie perpétuellement les mêmes procédés que la théologie. La philosophie use aussi, au profit des doctrines qu'elle défend et contre les erreurs qu'elle combat,

du panégyrique aussi bien que de la discussion.

Le matérialisme s'en tient aux absurdités qu'il professe, pour deux raisons différentes et inégales.

En premier lieu, il voit des difficultés à admettre une âme immatérielle et immortelle : il lui paraît difficile de la dégager des organes, de la considérer et en quelque sorte de la constituer à part, au moyen d'un acte de la pensée.

En second lieu, le matérialisme fait profession d'ignorer et de mépriser profondément un grand nombre de faits considérables, lesquels demeurent sans raison d'être et sans support, dès qu'on se refuse à dégager l'âme des organes qui l'enveloppent et qui la servent.

Aussi le spiritualisme a-t-il sous la main deux ordres de réfutations.

Il peut aborder directement les objections soulevées par les matérialistes, et faire voir par un examen de détail que ces objections ne sont point fondées. C'est là de la polémique directe. Son caractère essentiel est de demeurer subordonnée à la commodité comme aux arguments de l'adversaire.

Le spiritualisme n'en demeure pas là.

Après avoir répondu aux instances que l'adversaire lui propose, il entreprend de lui développer la science qu'il ignore : il lui met sous les yeux, avec une sorte de prodigalité, les faits qui lui ont échappé, les arguments qu'il n'a point su con-

struire, les preuves dont il n'a point saisi la portée ou la liaison. Il dresse devant lui, dans un majestueux ensemble, l'ordonnance grandiose des faits moraux que l'hypothèse matérialiste aurait à contredire dans la théorie et à vaincre dans la pratique ; il fait intervenir tour à tour le sens commun qui se récrie et la conscience qui proteste. Cette apologie, fondée sur un ensemble écrasant de preuves indirectes, dont l'adversaire omettait de parler, a toujours paru, en philosophie, une méthode excellente. On n'a jamais opposé aucune critique à son emploi ni aucune résistance à son autorité.

V

Je ne vois vraiment pas pourquoi on défendrait ici aux docteurs chrétiens de suivre la route commune.

Il y a, dans la messe paroissiale, une parole touchante que, chaque dimanche, le prêtre lit à haute voix dans la chaire chrétienne :

« Seigneur, dit-il, affermissez les fidèles dans la foi et faites persévérer les justes. »

Que veulent dire ces mots : « Affermissez les fidèles dans la foi ? »

Qu'il me soit permis de les commenter.

Je les traduirais ainsi :

Bien que la foi soit un don de Dieu et une grâce qu'il fait à l'intelligence de l'homme, il ne

nous en est pas moins recommandé de la demander par nos prières et de la chercher par nos efforts. Nous sommes tenus, dans la mesure de nos forces et de nos facultés, de nous y préparer. De même que nous devons toujours nous replacer devant les yeux la grandeur de Dieu pour en adorer la providence, et la mort de Jésus-Christ pour en reconnaître le sacrifice ; de même, et sans que notre foi ait conçu aucun doute, il est de notre devoir de regarder de nouveau et de considérer attentivement, pous nous en pénétrer de plus en plus, les motifs humains qui appellent la conversion des incrédules et justifient la quiétude des fidèles.

Ce qui fait la grandeur et la puissance de cette méthode, c'est que, pour procéder par des affirmations, elle ne refuse point les controverses ; elle oublie, lorsqu'elle arrive au détail des objections, le bonheur et la force avec lesquels elle les a le plus souvent prévenues, et, bien qu'elle ait déjà gain de cause, elle ne laisse pas d'insister comme si elle n'avait encore rien dit.

VI

Je donnerai, d'après l'auteur, et, autant que je le pourrai en me servant de ses expressions mêmes, l'analyse de ce livre, la suite et le plan des dix-sept discours qu'il renferme.

Une phrase empruntée à l'exorde de la dix-sep-

tième conférence résume à elle seule tout le volume :

« Jésus a été annoncé en Dieu, Jésus est venu « en Dieu, Jésus a vécu, parlé, agi et prophétisé en « Dieu ; Jésus s'est rendu témoignage en Dieu ; « Jésus a testé en Dieu ; Jésus est mort en Dieu ; « Jésus doit aussi ressusciter en Dieu. C'est la « dixième et dernière preuve de sa divinité (1). »

— Annoncé en Dieu (première preuve).

— Venu en Dieu (seconde preuve).

— Vécu en Dieu (troisième preuve).

— Parlé en Dieu (quatrième preuve).

— Agi en Dieu (cinquième preuve).

— Prophétisé en Dieu (sixième preuve).

— S'est rendu témoignage en Dieu (septième preuve).

— A testé en Dieu (huitième preuve).

— Est mort en Dieu (neuvième preuve).

— Est ressuscité en Dieu (dixième preuve).

Ces dix preuves se trouvent distribuées en trois ordres de considérations, suivant un plan simple et logique.

1° Considérations générales.

2° Preuves préliminaires.

3° Preuves décisives.

VII

Les considérations générales sont renfermées

(1) *L'Homme-Dieu*, p. 395.

dans les trois premières conférences, qui traitent : la première, de la *notion de Dieu*, la seconde, de la *notion de l'homme*, la troisième, de la *notion de l'Homme-Dieu*.

Ces considérations sont empruntées tout à la fois à la philosophie et à la théologie, dont l'orateur manie avec une aisance égale et fait converger les démonstrations.

Résumé de la première conférence. Vous con-« naissez Dieu : c'est l'être infiniment parfait, es-« sentiellement distinct du monde, qui est son « ouvrage, souverain Seigneur de toutes choses. « La raison en démontre l'existence, la foi en dicte « la vraie notion, et les sciences attestent à la rai-« son que la foi ne s'est pas trompée.

« *Résumé de la seconde conférence.* Vous con-« naissez l'homme : ce n'est ni l'homme de la na-« ture en qui tout est bon, ni l'homme du progrès « en qui tout s'améliore, ni l'homme de la raison « en qui le bien et le mal formeraient un être « éprouvé, mais complet. A la place de cet homme « imaginaire, nous avons peint l'homme de l'his-« toire, c'est-à-dire l'homme innocent, l'homme « déchu et l'homme réhabilité. Son innocence pri-« mitive, sa déchéance graduelle et sa réhabilita-« tion subite, sont trois faits en histoire ; en reli-« gion ce sont trois dogmes : le paradis terrestre, « le péché originel et la rédemption.

« Voilà Dieu et voilà l'homme.

« L'unique problème de toute religion consiste

« à trouver le rapport exact qui les réunit. Il faut « les unir sans les confondre ; il faut les distinguer « sans les séparer.

« Si vous ne distinguez pas Dieu de l'homme, « vous les détruisez en les confondant ; leur per- « sonnalité disparaît, et vous aboutissez au pan- « théisme.

« Si vous séparez Dieu de l'homme, il n'y a « plus de lien ; l'unité disparaît, et vous aboutis- « sez au naturalisme.

« Le christianisme seul a résolu le problème, en « trouvant le vrai rapport entre le fini et l'infini. « Seul il pourvoit à leur union sans les confondre, « à leur distinction sans les séparer ; seul il res- « pecte à la fois Dieu et l'homme, seul il les con- « naît, seul il les rapproche, seul il les unit.

« Ce rapprochement s'est opéré par l'Incarna- « tion ou le mystère d'un Dieu fait homme (1).

. . . .

« *Résumé de la troisième conférence.* Le mys- « tère de l'Incarnation est croyable, même avant « la chute originelle, parce qu'il entre dans les « harmonies du monde et qu'il y a dans notre « nature des ressemblances et des analogies propres « à le faire comprendre.

« Le mystère de l'Incarnation devient, après la « chute, d'une convenance suprême, parce qu'il « répare seul la gloire outragée d'un Dieu mé-

(1) *L'Homme-Dieu*, p. 61-62.

« connu, et qu'il assure seul le salut de l'homme « en respectant sa liberté.

« Ici la raison s'arrête. Elle s'étonne, elle ad- « mire, elle demande si ces harmonies et ces con- « venances ne sont pas la magnifique hypothèse « d'un grand esprit ou le rêve généreux d'un cœur « abusé (1). »

VIII

Ici se terminent les réflexions générales ; nous passons aux preuves préliminaires.

« Il est facile d'en rapporter l'ordre et la suite :

« L'Homme-Dieu devait venir, puisqu'il a été « attendu pendant quatre mille ans ; il est venu, « puisqu'on ne l'attend plus depuis dix-huit cents « ans ; et entre ces deux époques il n'y a qu'un « personnage à qui ce titre convienne ; ce person- « nage est Jésus-Christ : donc Jésus-Christ est « Dieu.

« Depuis que Jésus-Christ est venu, l'incrédu- « lité, l'hérésie, l'imagination, se sont épuisées « pour le peindre, tantôt comme un faussaire, tan- « tôt comme un sage, tantôt comme un révolution- « naire, soit en niant son existence, soit en transfor- « mant sa vie, soit en le représentant comme le héros « de l'humanité, soit enfin en réunissant tous ces « traits dans un roman aussi absurde que sacrilége. « Si c'était là Jésus-Christ, tout dans le monde serait

(1) *L'Homme-Dieu*, p. 84.

« mensonge ou folie, et, pour absoudre le monde, « nous avons été obligés de dire plutôt : Jésus- « Christ est Dieu.

« Pour nous en convaincre davantage, à côté de « ce faux portrait nous avons exposé le véritable, « tel que la Bible, l'Évangile et l'Église n'ont cessé « de le montrer, et, en le voyant toujours naturel « et toujours le même, soit sous le pinceau des pro- « phètes, soit sous la plume des apôtres, soit sur la « croix que l'Église adore, nous nous sommes « inclinés devant cette image, en disant avec « plus de certitude encore : Oui, Jésus-Christ est « Dieu.

« Puis, reprenant le Nouveau Testament, nous « avons étudié l'authenticité du livre, la véracité « des historiens, la parfaite intégrité du texte. « Nous avons trouvé un livre dont l'authenticité se « révèle à des marques plus éclatantes que de cou- « tume ; huit historiens qui sont à la fois témoins « bien instruits, peintres fidèles, martyrs intrépides, « ce que jamais homme n'a eu sur la terre ; enfin, « un texte dont l'intégrité est d'autant plus mer- « veilleuse que les variantes et les leçons en sont « plus diverses. Ce n'est pas là l'histoire d'un « homme, mais celle d'un Dieu.

« Vous avez donc contre la divinité de Jésus- « Christ quatre impossibilités d'où la critique ne « peut sortir à l'honneur de la raison humaine « qu'en confessant que Jésus-Christ est Dieu.

« Impossible de rapporter à un autre qu'à Jésus-

« Christ les circonstances divines de l'attente et de « la venue du Messie.

« Impossible de voir dans Jésus-Christ un fourbe, « un révolutionnaire, un philosophe, un homme de « progrès, un héros de roman, quoi que ce soit « enfin, excepté un Dieu.

« Impossible de ne pas y voir un Dieu, si on « consulte la Bible, l'Évangile et l'Église.

« Impossible de ne pas regarder l'Évangile « comme l'histoire d'un Dieu, puisque l'empreinte « du doigt divin est marquée partout (1). »

IX

Les dix dernières conférences renferment les preuves que M. l'abbé Besson appelle les preuves directes. Lui-même les résume ainsi :

« Jésus-Christ est Dieu : j'en atteste la sainteté « de sa vie, la hauteur de sa doctrine, la splendeur « de ses miracles, la justesse de ses prophéties, la « magnificence des titres qu'il s'est donnés, le tes- « tament qu'il a laissé à la terre, la mort qu'il a « voulu endurer sur la croix, la résurrection par « laquelle il a mis le sceau à tout le reste (2).

X

Je veux expliquer de quelle façon cette apologie se comporte vis-à-vis le livre de M. Renan.

(1) *L'Homme-Dieu*, p. 178-180. — (2) *Id.*, p. 180.

En un certain sens, on peut dire qu'il n'y a pas, dans tout le volume de M. l'abbé Besson, une seule ligne qui ne soit faite pour répondre à l'auteur de la *Vie de Jésus*.

On ne saurait alléguer une preuve de la divinité adorable de Jésus-Christ ni élever en son cœur une prière vers lui, sans rétablir contre M. Renan la véritable mission du Dieu fait homme pour l'amour du genre humain.

Mais si l'on cherche, dans l'*Homme-Dieu*, des analyses, des engagements directs, des réfutations immédiates, on n'en trouvera que rarement. L'auteur ressemble à cet aigle dont parle la légende grecque, et qui, dans son vol aérien, laissant tomber la carapace d'une tortue qu'il tenait entre ses serres, écrasa ainsi la tête chauve du poëte Eschyle. De même, M. l'abbé Besson n'entame que rarement avec son adversaire une lutte directe par les voies de l'argumentation ordinaire. Il poursuit sa marche ascendante vers les hauteurs ; c'est des hauts sommets auxquels il est arrivé, qu'il laisse retomber sur son contradicteur le poids des conséquences renfermées dans les principes qu'il a établis.

Il ne faut donc pas chercher ici les calmes procédés d'un dialogue scientifique. Il ne faut pas oublier que nous avons affaire à un orateur. Il ne lui appartient pas de parler le langage calme et disert d'un mémoire. Il est dans sa situation d'abandonner sa parole à toutes les inspirations oratoires,

d'appeler tour à tour au service de sa cause les froideurs acerbes de l'ironie ou les transports passionnés de l'indignation.

XI

Ceux de mes lecteurs, et le nombre en est grand, je l'espère, qui n'ont point lu la *Vie de Jésus*, en ont sous la main, dans M. l'abbé Besson, un résumé qui peut passer pour un modèle. Ce résumé, ils peuvent m'en croire, est, dans toute la force du terme, d'une exactitude absolument irréprochable. L'orateur paraît y multiplier les citations : mais il aurait pu, sans peine, les rendre plus nombreuses encore. Otez au livre de M. Renan la respectueuse apparence du langage, et vous aurez exactement l'analyse qui va suivre. Je ne pense pas, malgré la vivacité des intentions, si bien accusées par le langage de M. Besson, qu'il ait forcé ou assombri aucune des nuances de la pensée intime de M. Renan.

« Un homme, dit-il, s'est rencontré pour faire « de la *Vie de Jésus* un drame en trois parties « que l'on pourrait nommer la pastorale, la jon- « glerie et la tragédie.

« La pastorale se joue en Galilée. Là paraît « Jésus pour la première fois. C'est un jeune villa- « geois qui ne sait ni le grec ni l'hébreu (1) ; qui « n'a aucune idée des événements qui s'accomplis-

(1) *Vie de Jésus*, p. 38.

« sent autour de lui et qui en paraît toujours mal « informé (1) ; qui voit le monde à travers le prisme « de sa naïveté, et pour qui la cour des rois n'est « autre chose qu'un lieu où les gens ont de beaux « habits ; qui prend les maladies nerveuses pour « des possessions du diable (2), et qui emploie, « pour les guérir, les procédés les plus bizarres : « docteur étrange, sans philosophie ni doctrine, « n'ayant pas même la moindre notion d'une âme « séparée du corps ; politique dangereux, qui porte « atteinte aux conditions essentielles des sociétés « humaines, et aux yeux duquel tout magistrat « paraît un ennemi (3). N'ayant ni dogme ni sys- « tème, il se trouve pénétré, sans le savoir, des « idées qui étaient dans l'air. C'est à Cana que « commencent ses premiers éclats. Déjà il se croit « Fils de Dieu, mais sa parole n'a rien de rude ni « d'austère. Loin de fuir la joie, il ne dédaignait « pas les noces de village, et il parcourait la Galilée « au milieu d'une fête perpétuelle (4).

« La jonglerie succède à la pastorale. Sous l'ins- « piration de Jean-Baptiste, qui n'était pas son pa- « rent (5), Jésus se crut bientôt obligé de prendre « le précurseur pour son compère et de recevoir le « baptême. Il gagne par là une foule immense à sa « cause. C'est alors que des tentations étranges « traversent son esprit. Après s'être longtemps plu « à de petites ovations où les enfants l'appelaient

(1) *Vie de Jésus*, p. 40. — (2) *Id.*, p. 41. — (3) *Id.*, p. 127. — (4) *Id.*, p. 189. — (5) *Id.*, p. 115.

« fils de David, il finit par prendre ce nom, d'abord
« avec quelque embarras, puis avec plaisir (1). Ses
« premiers disciples sont des femmes, des jeunes
« gens, des enfants. Il leur pardonnait tout, pourvu
« qu'on l'aimât. Pour les retenir, il dissimule, il
« feint de savoir, il use d'innocents artifices (2).
« Mais, voyant que les riches répugnent à le sui-
« vre, il se fait réformateur et annonce l'avéne-
« ment des pauvres. A mesure qu'il avance dans
« la carrière, le joyeux moraliste, le docteur char-
« mant, ne se reconnaît plus : il se transforme, re-
« double d'exigences, devient un géant sombre, se
« jette hors de l'humanité (3). Révolutionnaire
« transcendant, il fonde la grande doctrine du
« dédain et n'hésite plus désormais sur son rôle
« de Messie. L'enthousiasme couvre toutes ses
« hardiesses ; on lui attribue des miracles, il les
« accrédite à l'aide de quelques faits sentant la
« jonglerie, mais il ne s'y prête que malgré lui,
« et cela ne l'empêche pas d'être sincère : car il y
« a pour la sincérité plusieurs mesures (4). Enfin,
« sa raison semble se troubler. La grande vision
« de Dieu, flamboyant sans cesse devant ses yeux,
« lui donne le vertige; ses disciples le croient fou;
« Jean meurt fort à propos pour ne pas le démen-
« tir. Le voilà rude, bizarre, supprimant la chair,
« entraîné par la résistance jusqu'à des actes inex-
« plicables et absurdes. Poëte, tribun, un peu sor-

(1) *Vie de Jésus*, p. 132. — (2) *Id.*, p. 162. — (3) *Id.*, p. 312. — (4) *Id.*, p. 253-257.

« cier, il finit par croire à lui-même, et la tra-
« gédie commence.

« Il est temps, en effet, que la mort vienne dé-
« nouer une situation tendue à l'excès. Après avoir
« conçu peut-être le dessein de se faire tuer, Jésus
« provoque une opposition formidable à Jérusa-
« lem. Cette ville lui déplaisait, parce que, n'ayant
« nulle idée du monde, il lui échappait sans cesse
« des naïvetés et qu'il y engageait des disputes ca-
« pables de faire ressortir son infériorité (1). Dé-
« sespéré, poussé à bout, le Christ ne s'appartient
« plus. Il subit les miracles que l'opinion lui im-
« pose. Le plus fameux de tous se passe à Béthanie.
« C'est quelque chose qui est regardé comme une
« résurrection (2) : Lazare feint d'être mort, ses
« deux sœurs feignent de le croire, Jésus feint de le
« rappeler à la vie. C'en est trop pour l'orgueil des
« pharisiens : la perte de Jésus devient imminente.
« Ne croyez pas que le romancier s'arrêtera au
« moins devant les mystères de la grande semaine.
« Si Jésus entre à Jérusalem en triomphe, c'est
« une audace de provincial. S'il se retire au jardin
« des Olives, c'est peut-être pour y douter de son
« ouvrage (3). S'il est trahi par Judas, plaignez
« Judas, dont on a trop médit, pauvre caissier mé-
« content des prodigalités que souffrait son maître,
« et chez qui l'administrateur a tué l'apôtre (4).
« S'il est condamné par Pilate, ce n'est qu'une

(1) *Vie de Jésus*, p. 338. — (2) *Id.*, p. 360. — (3) *Id.*, p. 378. — (4) *Id.*, p. 383.

« condamnation légale. S'il monte au Calvaire, les « femmes qu'il rencontre sur son chemin étaient « peut-être les jeunes folles qui, dans le cours de « sa vie, auraient consenti à l'aimer (1). N'admirez « pas l'attitude de Jean au pied de la croix : Jean « a voulu se donner de l'importance. Ne citez plus « la conversion du bon larron, c'est un conte; le « cri de la neuvième heure, c'est un cri de déses- « poir; la résurrection du Dimanche, c'est le rêve « de Madeleine, c'est la forte passion d'une femme « hallucinée (2). »

XII

Je ne m'étonne plus, après ce que qu'on vient de lire, que l'auteur de l'*Homme-Dieu* soit sans pitié, sinon pour l'homme, au moins pour l'auteur. Je ne crois pas que nous ayons encore rencontré dans aucun des écrivains que la littérature chrétienne a tour à tour opposés à M. Renan, des expressions aussi fortes et des paroles aussi éloignées de tout ménagement. On trouve dans M. l'abbé Besson jusqu'à ces mots que la controverse se fait d'ordinaire une loi d'éviter. M. l'abbé Besson le sait aussi bien que moi : *Si l'on ne doit aux morts que la vérité*, *on doit*, dit le même adage, *des égards aux vivants*. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut pas, dans une discussion publique avec un homme

(1) *Vie de Jésus*, p. 378. — (2) *Id.*, p. 134.

auquel on fait l'honneur de le combattre, considérer seulement les raisons qui peuvent autoriser votre indignation ou votre colère ? *Avoir des égards* pour une personne, s'il m'est donné de comprendre cette expression, ce n'est plus considérer seulement vis-à-vis d'elle les droits dont peuvent vous armer la vérité et la justice ; c'est tenir compte de circonstances qui, pour n'avoir rien à démêler avec la théorie abstraite, n'en sont pas moins dignes d'être prises en considération et tenues en estime.

Je sais bien que, pour être juste envers tout le monde et ne point porter non plus sur ces excès de l'expression un jugement trop rigoureux, il convient de ne point perdre de vue la première forme sous laquelle se sont d'abord produites ces pages. Avant d'être lues en volumes, elles ont été entendues en discours, et il demeure toujours vrai que la parole en ses abandons conserve certains priviléges de vivacité et de crudité. L'éloquence de M. l'abbé Besson est trop impétueuse et trop entraînante pour s'arrêter facilement sur la pente de ses sentiments.

Il me semble que c'était peut-être ici le lieu d'appliquer une maxime que nous mettons à chaque instant en pratique dans la vie ordinaire. Nous ne craignons point d'abandonner notre parole à elle-même, tandis que nous ne cessons pas de surveiller notre plume. Il n'est personne qui ne se regarde comme plus engagé par l'écriture d'une lettre que par les paroles d'un discours.

D'après cette remarque, j'aurais mieux aimé, je l'avoue, voir disparaître du livre certains passages qui, vraisemblablement, ne m'auraient point arrêté si j'avais été au nombre des auditeurs de M. l'abbé Besson. Ces retranchements ou ces adoucissements n'auraient point été sans doute d'une exécution facile : l'ardeur même qui a dicté ces passages leur a communiqué l'accent d'une éloquence véritable et convaincue. Je crois que le meilleur moyen de s'en tirer serait encore, dût l'ordonnance générale en souffrir, d'indiquer simplement par des points les retranchements accomplis dans le but de ne point consacrer par l'impression tel mot plus capable d'être supporté dans un discours que dans un livre.

XIII

Je donnerai un ou deux exemples des passages qui m'inspirent ces réflexions et je demanderai, à M. l'abbé Besson lui-même, non pas si sa colère est sainte et légitime, mais si nous pouvons en effet, dans un livre qui reste, qui se commente, qui s'imite, donner l'exemple de ce ton. N'arrivons-nous pas ainsi jusqu'au voisinage de ce point où toute discussion devient impossible, où le paisible débat des discussions n'a plus qu'à céder la place à la tempête des sentiments et des passions ?

« L'auteur de la *Vie de Jésus*, dit M. l'abbé Bes-
« son, prend et laisse tous les masques, efface un

« mensonge par un autre, se dépouille de chaque « erreur après l'avoir à peine renouvelée et ra- « jeunie, de sorte qu'aux yeux du lecteur attentif « sa plume est comme une bêche active qui creuse « un tombeau à ses propres pensées et qui les en- « sevelit l'une après l'autre, sans y penser, dans la « contradiction et le ridicule. A force de corriger, « d'effacer, d'attaquer, de douter, de se contredire, « que reste-t-il au fond de tous ces procédés ? Point « de conscience, un peu de style, beaucoup d'au- « dace : voilà pour l'auteur (1) ! »

Et plus loin :

« Dix-siècles se sont écoulés avant que Judas « reparût tout entier avec sa soif du gain et son « trafic sacrilége. Le voici enfin, sous les traits du « sophisme, de l'avarice et de l'hypocrisie. Il vient « à Jésus, la plume d'une main, la bourse de l'au- « tre ; il le salue comme au jardin des Oliviers, il le « désigne encore par un baiser, et, après avoir écrit « sa vie avec la feinte modération qu'exige la sa- « gesse du temps, il s'adresse à toutes les ignoran- « ces et à toutes les passions pour leur dire : Que « voulez-vous me donner, je vous livrerai Jésus ? « Ah ! Que peut donner notre siècle, sinon ce qu'il « estime et ce qu'il recherche lui-même avec tant « d'avidité : l'argent. C'est l'argent que le roman- « cier demande, et il en aura plus qu'il n'aurait « osé en rêver. Voilà, jusque dans son succès, la

(1) *L'Homme-Dieu*, p. 127.

« preuve démonstrative de ses mensonges. La per-
« sonne de Jésus, que les Juifs voulaient immoler,
« ne valut que trente deniers à l'apôtre infidèle.
« Le nom béni et adoré de Jésus, vendu, dix-huit
« cents ans après sa mort par un lévite échappé du
« sanctuaire, est payé par l'or des deux mondes.
« Avez-vous réfléchi sur un tel succès? Allez, mul-
« tipliez les éditions de ce livre abominable, aug-
« mentez votre gain, félicitez-vous de votre po-
« pularité inattendue! Vous savez maintenant ce
« que rapporte le nom de Jésus, ce qu'il se vend,
« ce qu'il pèse, ce qu'il s'escompte. Dites, est-ce le
« nom d'un héros, d'un sage, d'un grand homme?
« Siècle de spéculateurs et de marchands, tu seras
« peut-être sensible à cette preuve, mais tu méri-
« tes de la comprendre et de l'apprécier : Jésus est
« Dieu, car il vient encore d'être trahi et vendu
« comme un Dieu (1). »

. . . .

« N'accusez point ce peuple, dit ailleurs M. l'abbé
« Besson, d'être complice d'une jonglerie : car il
« n'y a ici qu'un jongleur, c'est l'écrivain qui
« ment, qui le sait, et qui, dans des phrases artifi-
« cieusement préparées, se joue ainsi avec tant
« d'impudence de ses lecteurs et de lui-même (2). »

Je n'insisterai pas davantage sur cet épisode de ma critique, et je me contenterai de quelques réflexions générales pour terminer.

(1) *L'Homme-Dieu*, pp. 373, 374. — (2) *Id.*, p. 298.

XIV

Je ne quitterai point le livre de M. l'abbé Besson, sans faire une dernière remarque sur une circonstance qui m'a frappé.

Ces belles conférences ont été prêchées à l'église métropolitaine de Besançon, c'est-à-dire, comme on le voit, en pleine province.

J'ose dire que voilà de la décentralisation véritable.

J'entends répéter chaque jour, dans les différentes villes de province qu'il m'a été donné de voir de près, qu'il faudrait s'organiser, s'entendre, se concerter pour se donner les uns aux autres le courage du travail et l'espérance du succès.

Notez que la plupart de ceux qui tiennent ce langage sont de taille à se passer de tout secours extérieur. Ils prennent l'initiative de leur paresse pour un résultat de leur découragement. Ils ne cessent pas de répéter que rien autour d'eux ne les réchauffe ni ne les enflamme, qu'ils auraient besoin d'être à Paris, au foyer même des lumières, pour sentir se raviver en eux l'ardeur et la flamme de l'inspiration littéraire. Ces prétendus martyrs de l'isolement provincial n'oublient qu'une chose, c'est qu'il n'est pas absolument besoin, pour ne point se laisser refroidir, d'avoir au dehors de chez soi la température du Sénégal : il suffit de se retrancher dans son appartement et d'y entretenir un bon feu

dans sa cheminée. Pareillement, à supposer même, ce qui est inexact, qu'on ne rencontre dans ses relations que des oisifs et des étourdis, il est toujours permis d'élargir au dedans de soi-même le cercle de sa propre pensée. Un homme perdu au fond d'une vallée, et qui sur son étroit terrain élèverait en silence une pyramide capable de dominer les cimes d'alentour, verrait son horizon reculer et s'agrandir à mesure que la plate-forme de son monument monterait vers le ciel.

Le succès d'une pareille œuvre donnera un bon exemple à tous ceux qui se plaignent de languir et de se consumer en province. Ces esprits faibles et chagrins, qui demandent toujours à être soutenus par le dehors, ne se rendent pas compte de ce qui leur arriverait s'ils se trouvaient tout d'un coup jetés au milieu du courant et de la fermentation de Paris. Les mêmes hommes que la faiblesse de leur tempérament intellectuel empêchait de réagir contre le silence et l'isolement de la province, ne se trouveraient pas moins impuissants à se défendre contre les mille influences et les milles occupations qui envahiraient leur esprit jusqu'à le confisquer. C'est le noble privilége des grands travaux intellectuels conduits avec une énergie morale égale à la puissance de la pensée, qu'ils sont peut-être plus favorisés par la protection du silence que par l'excitation des encouragements.

Je voudrais que l'exemple de M. l'abbé Besson devînt contagieux pour tant de jeunes prêtres et

tant de jeunes hommes devant lesquels s'ouvrent, à l'heure même où je parle, les années fécondes de la vie. Qu'ils s'interrogent sévèrement, qu'ils se demandent si, pourvus comme ils le sont de tant de connaissances et peut-être de talents, ils font bien de ce noble capital tout l'emploi qui peut leur en être demandé. Je ne doute pas un seul instant que leur vie ne soit occupée, je me demande si elle est remplie. Autre chose, en effet, est ce fonctionnement paisible d'une activité toujours égale, et qui évite avec autant de soin l'accélération que l'immobilité : autre chose cette impulsion vigoureuse, cette inquiétude d'enseigner et de savoir, cette fièvre d'apprendre et de créer qui multiplie les existences, et renferme dans le court intervalle d'une même durée ce qui demanderait à un esprit languissant des semaines, des mois, des années.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME.

DEUXIÈME PARTIE.

LA POLÉMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

TROISIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

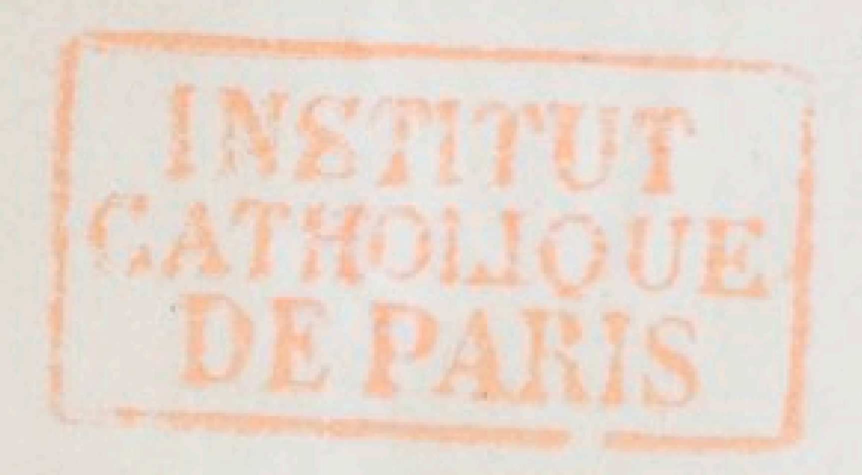
QUATRIÈME PARTIE.

LA THÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Corbeil, typ. et stér. de Crété.

AUX MÊMES LIBRAIRIES

OUVRAGES DE M. ANTONIN RONDELET

MÉMOIRES D'ANTOINE, ou NOTIONS DE MORALE ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE. 5e édition. *Ouvrage couronné par l'Académie française*. In-12.................................... 2 fr. »

LONDRES POUR CEUX QUI N'Y VONT PAS. In-12.... 1 fr. 50

DU SPIRITUALISME EN ÉCONOMIE POLITIQUE. 2e édition. *Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques*. In-12.................................... 3 fr. 50

LA MORALE DE LA RICHESSE. In-12.................. 3 fr. 50

MÉMOIRES D'UN HOMME DU MONDE. In-12......... 3 fr. »

NOUVELLES ET VOYAGES. In-12.................... 2 fr. »

Vient de paraître :

LE LENDEMAIN DU MARIAGE. In-12.................. 3 fr. 50

OUVRAGES DE MONSEIGNEUR PLANTIER

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR LES POÈTES BIBLIQUES. 2e édition. 2 vol. in-8.................................... 10 fr. »

PIE IX, DÉFENSEUR ET VENGEUR [illegible] LA VRAIE CIVILISATION. 1 vol. i[illegible]................ 1 fr. »

[illegible] ALES ET MANDEMENTS.

[illegible]................ 6 fr. »

[illegible] CRÉTÉ.